

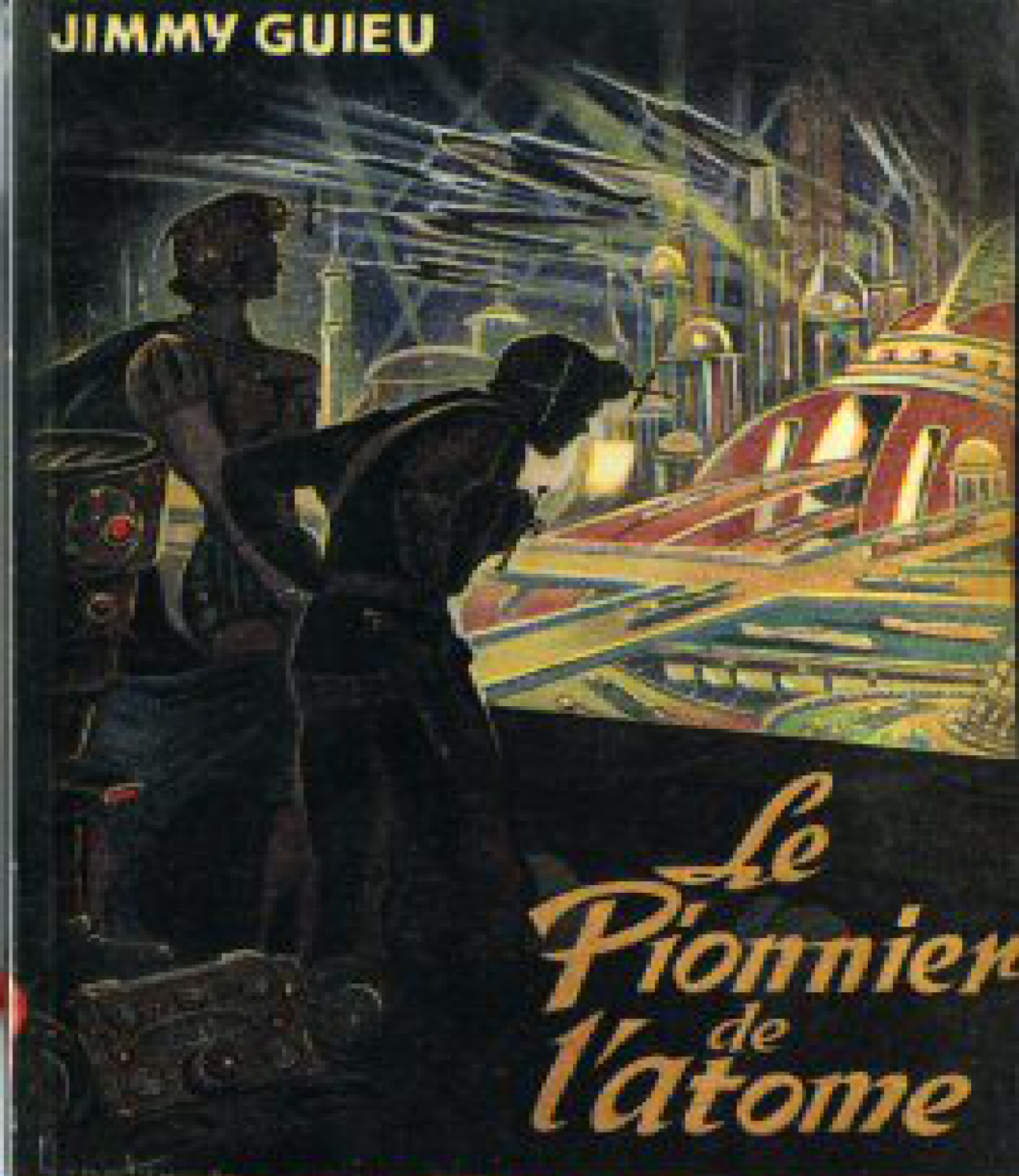
**FNA 0005 - Le
pionnier de
l'atome**

Guieu, Jimmy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JIMMY GUIEU



*Le
Pionnier
de
l'atome*

★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

LE PIONNIER DE L'ATOME

SF

JIMMY GUIEU

Grand Prix du Roman Science-Fiction 1954

Prix du Roman Esotérique 1969

Grand Prix du Roman S.F. Claude Auvray 1973

LE PIONNIER DE L'ATOME

LENDEMAINS RETROUVES

Édition originale parue dans notre collection : Anticipation, sous le numéro 5.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies *ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1952, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-02779-0

*mon vieil ami
Guy Eymard, un
obscur jeune
alchimiste, à qui je
dois
mon goût pour la
science.*

J. G.

N. B. Les noms des personnages et de certains lieux cités dans ce roman sont fictifs. Toutes similitudes ou ressemblances avec des personnes vivantes ou mortes, ne seraient que pures coïncidences !

Sujet envers lequel l'auteur décline toutes responsabilités.

J. G.

CHAPITRE PREMIER

« Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'Infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. »

Pascal.

En cette belle matinée de Juin, d'innombrables personnes, toutes pressées, emplissaient les rues de la capitale baignée de soleil.

A la station Vaugirard, une foule compacte entraînait et sortait de la bouche du métro.

Un homme d'environ 28 ans, élégamment vêtu, descendait l'escalier d'un air nonchalant, sans se soucier apparemment des mouvements divers de cette houle humaine. Le couloir atteint, il s'engagea entre les gens qui se bousculaient, pareils à des fourmis regagnant leur trou.

— Malotru ! s'écria-t-on tout d'un coup à côté de lui. Vous n'avez pas honte, à votre âge ! En v'là, des manières!...

Le jeune homme, Pierre Mazières, se retourna étonné. Il aperçut une bonne grosse dame véritablement furieuse. Elle poussait des cris de goret qui se serait fait coincer la queue dans une porte.

— C'est à moi, madame, que vous vous adressez ?

— Non mais, des fois, espèce de satire ! Vous me piquez le... les... le bas du dos et vous faites l'innocent ? lui répliqua-t-elle.

— Piquée ! Et avec quoi vous aurais-je piquée ?

Scandalisée et n'ayant probablement pas de temps à perdre avec un « satire », la grosse matrone poursuivit son chemin, très digne, ballottée dans cette mêlée confuse que seul l'humoriste Dubout aurait pu décrire. Elle se retourna, jeta un dernier regard courroucé en arrière et, en se frottant le postérieur, disparut à l'angle du couloir.

Pierre, visiblement, n'avait rien compris à cette histoire. Il haussa les épaules et continua sa marche dans le métropolitain, fuyant les coups d'oeil réprobateurs des badauds qui avaient assisté à la scène.

Quelques stations après il sortit, s'attarda devant le *Dupont* pour allumer une M.S., puis s'engagea sur le Boulevard Montparnasse.

Il repensa alors, non sans un sourire amusé, à sa petite mésaventure.

Une tape amicale vint le tirer de sa songerie.

Pierre se retourna et, apercevant un jeune homme à la mine sympathique, s'exclama :

— André ! Mince alors, je te croyais à Nice ?

— Non, mon vieux. Je suis venu rejoindre ma fiancée, étudiante en chimie.

— Elle est... jolie?...

— Minute, c'est *ma* fiancée, précisa-t-il en riant. Je te la présenterai malgré tout...

— Merci pour le *malgré tout* !... Que fais-tu dans la vie ? demanda Pierre lorsqu'ils se furent installés au *Dupont*.

— Je suis directeur de labo, section biologie, à la Fac des Sciences de Montpellier.

— Mazette ! Tu dois être à ton aise au milieu des microscopes et des rats écorchés ! ironisa-t-il en lui offrant une cigarette.

Pierre remit l'étui dans la poche de son veston mais, avant qu'il eût retiré sa main, sa physionomie changea.

Il venait de toucher un cercle métallique, un anneau de clé sans doute, mais sur lequel paraissait fixée une tigelle de métal. Sortant l'objet de sa poche, il l'examina.

— Qu'y a-t-il, Pierre ? demanda son ami.

Un éclat de rire lui répondit.

— Je comprends pourquoi cette bonne femme était furibonde. Dans la bousculade, elle a été poussée contre moi et s'est piquée à cette sorte d'aiguille qui avait dû traverser ma poche.

Pierre lui conta alors l'incident survenu dans le métro.

— Mais comment donc cette tige métallique se trouve-t-elle sur ton anneau de clé ?

— Je n'en sais absolument rien. L'inexplicable, c'est qu'elle n'y était pas la semaine dernière ! Cet anneau est resté dans la poche de ce costume que je n'avais plus mis depuis 8 jours...

Tous deux regardaient attentivement l'anneau.

Une tige métallique d'un blanc platiné contrastant avec le gris mat du cercle semblait, non pas soudée, mais être sortie du métal après en avoir crevé la surface comme le fit judicieusement remarquer André qui venait de l'examiner dans tous les sens.

Perplexe, Pierre remit l'anneau dans sa poche et, avouant son ignorance sur ce fait bizarre, changea de conversation.

Méditant sur cette heureuse rencontre, Pierre rentra chez lui après avoir pris rendez-vous avec son ami.

Assis à son bureau, il contempla une fois encore l'anneau qui l'avait tant intrigué, sans évidemment découvrir la raison pour laquelle cette petite tige métallique s'y trouvait fixée. Avec un haussement d'épaules, il plaça l'objet dans un minuscule coffret de bois très mince, qu'il rangea ensuite dans un tiroir de son bureau.

Huit jours s'étaient écoulés.

Comme tous les dimanches matins, à dix heures, Pierre dormait encore. Le timbré de la sonnerie électrique le tira de son profond sommeil.

Ouvrant un œil, il maugréa contre tous les « casse-pieds » de la création et se décida à introduire son visiteur... André Marshall.

Quelques minutes plus tard, Pierre, nouant sa cravate, sortit de la salle de bains.

— Tu m'as dit être arrivé hier de Nantes avec ton « pote » Kariven, le jeune auteur d'ouvrages sur l'occultisme ?

— Kariven, Jean Kariven, rectifia André. Ce n'est pourtant pas si difficile ? A propos, et ton anneau de clé ? demanda-t-il brusquement.

— Il va bien je te remercie... plaisanta Pierre.

Ouvrant le tiroir il sortit la boîte et poussa une exclamation :

— Merde ! Ça alors ! c'est inouï ! Regarde.

Le petit coffret de bois mince qui était fermé lorsque, 8 jours auparavant, Pierre le déposa dans le tiroir, était aujourd'hui à demi ouvert. De son couvercle, maintenant crevé, sortait une fine tige métallique.

Une seule explication s'offrait à nos amis : LA TIGE DE METAL AVAIT GRANDI !

André, roulant des yeux de carpe, regardait non sans surprise cet anneau vraiment mystérieux.

— Voyons, raisonna-t-il, personne d'autre que toi n'est entré ici ?

— Personne, excepté la femme de chambre.

— Bon, puisque personne ne l'a tripoté — l'anneau, précisa André,

pas la femme de chambre ! — il faut se rendre à l'évidence : cette tigelle, qui doit avoir 4 ou 5 cm, a donc grandi approximativement de 3 cm en 8 jours ! Ceci révolutionne toutes les lois sur la matière. Seule une analyse pourra nous renseigner quant à la nature de ce métal. Je vais en prendre un échantillon.

André Marshall pénétra dans le hall de son appartement, rue Réaumur.

Arrivée depuis un moment déjà, son amie Dianna Rolland, blonde et ravissante dans son tailleur gris d'été, s'était assise négligemment sur son bureau. A côté d'elle, un petit poste de radio laissait entendre les accents mélancoliques d'un blues que chantait Dinah Shore.

Des parasites troublèrent soudain le programme comme pour saluer d'une manière quelque peu ironique l'entrée de celui qu'attendait Dianna.

— Bonjour, Chérie. Tu es là depuis longtemps ?

Lui sautant au cou, la jeune fille eut une moue réprobatrice :

— Où étais-tu, mon Chou ? Voilà une demi-heure que je t'attends.

— J'étais... Oh ! je t'en prie, baisse la radio, les parasites sont énervants... C'est curieux. Ce poste n'en a pas, d'habitude.

Dianna tourna légèrement le bouton de tonalité et, musique et parasites se fondirent en un murmure que l'on entendit à peine.

— Où j'étais ? poursuivit André, chez Pierre Mazières, un vieux copain, romancier, poète même.

— Très bien, Amour. Que ferons-nous cet après-midi ?

— Primo, dès maintenant, je vais faire l'analyse d'un métal que j'ai là dans ma poche. Secundo, après déjeuner, je dois me rendre chez Pierre et lui présenter Jean Kariven. Tu m'accompagneras. D'accord ?

Ils s'apprêtèrent à entrer dans le laboratoire situé à l'extrémité du hall, quand un air de musique, très faible mais perceptible, les fit se retourner.

— Nous sommes dans la lune, Chérie. Nous n'avons pas fermé la radio.

Voulant éteindre le poste, André franchit l'entrée de son bureau quand, soudain, les parasites recommencèrent leur exaspérante mélopée. Au même moment sonna le timbre de la porte d'entrée.

C'était un jeune télégraphiste.

— Chérie ! s'exclama André. Un télé m'annonce l'arrivée, jeudi à 7 h de mon vieil ami Ali ben Rhâ. C'est un Hindou que Jean Kariven et moi avons connu au Caire, pendant les vacances, en 1978.

Pensif, André poursuivit :

— Un homme aussi remarquable qu'étrange ! Il est à la fois savant, occultiste et magiste. L'occultisme n'a pour lui aucun secret.

Dianna hocha la tête d'un air sceptique. Lancé dans toutes ces explications, André avait oublié et le laboratoire et la radio.

— Depuis plusieurs générations, continuait-il, les ancêtres de ce mage hindou se transmettent, puissance et savoir. Son pouvoir et sa science sont certainement formidables... J'en suis persuadé.

— *J'ai vendu mon âme au diable. Mon pouvoir est formidable...* commença de chantonner Dianna en esquissant un pas de danse.

— Ne te moque pas, Dianna. Si tu es sceptique, il pourra aisément te convaincre et tu devras alors te rendre à l'évidence !

— C'est entendu, mon Chou. Mais pour l'instant, la magie ne te fera pas ton analyse chimique.

— Bon sang ! Je l'avais oublié... La radio aussi d'ailleurs.

Il s'approcha donc du bureau pour éteindre le poste mais, au fur et à mesure qu'il avançait, les parasites allaient crescendo.

André s'arrêta, étonné, puis haussa les épaules et continua, voulant mettre un terme à ce tapage. Cependant, plus il se rapprochait du poste, plus les parasites augmentaient d'intensité. Perplexe, André revint sur ses pas. Les parasites diminuèrent. Poussant plus loin l'expérience, il s'arrêta un instant et se dirigea de nouveau vers la radio : les grésillements reprirent alors de plus belle.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Dianna.

— Je voudrais bien le savoir. Tu as vu et entendu comme moi?...

— Bah ! Ce doit être le temps ou une lampe défectueuse, tenta d'expliquer Dianna. Faisons plutôt ton analyse.

— Bon Dieu ! s'exclama bruyamment André en fermant la radio. C'est fort possible ! J'aurais dû y penser...

— Qu'est-ce qui est fort possible ? sursauta la jeune fille.

— Mais le métal, parbleu ! Voyons, Dianna, quel est l'effet que produit une parcelle de Pechblende, de Radium ou de tout autre élément ayant une grande radioactivité si on l'approche d'un haut-parleur ?

— Les hélions, les rayons gamma et autres émis par cet élément vont influencer le circuit oscillant du récepteur, ce qui produira des grésillements. Néanmoins, ces grésillements ne peuvent avoir lieu que si le corps radioactif est mis en présence d'un tube détecteur de radioactivité. Les radiations rendent conducteur l'intérieur du tube et le courant électrique amplifié permet d'entendre et de mesurer le rayonnement.

— Tu as bien appris ta leçon, élève Rolland ! s'exclama André amusé, mais il redevint pensif. En effet, pour que ces radiations soient rendues audibles, il faudrait un détecteur. A moins que... les radiations soient telles, qu'elles rendent conducteur l'air environnant, sans le concours de cet appareil ? Ce métal serait alors vraiment singulier !

— C'est le métal que tu gardes précieusement dans ta poche qui est

radioactif ? Mais tu es fou !

Prenant Dianna par le bras, André pénétra dans le laboratoire et raconta comment il avait été amené à décider cette analyse.

La table centrale du labo était encombrée d'instruments de toutes sortes : graphoscopes, microscope polarisant, étuve à thermostat, cornues et ballonnets de dimensions diverses. A son extrémité reposait une petite armoire enrobée de plomb sur laquelle on pouvait lire : « *Danger-Radon et éléments radioactifs* » en grosses lettres rouges.

Un grand appareil émetteur de rayons X était scellé dans le mur. Des électrodes à rayons ultraviolets et infrarouges étaient posées sur une table à dessus chromé.

Les deux jeunes gens s'affairaient autour de ces engins. André, muni de gants protecteurs, introduisit le morceau de métal radioactif dans une boîte en plomb.

— Dommage que tu n'aies pas de « *Chambre de Wilson* », André.

— Tant pis, pour aujourd'hui contentons-nous d'examiner les réactions de ce métal au contact des différents acides. Veux-tu m'apporter deux cristallisons ? Ils sont là, sur cette étagère, ainsi que les fioles d'acides sulfurique et nitrique. Pendant ce temps, je fractionnerai ce métal.

— Voilà, Maître Cagliostro ! N_2O_5 et H_2SO_4 , annonça Dianna en brandissant deux bouteilles à bouchon de caoutchouc.

La fiole d'acide nitrique en main, André versa quelques gouttes du liquide dans le cristalliseur. Même opération que l'autre, mais avec de l'acide sulfurique cette fois. Puis, muni d'une pince à bouts recourbés il laissa tomber un échantillon métallique dans chaque récipient.

Aucune effervescence ne se produisit. Le résultat négatif de cette manipulation laissa les expérimentateurs perplexes.

— Curieux, constata André. Ces deux puissants acides n'auraient-ils pas la possibilité d'attaquer ce métal ? Essayons l'Eau Régale.

Le troisième morceau fut introduit dans une nouvelle cuvette. Il baigna dans l'Eau Régale sans subir la moindre corrosion. Aucun bouillonnement ne prit naissance autour de lui.

— C'est extraordinaire, n'est-ce pas, Dianna ?

— C'est marrant ! répondit prosaïquement la jeune fille tant elle était étonnée. Ce métal n'a pas du tout les mêmes réactions que les autres. Il n'en a même aucune puisque les acides corrosifs avec lesquels nous l'avons traité, ne l'ont pas attaqué. Il te faudra étudier son poids et sa masse atomique pour savoir à quel genre il appartient.

— Evidemment. Je ne pourrai faire cela que lundi ou mardi. Je trouverai sans doute au Palais de la Découverte mon ex-prof Goubert, un brave type un peu loufoque mais très érudit. Il acceptera de m'accompagner au laboratoire de Synthèse Atomique d'Ivry-sur-Seine.

Leur repas terminé, André et Dianna allèrent s'asseoir au *Georges V*, où les attendait déjà leur ami Jean Kariven, devant un Pernod Light.

— Où en est ton expédition, mon vieux Kary ? s'enquit familièrement André.

— En pleine incubation seulement, car je dois tout d'abord obtenir une subvention afin de me procurer les armes et tout le matériel nécessaire.

— Des armes ! s'exclama Dianna surprise. Mais qu'allez-vous en faire ? J'ignorais que vous deviez partir ! Et ce n'est pas André qui m'aurait renseignée, il est plongé dans ses recherches. Des armes ! répéta-t-elle. Vous allez chasser ?

D'un petit air dégagé, Jean répondit :

— Pas précisément, Dianna. Je vais simplement faire une banale excursion, des Monts Karakoram au désert de Gobi via le Tibet ! J'ai l'intention d'aller explorer Bakrahna, la ville sacrée dont parle une vieille tradition Lamaïste. Bakrahna est une citadelle inexpugnable et plus mystérieuse encore que Lhassa, la ville sainte des Tibétains. Jusqu'à maintenant, personne n'a pu la découvrir. Existe-t-elle réellement ? Nul ne peut l'affirmer, et c'est pour en avoir le cœur net que j'organise cette expédition avec le concours des Sociétés Archéologiques et Géographiques Anglaises et Françaises.

— Drôle d'excursion en perspective ! Les monts Karakoram. Mais c'est de la folie, Jean ! Ce sont des contrées d'où bien souvent l'on ne revient pas.

— Je ne suis pas de ton avis, Chérie. Jean est très compétent dans ce genre d'études. De plus il est occultiste et avec les renseignements précis d'Ali ben Rhâ, il réussira.

Ils portèrent donc un toast au succès de cette dangereuse exploration.

Ensuite, Jean Kariven, grâce à sa « R. 18 », leur évita le fastidieux voyage en métro. En cours de route, André expliqua à son ami le but de cette visite chez Pierre Mazières.

Les présentations faites, les trois visiteurs s'assirent autour d'un petit bar-radio en palissandre clair.

Pendant que Pierre Mazières, en bon maître de maison, servait l'apéritif à ses invités, André lui communiqua le résultat des tests-acides.

Pierre leva alors son Pernod Light :

— Tu te perds en conjectures, André. Buvons plutôt. Chin-chin !

— C'est en effet une bizarre histoire, déclara Jean Kariven, et j'ignore si vous avez déjà imaginé ce qui arrivera si cette tige continue de croître et de se développer de la sorte ? Comme André vient de le dire, aucun acide, ni l'Eau Régale, ne sont arrivés à le détruire. Elle

s'allongera donc d'un mètre, puis de 2, de 10 et ainsi de suite à l'infini.

— Evidemment, on pourrait la couper en plusieurs morceaux, mais ces morceaux resteront-ils stables ou grossiront-ils ? Il faut absolument, avant même de savoir la raison pour laquelle cette tige s'étire tout en sortant de l'anneau de clé, connaître et surtout *trouver* le moyen d'arrêter cette mystérieuse croissance.

— J'entrevois la possibilité, poursuivit Jean, de découvrir l'origine de cette métamorphose, mais elle est tellement fantastique que nul, à part toi, André, et quelques rares personnes, ne voudra l'admettre.

— Tu aiguises notre curiosité, Jean. Explique-toi.

— Navré, je ne puis en dire davantage avant d'avoir soumis ce problème à mon maître et ami, Ali ben Rhâ.

— Encore ce mage ! s'écria Dianna. Qu'a-t-il donc à voir là-dedans ?

— Avant longtemps, il aura à y voir, peut-être plus que vous ne pensez, Dianna. Un mage ! Vous croyez donc que leur ère est révolue ? Détrompez-vous, l'occultisme a encore de nombreux adeptes ; Ali ben Rhâ en est un. Il fut d'ailleurs initié au Thibet par un bonze Bouddhiste de Lhassa. Vous ne connaissez pas son histoire ? Je vais vous la résumer en quelques mots.

« Quand il eut 12 ans, sa mère fut tuée par un tigre, dans la Jungle de Madhoupour, au Bengale. Son père, chef de tribu, mourut mystérieusement. Les indigènes de la tribu de Chander Rhâ, père d'Ali, donnèrent diverses versions de cette mort, cependant tout laissa supposer qu'un sorcier envoûteur en était la cause.

« Ali ben Rhâ et son fils, âgé de 22 ans, sont les seuls descendants d'une grande et noble lignée de magistes hindous. Naturellement, ce mage est vêtu à l'européenne et n'a rien d'un fakir légendaire. Son érudition est à la mesure de son pouvoir. Fréquentant plusieurs occultistes français et étrangers, il devint une personnalité marquante des milieux théosophiques et thaumaturgiques du monde entier. Il est aussi en relation avec différents philosophes étudiant le sanskrit et l'antique dialecte Veddha. Vous le voyez, il n'a rien d'un sauvage !

— Un sorcier, un bonze lamaïste, Lhassa la ville sainte, mais c'est un conte des *Mille et Une Nuits* ! Pourrons-nous un jour connaître ce personnage peu commun ?

— C'est possible, monsieur Mazières. Dans quelques jours il viendra à Paris pour entrer en contact avec une cellule d'initiés. Nous vous le présenterons.

CHAPITRE II

Gravissant les marches du Palais de la Découverte, André Marshall se demandait quel serait le résultat de l'analyse décisive qu'il allait

effectuer.

— Le professeur Goubert ? demanda-t-il à un surveillant.

— Il vient de terminer sa conférence. D'ailleurs, le voici.

Vêtu d'un complet gris tout à fait démodé (4 boutons en ligne et 2 étroits revers !) le professeur Goubert traversait le hall.

Il avait des cheveux grisonnants mais portait allègrement le poids de ses quelque 70 ans. Professeur d'électrochimie à l'Ecole de Physique et Chimie, il donnait également des conférences au Palais de la Découverte. En dehors de cela, ses recherches se déroulaient au Laboratoire de Synthèse Atomique d'Ivry, où on pouvait le voir, tel un nain, se mouvoir au milieu d'appareils aussi étranges par leur grandeur que par leurs formes.

Apercevant André, le professeur, étonné de le voir là, s'écria :

— Bonjour, Marshall. Vous veniez écouter ma conférence ?... Navré, mon cher, elle est terminée et je ne vais pas la recommencer pour vous. On n'a pas idée d'arriver si tard. Vous étiez toujours en retard aux cours, votre ami Mazières aussi, d'ailleurs. Au fait, que devient-il ? Voilà bien longtemps que je ne l'ai vu. Savez-vous que...

André l'interrompit, mettant ainsi un terme au flot de paroles intarissables qu'il avait l'habitude de déverser sur ses interlocuteurs.

— Pardonnez-moi, professeur. Je ne suis pas venu pour assister à votre conférence mais pour vous entretenir de choses intéressantes et graves à la fois.

— Très bien, mon ami, très bien, opina le vieux professeur en se frottant les mains d'un geste satisfait. Je vous écoute...

Ce brave homme avait une conception de la vie bien particulière. Ses habitudes comme ses gestes étaient pour le moins originaux. Seul, il parlait en faisant de grands moulinets avec ses bras et n'arrêtait pas de se trémousser. S'entretenant avec quelqu'un, il n'en finissait plus et se perdait dans des incidentes qui n'avaient rien à voir avec la conversation en cours.

Distrait et persuadé que tous se moquaient de lui, ou bien le critiquaient, il maugréait continuellement.

— Vous disiez donc, Marshall, que vous alliez me parler de Courtadin ?

— C'est ça... Mais non, professeur ! s'écria André. C'est de Kariven qu'il s'agissait et non de... Comment l'avez-vous appelé ?

— Aucune importance, Marshall. Je vous écoute.

André, après avoir rapidement renseigné le professeur sur ses amis, lui expliqua la singulière métamorphose relative à l'anneau de clé.

— Marshall ! s'exclama le vieil érudit qui avait laissé à André le temps de terminer ses explications, je vous ai toujours considéré comme un homme poli et sensé, mais... Il ne faudrait pas que vous vous payiez ma tête ! Qu'est-ce que c'est cette histoire de métal qui

grossit ? Vous n'allez tout de même pas me faire croire qu'il est enceinte ?

André sourit et finit par décider le professeur à l'accompagner.

— Entendu. Cependant, si vous m'avez menti, je ne vous adresserai plus la parole. Prenons ma voiture.

Sa « voiture » était, en l'occurrence, un vieux modèle Renault tout à fait démodé mais qui, comme le disaient ironiquement les surveillants du Palais de la Découverte, fonctionnait à peu près aussi bien que son propriétaire.

— Montez, Marshall et... jetez votre cigarette ! Je n'ai pas envie que vous flanquiez le feu à ma voiture. Fumer, toujours fumer ! Ah ! quelle désagréable habitude ont les hommes... et maintenant les femmes. Qu'en penseraient Vercingétorix ou Jules César s'ils voyaient de pareilles choses ? Leurs cheveux, avec juste raison, se dresseraient sur leur tête.

— Je ne le pense pas, répliqua André, Jules César était chauve !

Dans un tintamarre et une fumée effroyable, la vieille Renault démarra, roulant péniblement vers le Laboratoire de Synthèse Atomique.

Une demi-heure plus tard, la voiture stoppa devant l'imposant bâtiment.

— Ouf ! Ivry-sur-Seine. Tout le monde descend ! s'exclama André, content d'abandonner cet archaïque véhicule.

— Vous ne pouvez pas vous abstenir de plaisanter, Marshall ? Peut-être le voyage vous a-t-il déplu. A moins que ce ne soit... ma voiture ? C'est ça, c'est ma voiture qui ne vous plaît pas. Eh bien, la prochaine fois vous prendrez un taxi, et si vous n'êtes pas content vous...

— Mais non, professeur, essaya de se justifier André en retenant son rire. Entrons plutôt, ça vaudra mieux.

— Pour quoi faire ? s'étonna le professeur, puis, se ravisant : Ah ! oui, j'avais oublié, c'est pour votre ami Courtadin...

— Mais non, ce n'est pas pour Courtadin — d'ailleurs, mon ami s'appelle Kariven — c'est pour examiner le métal dont je vous ai parlé que nous sommes ici.

Un hall long de 36 m et haut de 20 m, c'est-à-dire la hauteur d'un immeuble de 7 étages à peu près, telles étaient les dimensions du principal bâtiment du Laboratoire de Synthèse Atomique dans lequel ils venaient de pénétrer.

Des appareils colossaux, aux formes étonnantes, encombraient cette immense pièce qui ressemblait à un antre de Titans.

De hautes colonnes de bakélite s'élançaient en l'air comme pour atteindre le plafond. Plus loin, étaient disposées des sphères de cuivre d'une demi-tonne, soulevées par des pistons hydrauliques. A proximité

s'élevait un énorme échafaudage de 100 condensateurs pouvant déchaîner entre ces sphères en 20 ou 30 tierces, une étincelle de 3 millions de volts.

— Vous m'avez dit, Marshall, qu'aucun corps chimique n'avait pu détruire ou attaquer ce métal ? Eh bien, nous allons tous deux l'étudier à la Chambre de Wilson. Montrez-moi ça.

Muni de gants de caoutchouc traités aux sels de plomb, le professeur Goubert saisit la mystérieuse parcelle métallique à l'aide d'une pince Brucelle et la plaça dans l'appareil complexe qu'était la chambre humide ou chambre de C.T.R. Wilson.

Il tourna ensuite un commutateur actionnant un compteur de Geiger-Muller qui, à son tour, et en temps opportun, devait déclencher et le mécanisme de la chambre humide et l'obturateur d'un appareil photographique. Tout ce processus se déroulait avec un synchronisme parfait. Un puissant arc électrique éclairait le sommet de la chambre de Wilson et rendait ainsi visibles les trajectoires corpusculaires.

Au bout de quelques instants, un bruit sec se fit entendre.

Le piston de l'appareil venait d'entrer en action. A travers la plaque de verre plane, André et le professeur virent apparaître, dans un éclair, comme un éventail lumineux aux formes excentriques.

Les pseudo-nervures brillantes se transformèrent bientôt en fines traînées de vapeur blanchâtre. Ces trajectoires ne tardèrent pas à s'évanouir complètement dans le brouillard artificiel de la chambre.

L'expérience étant terminée, André coupa le contact.

— Développons le cliché photographique, proposa le professeur.

Une heure plus tard, le professeur sortit de la chambre noire et vint retrouver André qui contemplait la masse imposante des condensateurs géants.

— Formidable, Marshall, formidable ! Où avez-vous trouvé ce métal ? Ah ! oui, vous m'avez déjà raconté l'aventure de Courtadin...

André poussa un soupir de résignation, abandonnant l'idée d'inculquer au savant le véritable nom de son ami, qui, d'ailleurs, n'était pas directement lié à cette histoire.

— Je n'avais jusqu'alors jamais rencontré une telle radioactivité, continua le professeur. Vous n'ignorez pas que le radium émet trois rayonnements fondamentaux. Votre métal, lui, émet deux autres rayonnements complètement inconnus. Regardez ce cliché. Heureusement pour vous, ce « machin » n'est pas resté longtemps dans votre poche, sans cela vous auriez contracté une Radium-dermite de premier ordre.

André, qui étudiait la photographie encore humide, distingua nettement, entre une multitude de trajectoires lumineuses, 5 chapelets formés de petits corpuscules assez bien visibles et se détachant mieux que les autres sur le fond clair du brouillard artificiel illuminé par l'arc

électrique.

— Voyez-vous, Marshall, ces trois traînées ? Elles représentent respectivement, de gauche à droite : les hélions, les rayons gamma et les électrons, soit, le même rayonnement que le Radium. Quant aux deux autres, qui dépassent de beaucoup ces dernières, indiquant ainsi leur puissance, je ne sais à quel élément les attribuer. Il va falloir que je soumette cet étrange phénomène à l'Académie des Sciences.

— Non pas ! s'écria André. Je vous demande de garder le silence.

— Tiens, pourquoi ? est-ce un secret ?

— Je vous en prie, professeur, n'en parlez à personne. J'attends un ami, Ali ben Rhâ, qui pourra peut-être me donner de plus amples renseignements sur toutes ces anomalies.

— Eh bien ! c'est ça, dites que je suis un cancre ! De plus amples renseignements ? Que voulez-vous qu'il fasse ? Il me semble que la chambre de Wilson et le compteur de Geiger-Muller sont les plus précis des appareils de contrôle. Alors ? Que fera-t-il votre Ali-ban... votre Ali rabin... Comment l'appeler-vous, déjà ?

— Ali ben RM. C'est un occultiste hindou.

— Un occu... un occultiste hindou ! Un charlatan, oui. Vous sentez-vous bien, mon garçon ? Qu'est-ce que vous me racontez là ? Laissez-le donc charmer des serpents, c'est tout ce qu'il doit pouvoir faire.

« Je n'en référerai pas moins à l'Académie des Sciences », s'entêta-t-il, inébranlable.

— Soit, se résigna André, mais puis-je alors vous demander de garder le silence jusqu'à la fin du mois, au moins ?

— Hum ! hum ! Je ne sais pas ce que vous manigancez, mais je vous accorde ce délai et au cas où votre Alibanbinra obtiendrait un résultat, ce dont je doute fort, si ça vous fait plaisir, vous me le ferez savoir.

Malgré le petit ton dégagé qu'avait pris le professeur pour dire cela, André sentit clairement que derrière cette indifférence factice se dissimulait une vive curiosité.

Trois jours plus tard.

A la gare Saint-Lazare les premiers voyageurs apparaissaient en se bousculant lorsqu'André et Jean atteignirent la sortie des quais.

Les haut-parleurs clamaient des informations que personne n'écoutait ou que l'on ne comprenait pas, ce qui revenait au même.

Dépassant les voyageurs d'au moins 20 cm, un homme au teint bronzé s'avancait au milieu de ce tohu-bohu de gens et de bagages. Il était vêtu d'un costume à veston croisé de coupe impeccable.

Son visage sympathique et mystérieux à la fois, s'épanouit à la vue de Jean et André. Un collier de barbe, noire de jais, encadrait son

menton et ses joues. Les yeux légèrement plissés semblaient rire aussi.

— Mes amis ! s'exclamat-il. Mes chers amis. Six années déjà, depuis notre dernière rencontre...

— Où sont vos bagages, Maître ? demanda respectueusement Kariven qui avait laissé sa R. 18 aux abords de la gare.

— Un porteur les emmène à mon hôtel, je peux donc vous suivre, à moins que vous ne préfériez m'y accompagner ? Vous m'expliqueriez alors en détail ce qui vous préoccupe, au sujet d'un certain anneau de clé?...

Stupéfait par cette clairvoyance, André s'écria :

— L'anneau de clé ! Mais, comment savez-vous ça ?

— Mon cher André, répondit Ali ben Rhâ en prenant place dans la voiture qui démarra aussitôt, nous avons tous un 6^e sens, le sens télépathique. Peu de personnes sont à même de l'utiliser. Pour mon compte, j'avoue sans vanité pouvoir en faire usage.

— Extraordinaire !

— Où se trouve votre hôtel, Maître ? demanda brusquement Jean en s'apercevant qu'il roulait depuis un moment à l'aventure.

— 125, Champs-Élysées, *Hôtel du Jubilé*, répondit l'Hindou avec un sourire énigmatique.

— Nous y sommes ! s'étonna Jean. Je me suis donc dirigé machinalement ?

— Pas exactement, expliqua le mage. J'ai pris soin de vous suggérer mentalement cette adresse. Vous nous y avez conduit. Je vous en remercie.

L'auto stoppa devant l'Hôtel et nos amis, interloqués, descendirent.

Ali ben Rhâ s'adressa au réceptionnaire, en donnant son nom :

— J'ai réservé un appartement, hier soir par télégramme... Merci.

L'Hindou quitta les yeux du réceptionnaire et *sans attendre sa réponse*, décrocha la clé du n° 21.

Pendant qu'il montait dans l'ascenseur avec Jean et André, le préposé à la réception s'assit paisiblement pour continuer d'écrire lorsque, tout à coup, il réalisa l'étrange phénomène.

Le brave garçon se dressa d'un bond, feuilleta ses registres et reconnut que l'appartement 21 avait bien été retenu télégraphiquement la veille au soir par un certain Ali ben Rhâ.

Le réceptionnaire se passa la main sur le visage, jeta un coup d'œil vers l'ascenseur où venait de monter ce curieux personnage puis, ahuri, se rassit en avalant difficilement sa salive.

— Voici en vérité, un problème peu banal, reconnut l'Hindou après avoir écouté les explications de ses amis.

« Vous, Kariven, n'ignorez pas que la *sortie en astral*, ou dédoublement de la personnalité, est une expérience déprimante et... dangereuse aussi. Je vais donc me reposer, car c'est à cela que j'aurai

recours pour déceler le mystère de cet anneau de clé. k

« Le métal radioactif, par lui-même, ne m'intéresse pas puisque c'est de l'anneau qu'il est sorti. C'est donc là, et non dans ledit métal qu'il faut chercher la solution. »

CHAPITRE III

Vendredi matin, vers 9 h. comme convenu, Marshall et Kariven se rendirent chez Pierre Mazières où Ali ben Rhâ ne tarda pas à les rejoindre.

— Voici l'objet, Maître, dit Pierre en tendant l'anneau à l'Hindou.

— Bizarre, constatat-il en le manipulant. Vous dites que cette tige mesurait 4 ou 5 cm il y a 8 jours ?

— Oui, Maître, confirma André. J'en ai moi-même coupé par la suite 2 ou 3 cm à fin d'analyse. Il ne restait alors qu'un tronçon de 2 cm environ.

— Et aujourd'hui, reprit Ali ben Rhâ, c'est une véritable épingle à chapeau. Bigre, elle a donc triplé de longueur en une semaine ! Ce n'est peut-être qu'un effet d'optique mais, il me semble que la base de ce petit cylindre de métal est sensiblement plus large que le sommet.

Seule l'acuité visuelle d'Ali ben Rhâ avait pu déceler cette infime disproportion passée inaperçue même aux yeux de Pierre.

Le mage hindou poursuivit son examen et, pensif, reprit :

— Si cette croissance continue, dans un avenir indéterminé ce ne sera plus une sorte d'aiguille qu'il y aura sur votre anneau, mais une colonne tronquée à son sommet. Et, dans l'espace et dans le temps l'anneau fera figure de microbe par rapport à la *poutre* qu'il aura « engendrée ».

Les auditeurs du mage restaient silencieux devant toutes ces explications peu rassurantes.

— Enfin, Maître, questionna Jean, si ce métal croît comme un véritable végétal dépourvu de branches et de feuilles, c'est donc qu'il a une *vie...* propre, tout comme un être organisé qui évolue peu à peu ?

— Mon cher Jean, tout ceci est tellement abracadabrant que je ne peux rien pronostiquer sur-le-champ. Seule une séance de dédoublement pourrait nous renseigner. Je suis prêt à la tenter, mais loin des bruits de la capitale. Connaissez-vous un endroit tranquille, hors de Paris ?

— Oui, Maître. Les parents d'un de mes amis, Robert de la Ferrière, possèdent un château non loin de Versailles. C'est une vieille baronnie du XV^e siècle, je crois. Je suis persuadé qu'ils seraient très heureux d'assister à une sortie en astral. D'autant plus que l'occultisme les passionne. Je vais leur téléphoner.

— Avec plaisir, Jean. Ce château serait l'endroit rêvé pour un

dédoublément. Nous pourrions y aller sans tarder, car ce métal émet des radiations néfastes que je perçois très bien. Il faut rapidement savoir ce qui est à l'origine de cette croissance.

— Vos amis s'intéressent donc aux Sciences Occultes ?

— Ils en sont passionnés. La châtelaine est une femme charmante, mais qui croit voir des fantômes un peu partout, ce qui la rend un tantinet loufoque. M. de la Ferrière, de son côté, étudie sérieusement, malheureusement, les excentricités de la baronne perturbent ses recherches.

« Bob, ou plutôt Robert, leur fils, est un jeune architecte, très moderne, qui ne prend pas très au sérieux les études de ses parents. »

La Ford LTD de Pierre, reluisante au soleil, roulait à vive allure sur l'autostrade, emportant Dianna et André. A faible distance, suivait la R. 18 de Jean où avait pris place Ali ben Rhâ.

Ils traversèrent Versailles, poursuivirent leur chemin sur la route de Dreux et arrivèrent en vue du château de Mauberlé.

Ce château avait été bâti en 1480 à l'orée du bois de Marège et restauré en 1885. Deux tours angulaires s'élevaient jusqu'au chemin de ronde bordé de mâchicoulis.

Les lignes sobres des créneaux et des tours massives se détachaient nettement sur le fond de ciel bleu.

Au-delà du parc, que sillonnaient des allées conduisant à un vieux manoir, s'étendait la forêt.

En short et chaussé d'espadrilles, Robert de la Ferrière accueillit son ancien camarade avec une joie non dissimulée :

— Ce vieux Kary ! Heureux de te revoir. Comment va, émule d'Albert le Grand ?

« Mais entrez donc, conseilla-t-il familièrement. Je vais vous faire déguster un cocktail dynamique de ma composition. »

Ils firent rapidement connaissance et bavardaient déjà amicalement lorsque M. et Mme de la Ferrière arrivèrent au salon.

Bob fit les présentations. Quand il arriva au tour du mage, la baronne qui était ravie, se méprit sur sa nationalité et s'exclama d'une voix aiguë, mais naturelle chez elle :

— Un sorcier arabe ! C'est merveilleux ! Pratiquez-vous la magie noire, les sortilèges et l'évocation des désincarnés ?

— Certes, non, chère madame, rectifia le mage.

Navré de vous décevoir. Je ne me sens aucun goût pour la basse magie que vous appelez noire.

— Mais que faites-vous, alors ? demanda-t-elle désappointée.

— Simplement de l'hypnose, de la voyance et aussi des sorties en Astral. Cela paraît vous étonner, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! non... non, je croyais qu'un sorcier était... Comment dirai-je... Beaucoup plus...

— Beaucoup plus... théâtral ? C'est possible, chère madame, mais je ne suis pas plus sorcier qu'arabe. Il y a une profonde nuance — qui serait trop longue à expliquer — entre l'occultiste hindou que je suis et le sorcier... arabe que je ne suis pas.

— Voilà de bonnes explications, conclut naïvement la baronne et elle continua sans se rendre compte du ridicule de sa question :

« Quand donc, Maître, nous ferez-vous un de vos tours ? »

— Je ne fais pas des *tours*, chère madame, j'officie, lui répondit-il calmement mais commençant à trouver ces questions déplacées.

— Mon fils m'a dit, monsieur Kariven, qu'un lieu tranquille vous était nécessaire ? intervint le châtelain. Vous êtes ici chez vous, nul ne vous dérangera. Néanmoins, ajouta-t-il en s'adressant au mage, pourrais-je savoir à quelle expérience nous aurons le plaisir d'assister.

— Naturellement, monsieur. Je me propose de réaliser une sortie en astral. C'est une opération qui, vous ne l'ignorez pas, nécessite une grande quiétude, surtout lorsqu'elle est pratiquée à l'état de veille. Je vous expliquerai seulement le moment venu, si vous le permettez, le motif précis de cette séance. Mon récit contribuera à créer le climat favorable, toujours indispensable en matière d'occultisme.

— C'est entendu. Le vieux manoir, à mon avis, sera tout à fait adéquat à la chose. Nous irons après le dîner...

« *Adéquat à la chose* » était une expression particulièrement prisée par le baron. Aussi ne laissait-il jamais s'échapper l'occasion de la glisser dans la conversation, savourant avec délice les consonances baroques de cette locution peu usitée.

— Madame la baronne est servie.

Firmin, le valet, venait d'annoncer que l'heure n'était plus aux discussions mais plutôt à la table.

— Allons nous restaurer, conseilla le châtelain. Il est 8 heures et je crois que l'air de la campagne aura aiguisé votre appétit.

Tous pénétrèrent dans la majestueuse salle à manger éclairée par des candélabres et des torches murales électriques.

Ils s'assirent autour d'une longue table recouverte d'une nappe brodée sur laquelle huit couverts en argent avaient été disposés.

A chaque angle de la pièce, une imposante armure de chevalier semblait veiller. Leurs gantelets de fer tenaient un glaive dont la pointe reposait entre leurs solerets.

Bardés de fer et d'acier, ces Preux du Moyen Age donnaient aux invités l'impression de revivre une époque lointaine et disparue.

Eclairée par le chandelier que portait Firmin, la petite colonne

composée des châtelains et de leurs invités s'étirait à travers bois en direction du vieux manoir.

La lueur vacillante des bougies déformait les êtres et les choses, dessinant des figures aux contours insolites ou hallucinants.

Les rayons de Lune, que masquaient parfois de vagues nuages, paraissaient jouer avec les arbres de la forêt du château de Mauberlé, mettant tantôt une ombre, tantôt une éclaircie sur le vieux manoir qui, dans la brise nocturne, prenait un aspect inquiétant.

Le hululement d'une chouette déchira l'air. Au loin, un crapaud lui répondit.

Des éclairs de chaleur illuminaient de temps en temps les nuages mouvants qui, sombres et tourmentés, s'étiraient lentement dans le ciel. Un vent faible et chaud alourdissait encore l'atmosphère.

Tout ceci ne manqua pas de faire « jacasser » la châtelaine :

— Cette forêt est sinistre la nuit. Les lutins et les gnomes doivent nous prendre pour des sorcières et des sorciers se rendant au Sabbat. Vous ne le croyez pas, Mlle Dianna ?

— Heu... Oui, Madame... sans doute, répondit-elle sans conviction.

— A minuit, reprit la baronne émoustillée par l'ambiance, les spectres et les fantômes commenceront leurs rondes dans les souterrains du château. Qui sait ? Avec un peu de chance nous en verrons un au Manoir ! C'est là qu'en 1590 mourut assassiné le Comte Dominique Adhémar Sosthène de la Ferrière du Bois-Bigorné, un de nos ancêtres.

— Avec un peu de chance ! s'exclama Dianna anxieuse en prenant le bras d'André. Vous plaisantez, Madame ?

— Pas le moins du monde. On ne plaisante pas avec les morts ! J'ai vu Dominique Adhémar, c'est-à-dire son fantôme, aussi vrai que je vous vois.

— Je t'en prie, Françoise, interrompit le baron. Laisse cette question, tu finiras par effrayer cette charmante enfant.

— Tu as raison, Amédée, parlons d'autres choses... D'ailleurs, nous voici arrivés.

Poussée par Firmin, la porte du manoir s'ouvrit toute grande avec un grincement assez lugubre. Au même moment, un hibou qui s'était posé sur le toit s'envola en poussant son *hou-hou* monotone et funeste.

Le vieux manoir avait été transformé par les de la Ferrière en pavillon de chasse. Les murs de la pièce principale arboraient tous, en guise de tapisserie, des trophées tels que : têtes de cerfs, de sangliers, d'ours, de chats sauvages et de bien d'autres animaux encore.

— Je suis navré, Maître, s'excusa la baronne, mais dans cette demeure nous devons nous éclairer à la bougie. Amédée n'a jamais voulu qu'on y installe l'électricité, afin de pouvoir y travailler tout comme les sorciers du Moyen Age. Le seul inconvénient, c'est qu'il n'a

jamais trouvé, jusqu'à maintenant, des chandelles faites de graisse humaine. J'ai lu sur un vieux grimoire que ce genre d'éclairage était recommandé au cours des évocations de défunts...

Dianna se pencha vers son ami et lui chuchota :

— Ah ! J'te jure ! Mais elle croit au barbu c'te bonne femme ? Charmante soirée !

— Toi, mon chou, sourit André, je te vois venir. Quand tu parles argot, la crise de nerfs n'est pas loin. Allons, reste bien sage et, si tu as peur, raconte-toi des histoires drôles !

— Voilà déjà une heure que j'essaye de m'en raconter !

Le valet plaça le chandelier sur une grande cheminée de marbre vert. Le dessus poussiéreux était surmonté de pentacles et de peaux d'animaux sur lesquels étaient peints des signes cabalistiques et notamment le Sceau de Salomon, triangles entrecroisés, figure lourde de significations ésotériques. Un crâne humain aux orbites sombres, un brûle-parfum, utilisé pour les apparitions, occupaient les extrémités de la cheminée.

Sur l'ordre des châtelains, Firmin, une bougie à la main, s'en retourna au château distant de 300 mètres.

Abandonnant la réserve habituelle que nécessitaient ses fonctions, le valet de chambre, un peu superstitieux et pas très rassuré de marcher seul, la nuit, à travers bois, se prit à grommeler :

— Si c'est pas malheureux d'avoir de pareils singes ! Ils vont encore jouer aux sorciers. Je leur en foutrai, moi, des sorciers ! Ah ! Mes aïeux !

Dans la grande pièce faiblement éclairée par l'unique chandelier, les trophées de chasse paraissaient s'allonger démesurément et vouloir descendre de leur cadre pour se jeter sur les intrus.

— Je me permets de diriger les opérations, commença Ali ben Rhâ. Vous, Jean, veuillez vous asseoir entre Mme et M. de la Ferrière.

« Quant à vous tous, placez-vous je vous prie, de part et d'autre de ces trois personnes qui ne doivent pas être séparées. Pratiquant l'occultisme, elles projeteront un fluide qui me sera d'une grande utilité lors du déroulement de la séance. »

Disposés en demi-cercle à 1,50 m d'une massive table ronde en chêne, les deux châtelains, Jean, André, Dianna, Pierre et Bob attendaient que le mage leur indiquât ce qu'il convenait de faire.

— Monsieur Mazières, voulez-vous poser l'anneau sur cette table ? demanda le mage en enflammant des plantes odoriférantes dans le brûle-parfum.

Une suave odeur se répandit insensiblement dans le manoir qui prenait ainsi l'aspect d'un Occultum ou laboratoire de magie.

— Un anneau de clé ! s'exclama la baronne, surprise. Pourquoi y avez-vous soudé ce morceau de fer ? En voilà une idée !

Afin de satisfaire la curiosité légitime des châtelains, Pierre raconta ce qu'il savait sur l'anneau et sur ce que la baronne prenait pour un « morceau de fer ».

Bob, pour la première fois, semblait intéressé par les préparatifs. Son esprit, s'appuyant plutôt sur des faits que sur des hypothèses, lui interdisait d'ajouter foi à toutes les théories ou sciences qualifiées d'occultes, néanmoins, il ressentait en ce moment un quelque chose *peser sur sa poitrine*.

Cette impression était aussi éprouvée par toute l'assistance. On aurait dit une gêne, une incommodité, ressentie à la veille d'un événement grandiose ou d'une catastrophe.

Dianna, impressionnée par ce qui allait se passer, se rapprocha de son ami.

— A mon signal, Jean, expliqua le mage, vous saisirez de votre main gauche les mains de Mme de la Ferrière et, de votre droite, celles de M. le baron. Vous formerez de cette façon ma chaîne biopsychique de protection. La table où repose l'anneau sera donc entre vous et moi.

— Mais pourquoi donc, Maître, interrogea Bob. M. Kariven et mes parents devront-ils vous protéger pendant votre sortie en astral ?

— Vous semblez ignorer, répondit le mage, que lorsqu'une personne se dédouble, c'est-à-dire quand elle extériorise *l'aura* de son corps physique, ce dernier est en butte à de graves dangers : soit que l'esprit d'un désincarné s'en empare et le rende fou par hallucinations, soit qu'un grand bruit ici-bas ou qu'un incident dans l'au-delà — tel que rencontre de larves ou Elémentals ([1]) — trouble son *moi spirituel* et le plonge à jamais dans un état de catalepsie permanente, état qui 9 fois sur 10, est suivi de mort.

« Vous saisissez maintenant pourquoi le magiste officiant, lors de ses tentatives, doit être protégé par un cercle magique, ou tracé sur le sol à l'aide d'une épée consacrée, ou par la volonté de trois personnes. »

S'adressant à Jean Kariven et aux châtelains devant former la chaîne protectrice, Ali ben Rhâ poursuivit :

— Vos ondes psychiques envelopperont mon corps pour le soustraire, durant toute l'expérience, à l'influence pernicieuse des entités inférieures. Au demeurant, quoi qu'il arrive, pas un cri, pas un geste. Pensez seulement que tout ce que vous verrez est, en effet, peu ordinaire mais *naturel*.

« Cela paraît invraisemblable de vouloir explorer la matière, ou mieux l'intérieur de la matière. Ce n'est pourtant pas impossible.

« La science est parvenue à localiser dans la molécule, les atomes, les électrons, ainsi que quelques autres particules de l'infiniment petit. Au-delà de cette limite, plus rien. Seules certaines ondes sont enregistrées par de puissants appareils et, même la chambre de Wilson

ne découvrira jamais la nature de ce que l'on pourrait appeler la matière de la matière ou, matière de l'édifice atomique lui-même. Le fait qu'il soit prouvé que la matière n'est qu'énergie condensée ne détruit pas ce grand point d'interrogation. »

— Alors, Maître ? interrogea la baronne que cet exposé avait rendue palpitante d'intérêt... d'autant plus qu'elle n'y avait rien compris !

— Alors, chère madame, continua le mage souriant, grâce aux pouvoirs que m'ont légués mes ancêtres, je vais tenter de percer le mystère qui entoure cet anneau de clé.

— Vous allez visiter l'intérieur de cet anneau ? demanda Robert incrédule.

— Dans un sens, oui et non, car pendant tout le voyage mon corps physique ne quittera pas ce fauteuil. Quant à mon double, que de choses ne verra-t-il pas !

Ali ben Rhâ s'assit, regarda une dernière fois ses amis, fit un signe de tête à Jean et posa ses mains sur les larges bras du fauteuil.

Une seule bougie, voilée par un écran de soie verte, éclairait faiblement la pièce où l'on pouvait entendre les respirations.

Le visage étrangement calme, l'Hindou fixait l'anneau posé à un mètre de lui au centre de la table. Il le fixait de son regard hypnotique.

Bientôt, Dianna tressaillit et, comme dans un souffle, chuchota :

— Oh ! André...

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge serrée par l'épouvante.

Cette légère émanation que l'on distinguait à peine s'exhala du corps endormi.

Cet effluve prit forme et ce fut alors un tout autre personnage, fluide et vert de jade, qui se libéra lentement de l'enveloppe charnelle d'Ali ben Rhâ. Son double éthérique s'échappait de lui-même.

L'aura s'éleva dans l'air, plana un instant tel un ange et, doucement, très doucement, redescendit sur la table.

Peu à peu le *fantôme* flou se déforma, s'effila et se fondit dans l'anneau de clé. Sans aucun bruit, il disparut tout à fait.

Un silence sépulcral régnait sur l'assemblée.

Ali ben Rhâ était figé dans la même attitude qu'il avait prise dès le début de l'expérience. L'intensité de son souffle se ralentit graduellement. Tout, en lui, était entré dans un état latent, ses facultés, son puissant regard derrière ses paupières maintenant closes, enfin, le rythme de sa respiration.

De leur côté, les deux châtelains et Jean Kariven se tenaient mutuellement les mains. Leurs yeux se rivaient au mage, séparé d'eux par la table. Ils étaient au premier degré de l'état second, c'est-à-dire à

cheval entre le monde à trois dimensions dans lequel nous vivons et l'astral, que peu de vivants peuvent atteindre.

Soudain, de l'anneau de clé, sortit une vapeur orangée qui monta rapidement et prit une apparence humaine. Elle se coagula dans l'air et se transforma sur-le-champ en un splendide corps de femme, mais un corps tout à fait matériel cette fois !

Stupéfaits et croyant être les jouets d'une hallucination collective, les assistants n'osaient pas parler. Ils restèrent là, comme pétrifiés, à regarder cette jeune fille d'une beauté exceptionnelle, qui venait de surgir devant eux tel un diable de sa boîte.

Cette inconnue, apparue mystérieusement, n'avait pour tout vêtement qu'un petit maillot moulant d'une manière admirable ses formes sculpturales.

Une longue cape, verte à l'intérieur et rouge à l'extérieur, mais, quelque peu usée et déchirée, drapait ce corps bronzé. De courtes bottes éculées, montant à mi-mollet, complétaient l'ensemble inattendu de cet accoutrement.

Cet être étrange et merveilleux dégageait une fluorescence, vive tout d'abord puis qui diminuait d'éclat. Ses blonds cheveux, bien que décoiffés, semblaient également lumineux. Était-ce un effet d'optique dû au peu d'éclairage ou la réalité ? Et pourquoi les vêtements de cette apparition étaient-ils en lambeaux ?

La jeune fille debout sur la table, l'anneau de clé à ses pieds, regarda avec une vive curiosité les personnes qui l'entouraient.

Elle arrêta son regard sur Pierre et lui sourit. Mais, avant que son sourire ne se soit complètement formé sur ses lèvres écarlates, elle disparut comme elle était venue, semblant se fondre en fumée orangée pour réintégrer silencieusement l'anneau de clé.

Les témoins de ce phénomène déconcertant n'en croyaient pas leurs yeux et se demandaient si leurs sens n'avaient pas été ébranlés par toutes les émotions précédentes.

Chacun interrogeait son voisin du regard, cherchant à savoir s'il n'avait pas été trahi par son imagination.

Quelques instants plus tard, de ce même anneau de clé s'exhala comme une ombre grandissante. Ce ectoplasme mouvant descendit lentement, enveloppa progressivement le mage et pénétra dans son corps.

Ali ben Rhâ revint à lui.

Les deux châtelains et Jean se lâchèrent réciproquement les mains afin de secouer leurs membres qui commençaient à s'ankyloser.

L'Hindou était visiblement très déprimé. Ses yeux clignaient pour s'habituer à la lumière du chandelier qui, maintenant dévoilé, éclairait

plus nettement la pièce.

Le mage, dont les esprits ne semblaient pas encore bien rassemblés, jeta un regard circulaire et posa cette question inattendue :

— Quel mois... quel jour sommes-nous ?

— Voyons, Maître ! s'étonna le baron. Nous sommes aujourd'hui le 16 juin 1984. Il est minuit 10. Il y a donc 10 minutes à peine que vous êtes entré en transe pour vous dédoubler.

— C'est incroyable ! J'aurai donc vécu près de 2 mois en 10 minutes !

— Ciel ! deux mois en 10 minutes ! s'exclama la baronne stupéfaite.

— Expliquez-vous, Maître, conseilla à son tour Jean Kariven. Qu'avez-vous fait pendant ce court laps de temps qui vous paraît si long ?

— Et qui était cette délicieuse beauté blonde qui nous est apparue il y a quelques minutes à peine ? demanda Pierre que cette admirable apparition avait émerveillé.

Sans laisser au mage le temps de répondre aux nombreuses questions que, de tous côtés, on lui posait, Mme de la Ferrière, très irritée, rugit :

— Amédée ! Si tu regardes de nouveau une femme comme tu l'as fait pour cette... cette..., pour cette créature, je te donne une gifle ! Oh ! ne te regimbe pas, j'ai parfaitement senti le fluide se relâcher de ton côté, lors de l'apparition. Toi seul en fus la cause.

— Mais, ma bonne amie, je t'assure... protesta le baron embarrassé.

Cette altercation amusa follement l'assistance qui dut se contenir pour ne pas laisser fuser les rires.

Ali ben Rhâ, faisant diversion, s'empessa de renseigner les uns et les autres :

— Maintenant, mes amis, chaque chose en son temps. Je vais vous retracer les péripéties de mon long et fabuleux voyage.

« Me croirez-vous ? Cependant, je vous donne ma parole que ce récit est l'exacte vérité. Je n'ai rien inventé et j'ai réellement vécu ces bouleversantes aventures... »

CHAPITRE IV

Le mage, tout au moins son double, lorsqu'il pénétra dans la matière de l'anneau de clé, se trouva subitement plongé dans une sorte de tourbillon strié de traînées fugitives et colorées.

Peu à peu, les traînées fulgurantes s'éloignèrent derrière lui et il se sentit baigné d'une douce luminescence verte : Au loin à gauche, à droite, de tous côtés, il apercevait des masses floconneuses ovoïdes à bords échancrés, sortes de jetons ou de lentilles géantes formées d'un

noyau éblouissant autour duquel s'étendaient, jusqu'à la périphérie, des espèces de paillettes brillantes, des millions ou des milliards de paillettes, se fondant en un nuage lumineux et tourbillonnaire.

« Des nébuleuses ! pensa le mage. Ou plutôt... des molécules ! »

Il poursuivit son voyage à une vitesse inimaginable. Les nébuleuses-molécules grossissaient d'une manière effrayante, semblaient foncer vers l'Hindou fluide puis disparaissaient derrière lui, traversées par le double comme de simples fumées.

S'habituant insensiblement à cette étonnante coloration verte dont le ton s'éclaircissait légèrement, il distingua, en s'attardant dans une « nébuleuse-moléculaire », en différents points éloignés, de nombreuses sphères entourées d'un halo blafard. Plus près de lui (relativement parlant !) d'autres sphères brillaient comme les étoiles par une claire nuit d'été.

Ali ben Rhâ parcourut encore des millions et des millions de « nébuleuses-moléculaires ». Soudain, traversant un de ces amas *stellaires*, son attention fut attirée par une masse sombre, cylindrique.

Le mage s'approcha — si on peut s'exprimer ainsi ! — et constata que cette masse gigantesque s'arrêtait brusquement à la limite de la formation galactique. La partie terminale semblait avoir été brisée.

Intrigué, le double fluide du mage s'évanouit pour reparaître instantanément à cette limite.

De nombreuses cassures, brillantes d'un éclat métallique et comparables à de grandes montagnes, recouvraient le disque démesuré qu'était la base de cette colonne. Son diamètre pouvait avoir quelque 600 ou 800 km. Mais, peut-on parler de kilomètres en un endroit pareil ?

Où il était, Ali ben Rhâ voyait le mât en enfilade et, en premier plan, sa surface de base.

« Comme c'est étrange, soliloquait-il, de voir ainsi des montagnes suspendues au-dessus de soi. On a l'impression de planer la tête en bas et les pieds en HAUT. »

Il continua ses pérégrinations d'astronaute de la matière et, tout à coup, pénétra dans une de ces sphères blafardes qui l'avaient intrigué.

Le halo s'atténua puis, disparut.

Au loin, un globe fulgurant illuminait une multitude de billes colorées qui tournaient autour de lui.

Ali ben Rhâ était perplexe. Était-il vraiment en présence d'un univers ? Venait-il bien *d'entrer* dans un système solaire ? Pourtant oui, il n'y avait aucun doute. Ce globe et ces billes de couleurs variées en faisaient foi.

En effet, c'était bien dans *un ciel* que voyageait maintenant l'Hindou et, bien que très différent du nôtre, il n'en était pas moins tout à fait réel puisqu'un système solaire s'y trouvait déployé.

Seulement, à l'inverse de notre soleil, la clarté qu'émettait celui-ci était verte.

Parés de cette étrange luminosité émeraude, les astres gravitaient dans un « éther » de rêve.

Brusquement, le mage aperçut une planète qui le cloua de stupeur.

Surmontée d'une énorme masse tubulée, elle ressemblait plus à un bilboquet colossal qu'à un astre.

Comparant la colonne issue du sol planétaire à celle qu'il avait vue auparavant se perdre dans l'espace, l'Hindou ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Je veux bien être changé en djinn ([2]) si ce jouet de Titan est une œuvre de la nature !

Tout comme l'autre cylindre, l'extrémité de celui-ci était recouverte de montagnes métalliques. On aurait dit qu'un chalumeau géant en avait, de sa flamme, léché le sommet.

Se déplaçant à la vitesse de la pensée, Ali ben Rhâ voyait lentement grossir la mystérieuse planète « emmanchée » vers laquelle il se dirigeait.

Un sol craquelé, tourmenté, avec des mers et des montagnes lui apparut. Puis, plus rien de bien précis : ils traversaient une partie nuageuse de l'atmosphère planétaire.

Les brumes se dissipèrent et des continents surgirent peu à peu. Une mer immense s'étendait entre deux grandes aires *terrestres* qui se rejoignaient par le Nord. Là, un détroit les séparait.

Les chaînes montagneuses, aussi bien que les plaines, étaient parsemées de points rougeoyants et fumants. Descendant vers la croûte solide, le mage en découvrit aisément l'origine. Il s'agissait de volcans en activité !

Juste au-dessous de l'Hindou, un énorme cratère où bouillonnait la lave incandescente commença à s'agiter. Une crevasse prit naissance sur la partie basse de la gueule du cratère. Elle s'élargit rapidement et fut envahie sur-le-champ par un torrent de boue en ignition.

Soudain, dans un fracas épouvantable, la montagne s'entrouvrit et libéra une tumultueuse cascade de scories brûlantes. Le sol trembla. Des blocs de rocher de 15 à 20 mètres furent expulsés avec violence des entrailles de la montagne et dévalèrent les pentes inclinées dans un nuage de fumée soufrée et au milieu d'éclairs aveuglants.

Cette planète, cet électron-planétaire pour être précis, n'était-il recouvert que de volcans ?

L'Hindou ne s'attarda pas davantage dans cette région inhospitalière. Il atteignit le continent Ouest et prit pied sur la terre ferme.

Au lointain, par-delà la mer, il remarqua pour la deuxième fois la colonne qui l'intrigua tant pendant ses pérégrinations à travers l'éther

intramoléculaire. Cette colonne n'était pas très visible à l'horizon rectiligne de la mer miroitante, par contre, bien au-dessus de cette ligne on pouvait la distinguer, s'estompant progressivement dans la stratosphère.

Cachée par des collines et à quelques kilomètres de l'endroit où le mage aborda ce monde, s'élevait une cité fantastique.

Aussi extraordinaire que cela pût paraître, c'était pourtant bien tangible pour Ali ben Rhâ qui, néanmoins, hésitait à se rendre à l'évidence. Emmerveillé, il contemplait cette ville, digne des plus beaux contes de fées.

Resplendissantes d'un éclat sans pareil, les maisons, aux formes bizarres, s'élevaient à perte de vue. Sur le toit des plus hautes se dressaient de longs mâts surmontés d'une boule en métal bleu et blanc.

Dans un parc magnifique croissaient des arbres et des végétaux fabuleux, dont les couleurs diaprées réjouissaient la vue.

Un bâtiment à gradins pouvant rivaliser en hauteur avec l'Empire State Building s'élançait au-dessus de la ville, la dominant d'au moins 400 mètres. A côté de ce colosse trônait un édifice de moindre importance bien que gigantesque par rapport aux autres. Ses murs, verts de jade, étaient également veinés de rose.

Palais, maisons et bâtiments montraient en général des couleurs vives et variées, néanmoins le vert semblait être la teinte dominante.

Des êtres vivants (pourrait-on réellement les appeler des humains ?) presque semblables à nous, provoquèrent l'étonnement et la stupeur du mage lorsqu'il les vit.

Les *hommes* n'avaient pour tout vêtement qu'un collant justaucorps et des courtes bottes. Quelques-uns arboraient aussi une longue cape recouvrant leurs larges épaules.

Les *femmes*, divinement belles, étaient également vêtues d'un justaucorps ou simplement d'un deux-pièces fait de tissus à reflets changeants. Parfois, une capeline brodée était l'apanage d'une élégante.

Bon nombre d'hommes portaient des gants montant à mi-bras et une courte jaquette richement parée de broderies compliquées. Mais tous, hommes et femmes, avaient la tête coiffée d'un casque, en cuir sans doute, semblable à ceux de nos rugbymen.

Dans ce casque, les oreilles étaient recouvertes par un objet circulaire, enchâssé dans le cuir et surmonté d'une fine tige métallique. Quant à la jugulaire, elle descendait le long des joues et s'élargissait sous le menton et le maxillaire inférieur pour venir mouler complètement la pomme d'Adam.

De larges ceintures en cuir (ou de la matière brunâtre dont étaient fait les casques) ceignaient l'abdomen de ces êtres si curieusement

habillés. La boucle de ceinture, démesurément grande et très épaisse, ressemblait plus à un boîtier parallélépipédique qu'à un système de fermeture.

— Baroque, cette conception vestimentaire ! songea Ali ben Rhâ. Enfin, ne nous élevons pas contre la mode !

Le mage ne remarqua pas de vieillards parmi ce peuple. D'une morphologie harmonieuse, cette race paraissait douée d'une éternelle jeunesse car ses plus vieux représentants accusaient 35 à 40 ans maximum.

Seul, un repli musculaire dorsal, formant un V en relief et prenant naissance un peu plus haut que les reins pour se terminer au sommet des omoplates, les différenciait de nous. Chez les femmes, les mêmes excroissances charnues étaient à peine visibles dans la région des muscles trapèzes.

Soudain, un formidable vrombissement retentit.

Passant comme un obus, un engin volant en forme de cigare effilé cingla au-dessus de la ville en crachant une traînée de flammes bleues.

L'Hindou, inquiet, se demandait ce qui allait se produire quand, tout à coup, un ronflement commençait à se faire entendre. Lointain, au début, il devint bientôt étourdissant, effroyable.

De grandes ombres fugitives recouvrirent la ville.

Une escadrille de 200 aérobus géants propulsés par réaction, survola la cité fantastique à une vitesse vertigineuse.

Le mage regarda autour de lui. Les « indigènes » n'avaient même pas levé les yeux. Ce spectacle devait donc n'avoir rien de menaçant.

Brusquement, et sans que rien ne le laissât prévoir, une panique indescriptible s'empara de chaque passant.

Intrigué par cette animation subite, le mage se demanda si une escadrille ennemie n'allait pas bombarder la cité. Il prêta l'oreille, mais n'entendit aucun sifflement de tuyères. Il se retourna et ne vit rien laissant deviner la source d'une telle frayeur.

Maintenant, toutes les rues étaient désertes. Un silence inaccoutumé planait sur les bâtiments.

Tout près du mage, une porte circulaire s'ouvrit.

Dans l'entrebâillement, une jeune fille parut, belle dans ses simples vêtements. Apercevant l'Hindou, c'est-à-dire sa forme fluide et vaporeuse, elle poussa un cri perçant et se cacha derrière la porte qui se referma aussitôt sans bruit.

Ali ben Rhâ éclata de rire. Son phantasme avait, involontairement, provoqué la panique générale. Il n'en fallait d'ailleurs pour preuve que la terreur de cette jeune fille.

Il est évident que l'aura verte du mage était à peine visible dans ce jour vert émeraude. Il fallait être vraiment près de lui pour l'apercevoir.

Aussi, pour ces gens-là, la rencontre d'un être transparent et qui avançait sans toucher le sol, leur avait causé une impression d'autant plus désagréable qu'elle était inattendue ; cela se conçoit aisément.

La randonnée du mage l'avait amené au pied du colossal palais dont la hauteur impressionnante l'avait frappé dès son arrivée en ce monde où le mystérieux côtoyait le paradoxal.

Le sol résonnait parfois à la suite d'un grondement sourd...

Une voiture d'un aérodynamisme inouï fit brusquement une embardée et vint dangereusement frôler Ali ben Rhâ.

Le danger passé, il sourit car tous ces incidents provenaient du fait qu'il s'apparentait plus à un spectre qu'à un être humain.

Sa déambulation le conduisit devant les marches du palais rose.

Vouloir pénétrer dans ce palais, pensa-t-il, n'est pas prudent. Que répondrai-je si l'on me questionne ? Je ne comprendrai absolument rien... Attendons, c'est préférable.

Ali ben Rhâ continua sa promenade et s'engagea dans une allée conduisant à un grand parc où de nombreux enfants à demi nus, jouaient çà et là, courant, sautant et criant à qui mieux mieux.

Assez loin d'eux un homme, jeune et musclé, adossé à un arbre, dormait, insouciant du bruit que pouvaient faire les garnements.

Le mage s'éloigna de lui, fit un détour, puis, prudemment, s'approcha.

— Ce que je vais faire là, se dit-il, n'est peut-être pas très honnête, mais je n'ai pas le choix des moyens.

Aussitôt son aura s'éclaircit, enveloppa l'individu assoupi et disparut totalement en lui, paraissant l'avoir pénétré par tous les pores de son organisme.

A ce moment précis, le dormeur ouvrit les yeux...

— Mais pourquoi donc, Maître, vous êtes-vous emparé du corps de ce pauvre homme ? demanda Mme de la Ferrière, interrompant le narrateur dans la relation du *voyage-pensée*.

— Tout simplement pour être comme lui, c'est-à-dire un *électronien*. Par cette incarnation je m'identifiais à sa personnalité et découvrais toute sa vie passée. D'autre part, je pouvais selon ma volonté, revivre son enfance, son adolescence et sa vie d'adulte.

« Non seulement je me familiarisais avec le mode de vie de ces curieux spécimens d'humanité électronique, mais aussi et à la faveur de cette substitution, je pus apprendre leur langue.

« Lorsque l'électronien prononçait des paroles, c'était naturellement son cerveau qui agissait, mais c'était le mien qui enregistrait. J'ai ainsi, à mon tour, vécu par la pensée son enfance, à l'école où on lui enseigna la langue internationale. »

— Pardon, Maître, interrogea la baronne. Je n'ai pas compris pourquoi vous avez appelé cet homme un électronien ?

Le mage expliqua ce néologisme :

— Nous sommes personnellement appelés des Terriens parce que nous vivons sur la Terre. Quant à moi, à ce moment de mon séjour là-bas (il désigna l'anneau de clé) et ne connaissant rien du monde dans lequel je venais de pénétrer, j'appelais ses habitants *électroniens* car leur planète est en réalité un électron.

— Ah ! Et le soleil, ils en ont donc un, eux aussi ?

— Mais naturellement, Madame. Une molécule de matière est en fait une nébuleuse moléculaire renfermant une infinité de systèmes solaires en réduction. Le soleil vert dont je vous ai parlé au cours de mon récit, c'est le noyau d'un atome de cette molécule-univers, et la planète où j'ai vécu de si étranges aventures n'est autre qu'un des nombreux électrons périphériques gravitant autour du noyau d'un atome de fer, puisque l'anneau de clé est en fer. Autrement dit, cette planète est l'un des satellites de ce noyau-soleil intra-atomique, tout comme la Terre est l'une des 9 planètes de notre système solaire.

— Mais enfin, Maître, questionna encore la baronne, vous dites que cet anneau renferme des planètes, des nébuleuses et... tout ce qui est dans l'univers, je veux bien le croire, cependant, il y a du vide entre ces planètes ? Alors... Il y a aussi du vide dans l'anneau ? J'avoue que je ne comprends pas.

— C'est assez complexe, en effet. Cependant, ces vides intra-atomiques sont pour nous si faibles que la matière de l'anneau de clé nous paraît compacte et parfaitement rigide. En réalité, cela n'est pas, pour la simple raison que la matière c'est de l'énergie condensée, figée.

« Si nous pouvions éliminer ces espaces, ces vides, entre chaque noyau atomique — c'est-à-dire rapprocher ces minuscules *soleils* les uns des autres de manière qu'ils se touchent — un bloc de 10 m^3 de cuivre pourrait être rapetissé à la dimension d'un cube de 1 mm de côté, néanmoins, ce mm^3 de cuivre pèserait toujours le poids d'une masse de 10 m^3 .

« J'ai donc vécu, poursuivit Ali ben Rhâ, près d'un mois dans le corps de cet électronien que je faisais agir selon ma volonté, l'obligeant à se remémorer ses heures de classes lorsqu'il était encore enfant, afin que je puisse suivre les cours de langue qu'il avait suivi 95 années auparavant... »

— 95 années ! Vous plaisantez, Maître, s'écria André.

Le mage sourit :

— Certes non, André. Evidemment, je crois vous avoir dit tout à l'heure que je n'avais pas vu de vieillards et je vous parle maintenant d'un homme qui, il y a 95 ans allait en classe et qui, de plus, paraît jeune et bien bâti ! Il est pourtant âgé de près de 120 ans !

« Chez eux, cet âge-là est des plus courants... Prenez patience, je vais vous expliquer ceci qui, pour nous seulement est anormal.

« Voici. Les astres nous envoient une multitude de rayons plus ou moins néfastes — les astrophysiciens de l'électron-planétaire le prétendent également. Il est un fait indéniable, c'est que les rayons cosmiques, qui nous parviennent des espaces intersidéraux les plus éloignés, ont une influence sur la matière, qu'elle soit animale, végétale ou minérale.

« Ces savants, par une cure de rayons spéciaux et artificiels, obtiennent une régénérescence des tissus et des fonctions physiologiques de l'organisme, ce qui prolonge la vie normale de 50 à 80 ans environ.

« Ainsi régénérés, ces êtres singuliers, apparemment, ne vieillissent pas et gardent leur jeunesse. Il n'est pas rare de voir vivre un individu 200 ans. »

Dianna, intriguée par ces révélations, demanda un éclaircissement :

— Vous nous avez dit, Maître, avoir vécu dans l'anneau 2 mois en dix minutes ! Comment une chose aussi incroyable fut-elle possible ?

— Je m'attendais à cette remarque, répondit-il amusé par tant de questions.

Voici un raisonnement simple qui vous permettra de saisir l'incroyable. Un jour terrestre se compose de 24 h. Lorsque la Terre aura fait 30 ou 31 tours, un mois se sera écoulé. Mais ce sont là des unités de mesure qui ne s'adaptent qu'à notre planète.

« Ainsi, dans l'infiniment petit, la rotation d'un électron sur lui-même — phénomène appelé « *Spin* » — ne se fait pas en 24 h, mais en un temps incommensurablement plus court. C'est la raison pour laquelle j'étais sur la planète électron depuis 2 mois déjà alors que, sur Terre, 10 minutes à peine venaient de s'écouler.

« C'est à priori paradoxal, mais cela s'explique par les lois de la Relativité d'Einstein. S'il vous était possible d'examiner un électron à l'aide d'un ultramicroscope électronique à grossissement illimité, nous pourrions suivre toutes les phases de la vie des électroniens, vie qui, pour nos sens et à notre échelle de mensuration du temps, ne durerait que quelques jours.

« Les termes *d'heures, jours et mètres* sont impropres car ils ne correspondent pas au système métrique et temporel de cet univers de l'infiniment petit, néanmoins je suis contraint de les employer pour faciliter la compréhension. »

— Mais alors ! s'écria M^{me} de la Ferrière avec désappointement, avant la fin du mois, tous ces gens-là seront morts ?

— Il n'y a pas de doute, confirma le mage, et d'autres leur auront fait place, qui ne vivront pas plus longtemps qu'eux, soit 160 à 200 ans de leur vie électron-planétaire, ce qui correspond à moins de 9 de

nos jours !

— Voilà pourquoi vous avez pu vivre si longtemps en si peu de temps, murmura pensivement Jean Kariven. Je comprends...

— Que fait-il dans la vie, cet électronien, Maître ?

— Il est moniteur de culture physique et de naturisme dans un collège, ce qui m'a grandement servi, car j'étais ainsi continuellement plongé dans un milieu d'études diverses. Les élèves étaient jeunes, certes, mais leurs cours, que je suivais avec beaucoup d'intérêt, atteignaient le niveau du baccalauréat. Un système d'éducation rationnelle est, depuis fort longtemps, devenu obligatoire chez ces électroniens. A 14 ans tous les élèves présentent et obtiennent une sorte de « bac » infiniment supérieur à notre bachot ; il est vrai que ces études ne s'encombrent pas de toutes les stupidités qui tarent les études terriennes. Les rares « retardataires » complètent leurs lacunes en dormant...

— Comment ! En dormant ? s'étonna Robert de la Ferrière.

— Parfaitement. Un dispositif de magnétophone électronique, appliqué sur leurs oreilles pendant le sommeil, permet à leur subconscient d'enregistrer et de retenir ce que les études normales ne leur ont pas permis d'assimiler.

Toujours aussi curieuse, Mme de la Ferrière demanda :

— S'est-il aperçu de quelque chose votre électricien ? Oh ! pardon, Maître. C'est électronien que je voulais dire...

Dans un coin de l'occultum faiblement éclairé, André et Dianna, à ces mots, ne purent s'empêcher de rire sous cape.

— Cet homme n'a jamais rien su, chère madame. Mais après l'avoir libéré de mon entrave psychique, il a dû ne plus très bien se souvenir de ce qui s'était passé durant un mois. Seul un trou noir subsistera dans sa mémoire...

... D'un pas rassuré, Ali ben Rhâ s'avavançait dans les rues de la ville en direction du monumental palais.

Terrorisés, sur son passage, les gens s'enfuyaient, en criant.

Ali ben Rhâ venait de quitter le corps qui l'avait abrité.

— Suis-je donc si laid à voir ? songeait-il. Evidemment, je suis transparent et le peu de mes vêtements que ces électroniens distinguent, doit leur paraître d'une pudeur extravagante.

Atteignant la place où trônaient les deux formidables bâtiments, le double vapoureux du mage grimpa le grand escalier qui menait à l'entrée principale du palais à gradins.

Devant la porte, deux hommes, des sentinelles ou des domestiques ? pensa Ali ben Rhâ, le regardaient monter, perplexes et hésitants.

Les cerbères palabrèrent une seconde puis, soudain, pris de

panique, s'engouffrèrent dans le palais. Avec un bruit sourd, la porte se referma au nez du mage.

Désarmés, les deux gardes couraient à travers le majestueux palais. Ils furent rapidement aux étages supérieurs et, après avoir traversé plusieurs pièces richement décorées, arrivèrent devant un énorme hublot métallique circulaire.

L'un d'eux tendit le bras en direction d'une cavité pratiquée dans cette porte-hublot apparemment faite d'acier chromé car sa surface lisse brillait comme un miroir. Aucune aspérité, ni aucun rivet ne laissait deviner l'emplacement de la serrure, pourtant, ce simple geste la fit s'ouvrir.

Une grande salle, entièrement métallisée, apparut.

De longues tables encombrées d'instruments bizarres bordaient les murs éclairants de cette pièce. Un engin curieux en occupait le centre. Cela ressemblait un peu à un mortier de gros calibre dont le canon aurait été en verre bleu luminescent.

Un rayon éblouissant s'échappait de l'extrémité béante de cet appareil et allait frapper une plaque terne et fort épaisse, du plomb probablement, fixée à un socle de même nature.

Un homme accusant une quarantaine d'années, le corps entièrement recouvert d'un scaphandre transparent qui laissait voir son justaucorps orange, actionnait des commandes à l'arrière de cette machine énigmatique.

L'entrée brusque des deux cerbères l'interrompt. Il abaissa vivement un contacteur et le rayon disparut.

— Pourquoi venez-vous au laboratoire ? demanda-t-il irrité par cette irruption. Sans scaphandre protecteur c'est dangereux. Mais ?... Qu'avez-vous ? Vous semblez effrayés ?

— O Lykam, pardonne notre intrusion... Nous avons vu... AAAAH!...

Un long cri s'étrangla dans la gorge de l'électronien. Ses yeux hagards fixaient un angle du laboratoire.

Les deux autres suivirent son regard et poussèrent ensemble un « Oh ! » de stupéfaction.

Assis paisiblement sur un coffre de métal nickelé, Ali ben Rhâ venait une fois encore d'utiliser ses facultés supranormales. Cet être extraordinaire s'était automatiquement transporté à l'intérieur du palais, traversant ses murs comme s'ils avaient été de la brume.

Parlant leur langue, le mage rassura les 3 hommes, s'adressant plus particulièrement à Lykam, l'occupant du laboratoire :

— O Lykam, et vous *Nixomiens*, ne partez pas. Je ne vous veux aucun mal.

Peu rassurés, les électroniens se concertèrent du regard.

— O Etranger, d'où viens-tu et comment as-tu appris notre langue

? s'enquit Lykam en tutoyant AU ben Rhâ.

Ce « Tu » ne choqua nullement le mage qui, à l'inverse de Cyrano de Bergerac, ne s'écria pas : « *Tu, tu ! Mais qu'est-ce donc qu'ensemble nous gardâmes ?* »

En effet, tous les ouvrages de piété, bon nombre de partis politiques (ou tous !) sans oublier le commun des mortels, prétendent que les humains sont frères — ce n'est qu'une prétention, naturellement ! Il n'y a par conséquent aucune raison pour que le vous *conventionnel* ne cédât pas la place au *tu...* fraternel.

Fort de ce raisonnement logique, Ali ben Rhâ n'hésita pas à employer la deuxième personne du singulier :

— J'arrive d'un monde dont tu ignores même l'existence. Quant à la langue internationale, je l'ai apprise grâce à un de tes semblables. Mais toi, ô Lykam, si j'ai bien compris, tu es un haut personnage de ce pays ?

— Oui, Etranger. J'ai l'honneur d'être le Conseiller Scientifique de Gorok, roi de *Nixomie*. Le peuple m'appelle le Vénérable, car je suis très vieux...

L'Hindou considéra cet homme, aux traits réguliers, sans rides ni cheveux blancs, très droit, d'une carrure athlétique.

— J'ai 165 ans, continua Lykam. Et, depuis près de 100 ans, Gorok et moi élaborons et faisons respecter les lois qui régissent le royaume dans la justice et la liberté.

« Mais... Pourquoi n'es-tu pas fait de chair, tout comme nous ? Serais-tu une projection de pensée ? Certains de mes collègues croient possible ce phénomène... »

— Je suis, O Lykam, un être charnel identique à toi-même, mais je viens en quelque sorte « en pensée » comme tu le crois, d'une planète hors de ton univers où gravite l'électron sur lequel tu vis.

— Je ne comprends pas, Etranger. Comment as-tu pu atteindre notre planète « Enoctan » puisque ton monde est situé hors de nos univers ?

L'Hindou, non sans difficultés, lui expliqua avec force détails l'origine de cette singulière aventure.

—... Et c'est ainsi, termina le mage, qu'après tant de périples, je suis arrivé, O Lykam, sur ce continent que tu appelles Nixomie.

— C'est l'histoire la plus invraisemblable que j'aie jamais entendu conter ! s'écria Lykam absolument abasourdi.

« Le « Bakrum » est donc sorti de nos molécules-univers ? L'infini impondérable et à la fois matériel aurait-il une limite relative ? Grâce à toi, Ali ben Rhâ, les plus grandes énigmes de notre univers, et certaines de mes recherches, vont trouver une solution.

— Qu'entends-tu par Bakrum et dans quel genre de recherches te spécialises-tu ? demanda le mage intéressé.

— Le Bakrum est un métal effrayant... Je t'en parlerai tout à l'heure. Quant à mes recherches elles englobent tout ce qui a trait à la physique nucléaire, à la désintégration de la matière, surtout. Cet appareil, au centre du laboratoire, est un propulseur de corpuscules électroniques. Un canon où les obus sont remplacés par des rayons électroniques ainsi que par d'autres rayons que j'ai baptisé « anti-Bakrumiques ».

— Tu es donc physicien. Tes travaux ont-ils abouti ?

— Oui, mais hélas... pas comme je l'attendais.

— Quelle tristesse, Ami. Je vois dans ton esprit, l'image de deux jeunes filles, ou jeunes femmes, retenues prisonnières. Pourquoi ?

— Tu lis dans ma pensée ! s'étonna le vieux savant. C'est génial, Ali ben Rhâ. Oui, ma fille et une de ses amies sont captives. Il y a 6 ans déjà que ce malheur est arrivé.

— Explique-moi cela, O Lykam ?

— Je vais tout d'abord te donner un court aperçu des événements qui bouleversèrent notre planète il y a 1987 ans, c'est indispensable pour la compréhension de notre mode actuel d'existence et... pour ce que tu verras d'ici à quelques mois.

« Donc, au début de l'ère Atomique, il y a 2000 ans environ, un savant nommé Nakya découvrit au bout de longues années de recherches, un isotope de l'« *Abakronium* », le plus léger des métaux, dont la dureté est voisine de celle de l'acier, et la densité de celle du liège.

Cet isotope, appelé Bakrum, après divers traitements chimiques et ionisations, augmenta de volume et cela continuellement en progression mathématique. Voici le processus de cette « Vie métallique ».

« Ainsi bombardés, certains électrons de ce métal se scindaient en 4 éléments nouveaux qui se subdivisaient chacun en 4 autres éléments, dont 2 électrons de synthèse, et ainsi de suite. Le noyau de l'atome grossissait, lui aussi, et se divisait bientôt en 2 puis en 4 noyaux nouveaux entraînant avec eux les électrons et autres particules formant ainsi d'autres atomes au sein de chaque molécule qui, elles-mêmes, se fractionnaient en 4 molécules. L'accroissement Bakrumique était donc régi par la « constante 4 ».

« Cette expérience se déroulait dans un laboratoire souterrain s'enfonçant dans les monts Vêrattox, sur le continent de Karitopa, à 5400 km d'ici.

« *Nakya venait de donner la vie à un métal !* Le Bakrum ou Métal Vivant ! Ce dernier grossissait avec une rapidité déconcertante. En quelques heures, cela paraît inimaginable, le Bakrum enfla — le mot n'est pas exagéré — à un tel point que, sous sa poussée, le creuset qu'il occupait éclata.

« Ayant tout essayé, mais en vain, pour arrêter cette effrayante croissance, Nakya abandonna le laboratoire qui, deux jours plus tard, fut disloqué comme un simple château de cartes.

« Des semaines et des mois s'écoulèrent. Le monstre métallique sortit des profondeurs du laboratoire souterrain en éventrant la montagne au sein de laquelle il avait été conçu. De siècle en siècle il augmenta de volume, en hauteur et en épaisseur, car sa surface de base s'agrandissait conjointement tout en pénétrant progressivement dans les entrailles de notre planète, comme pour s'y enchâsser davantage. Ebranlée par l'expansion du métal, une partie des monts Vératox s'écroula, entraînant avec elle les villes et les villages qui y étaient accrochés. Ce fut un véritable cataclysme.

Les Karitopans, habitants des cités environnantes, émigrèrent dans toutes les directions, fuyant ce dangereux voisinage. Peu à peu, la gigantesque colonne métallique se perdit dans le ciel et nos aérobus qui n'atteignaient, à cette époque reculée, qu'un plafond de 10 000 km n'en distinguaient déjà plus du tout l'extrémité.

« Entraînant avec lui sur son orbite de gravitation cette masse d'un poids considérable, Enoctan subissait d'étranges modifications dans ses saisons comme dans sa structure. De nombreux cônes volcaniques en activité surgirent dans tous les pays. Par la suite, les tremblements de terre, devenus très fréquents, secouèrent nos villes. Puis, subitement et tous le même jour, les astronomes annoncèrent ensemble qu'Enoctan ralentissait sa course dans l'espace et que, chose aussi grave, une comète à noyau solide ([3]) se dirigeait vers Idrama, planétoïde de notre système solaire.

« Idrama avait changé d'orbite gravitationnelle, car elle était attirée, par son champ d'attraction, vers la masse énorme du métal vivant se prolongeant dans les espaces intersidéraux.

« Les corps célestes, pareils à deux aimants de pôles contraires, se précipitèrent l'un vers l'autre à des vitesses vertigineuses et toujours croissantes.

« Qu'allait-il résulter de la formidable collision ? N'aurait-elle pas lieu proche d'Enoctan ? Naturellement, il n'y avait de proximité qu'astronomiquement parlant, cette rencontre devant se produire hors de notre propre champ d'attraction. Le ralentissement d'Enoctan devenait inquiétant. La durée des jours et des nuits était tout à fait dérégulée. La panique s'emparait graduellement du peuple malgré les orateurs publics qui haranguaient la foule, prêchant le calme et le courage.

« Respectant la consigne générale, les Enoctaniens se terrèrent dans les abris blindés et isothermiques.

« La nuit était venue, une de ces nuits d'angoisses où l'on se demande si le soleil se lèvera encore le lendemain.

« Seuls, à l'oculaire de leur équatorial ou de leur télescope, les astronomes attendaient anxieusement. La collision devait se produire en un point du ciel qu'ils avaient, après de minutieux calculs, déterminé à l'avance. Ce point d'impact était très rapproché du Bakrum, on pouvait même dire qu'il le touchait, tant les chiffres de localisation étaient éloquentes. C'était ce que l'on redoutait.

« Une lueur aveuglante précéda un choc effroyable. Ebranlée dans toute sa hauteur, la colonne de Bakrum se sectionna. Comète et planète venaient d'entrer en contact en se précipitant sur le métal. Ce dernier, sous l'élévation prodigieuse de la température produite par le choc, avait littéralement fondu à l'emplacement du télescope.

« En sectionnant la colonne métallique, Idrama et la comète, agissant tels des chalumeaux, avaient libéré Enoctan d'une partie de son dangereux faix. Ceci permit à notre planète de poursuivre sa route sur son orbite de gravitation habituelle. Quant à l'autre tronçon du cylindre de Bakrum, nous savons qu'il existe encore, quelque part dans les espaces intersidéraux, retenu par l'attraction universelle, probablement.

« Tous ces événements s'étaient déroulés à une très grande distance d'Enoctan, mais l'augmentation de température ne s'en était pas moins fait cruellement sentir. Les glaces polaires avaient fondu et des torrents tumultueux de plusieurs centaines de kilomètres de large ravageaient la planète de toutes parts. Des raz de marée, des inondations et des séismes hallucinants faisaient s'écrouler les villes les unes après les autres. C'était comme une nuit de fin de monde. Les monts Vératox avaient été ébranlés par le télescope cosmique sur la colonne de Bakrum. 24 heures durant notre globe fut agité et inondé, frémissant dans d'abominables convulsions. Sa surface vomissait des flammes monstrueuses par de larges crevasses qui béaient de tous côtés et où s'engouffraient parfois les océans en furie. En dépit des précautions prises, tous les abris ne résistèrent pas. Une grande partie des populations Enoctaniennes fut anéantie.

« Cependant, à 5 400 km des monts Vératox, la Nixomie avait un peu moins souffert. La plaine immense et à peu près désertique qui, à cette époque, séparait notre pays de ces montagnes nous avait protégés. De profondes vallées, où mugissaient des fleuves de laves incandescentes s'étaient ouvertes un peu partout dans ce bouclier naturel. Malheureusement, là ne s'arrêtèrent pas nos déboires.

« Libéré de son entrave, Enoctan reprit sa course dans l'espace. Hélas ! un reliquat du Bakrum restait encore accroché sur notre planète. A l'heure actuelle ce métal grossit toujours. Sérieuse menace pour les Enoctaniens ! Si l'on n'arrive pas à détruire cette vie métallique, le sort subi par nos ancêtres nous attend à nouveau.

« C'est pourquoi, il y a 60 ans, j'ai demandé à Hoogalam, monarque

suprême des Karitopans, l'autorisation d'installer un laboratoire souterrain — à cause des radiations de nos appareils — à proximité de ce qui subsiste du Bakrum. J'avais l'intention de rechercher sur place une solution à cet angoissant problème. Hoogalam, bien que hostile à notre roi, m'autorisa à venir dans son pays.

« De nombreuses années s'écoulèrent. Enfin, un jour je crus avoir mis au point un rayon désintégrateur.

J'annonçai au monde ma découverte. Après l'approbation d'Hoogalam, j'installai mon canon spécial à la base du véritable mur Bakrumique circulaire émergeant des monts Vératox.

« Ces puissants rayons, je les avais expérimentés sur une petite quantité de matière isolée — le succès ne fut d'ailleurs que partiel. Je ne savais pas exactement s'ils seraient capables d'en détruire des centaines de millions de tonnes, sans préjudice pour Enoctan. Evidemment dans ce genre d'expérience, les rayonnements issus de la désintégration sont toujours à redouter. Je mis donc anxieusement le contact à mon appareil : le faisceau électronique balaya le Bakrum de bas en haut. Rien ne se produisit. Toutefois, pendant le bombardement corpusculaire, la colonne devint fluorescente et cette radiation fut nettement visible malgré la lumière du jour. Au même instant, plusieurs grondements, proches et lointains se firent entendre. Quant au métal bombardé, il n'avait subi aucun dommage. Était-il donc invulnérable ?

« Découragé je retournais à mon laboratoire. Soudain, dans le ciel, deux aérobus apparurent et foncèrent en direction de Mogar, ville où se trouvait, à ce moment-là, Hoogalam qui s'était dérangé spécialement pour venir assister, de loin, à la tentative de destruction.

« Les curieux s'étaient écartés du laboratoire. Non loin de là, à Mogar, Manoo, mon assistant, contrôlait par téléviseur les résultats de l'opération. Peu après il me rejoignit, affolé :

— Lykam, me dit-il, Nectowa a été consumée par tes rayons. Hoogalam écume de rage et s'apprête à nous faire massacrer !

« Nous n'eûmes que le temps de fuir, grâce à notre aérobus personnel. Les rayons de mon canon avaient traversé le Bakrum sans le détruire, car les molécules de ce métal étaient réfractaires à leurs effets. Par contre, Nectowa, la capitale résidentielle d'Hoogalam, avait été aux trois quarts pulvérisée par eux ! Les bâtiments s'étaient tout d'abord morcelés puis, en quelques secondes, réduits en poussières radioactives.

« En effet, cette ville se trouvait exactement derrière le cylindre métallique, il ne pouvait donc en être autrement et nous ne l'avions pas prévu. Heureusement, les rayons furent « freinés » par les molécules du métal qu'ils venaient de traverser. De ce fait leur puissance transmutatrice fut également atténuée, sans cela, d'autres

cités se trouvant sur leurs trajectoires auraient été à leur tour désintégrées. Les survivants de cette catastrophe moururent de leucémie foudroyante, deux ou trois heures après l'écoulement de Nectowa.

« Cinq jours plus tard, Hoogalam se vengea de mon involontaire destruction, en faisant sauter à l'aide de puissants explosifs nucléaires, le barrage naturel qu'était la chaîne Nord des monts Vératox, chaîne derrière laquelle s'étendait la mer de Nabyn.

« A la suite de l'explosion, la mer, dans un vacarme épouvantable, s'engouffra au travers de cette brèche et déferla sur l'immense plaine qui séparait la Nixomie de Karitopa, détruisant tout sur son passage, villes et populations. Des millions de Nixomiens, victimes innocentes, périrent ainsi par la faute de cette ignoble brute : Hoogalam le Sanguinaire !... Ma femme aussi est morte dans ce déluge intentionnel... »

Le visage de Lykam se durcit et il serra les poings nerveusement. L'évocation de cette abominable forfaiture le remplissait d'indignation. Se maîtrisant, il poursuivit :

— Hélas, sa colère ne s'arrêta pas là. Furieux de mon échec, Hoogalam fit enlever ma fille Ranyx et son amie Petsy, sœur de Manoo, mon assistant. Supplications, menaces, rien n'a influencé ce tyran qui les retient prisonnières.

« Manoo est parti clandestinement, il y a 5 mois, pour les monts Vératox. Je reçois de temps à autre ses messages. Il est sur le point de les faire s'évader.

Réussira-t-il ? Je ne puis que l'espérer. Si Ranyx et Petsy n'étaient pas captives j'aurais tenté une seconde expérience avec un nouveau canon à rayons anti-Bakrumiques. Cette fois, l'essai sur une petite quantité de matière a mieux réussi, mais est-ce que sur une masse pareille le résultat sera le même ? J'ai peur de détruire la planète et, qui sait ? peut-être aussi notre univers ! Un bombardement corpusculaire de cette nature comporte de nombreux dangers. D'ailleurs, je ne ferai rien tant que Ranyx ne sera pas auprès de moi, en Nixomie. »

— Qu'est-ce au juste que la Nixomie, O Lykam ? demanda Ali ben Rhâ vivement intéressé par ces longues explications.

— La Nixomie est un grand continent. La ville où nous sommes, qui en est la capitale, s'appelle Koppancop.

« De ce fait nous sommes appelés Koppancopans. »

— J'admire Koppancop, Lykam, c'est une ville magnifique. Mais, revenons à nos moutons.

— De quelles choses parles-tu ? s'étonna Lykam.

Ali ben Rhâ sourit et s'expliqua.

Satisfait, Lykam, demanda :

— Si j'ai bien saisi, le Bakrum aurait traversé nos molécules-univers et aurait pénétré dans un univers infiniment plus grand que le nôtre ?

— Oui, O Lykam, un univers beaucoup plus grand où gravite la Terre, ma planète d'origine, mais où la civilisation a encore bien des progrès à accomplir pour rivaliser avec la tienne.

— Tu dis bien, Ami, continua le physicien incrédule, que notre système solaire et la planète Enoctan se trouvent dans un anneau ?

— Parfaitement, Lykam. Dans un anneau de clé.

— Incroyable, murmura son interlocuteur pensif. Tu es donc le Pionnier de l'Atome ! Nos Galaxies, en somme, ne sont pour vous que des molécules où s'entassent atomes et électrons ?

« C'est ahurissant ! s'exclamat-il devant le signe de tête affirmatif du mage hindou. Ahurissant et aussi tragique car, qu'advierait-il de nous si la matière dans laquelle nous sommes venait à subir une influence destructrice ? Acide puissant ou chalumeau oxydrique par exemple ? Je comprends pourquoi Enoctan a ralenti sa course dans l'éther, peu avant qu'Idrama et la comète ne sectionnent le Bakrum. C'est parce que la croissance du métal, à ce moment précis, le faisait sortir de nos univers ; c'est-à-dire de la matière de l'anneau de clé, pour le faire entrer dans le vôtre. Je ne vois guère d'autre explication.

»

— C'est possible, reconnut le mage. L'extrémité du cylindre étant ainsi bloquée, Enoctan ne pouvait plus pendant longtemps poursuivre sa route sur son orbite gravitationnelle. Bien qu'entraîné dans l'espace par la planète, le Bakrum n'aurait pas eu de peine à l'immobiliser à jamais.

— Fort heureusement, reprit Lykam, c'est à l'instant où le cylindre et, de ce fait Enoctan, allaient arrêter leur marche, menaçant ainsi toute vie humaine, que les deux astres se rencontrèrent et sectionnèrent le Bakrum. Sans cette collision providentielle, notre planète serait restée accrochée à ce monstre métallique. Et, si rien ne l'avait libéré de son entrave, l'immobilité qui lui aurait été imposée, aurait suffi à l'anéantir. N'étant éclairée et chauffée que d'un seul hémisphère par le soleil, elle serait devenue rapidement inhabitable.

— Vous l'avez donc échappé belle ! s'exclama l'hindou.

— Certes, cependant, depuis quelques années, les tremblements de terre vont en s'intensifiant, les saisons deviennent irrégulières. Nous assistons à l'aube d'une complète métamorphose climatologique planétaire. Sur son orbite, Enoctan est dévié insensiblement par le poids énorme du mât métallique qu'il traîne dans sa gravitation. La catastrophe finale paraît proche. Si une comète ou un astéroïde quelconque heurte encore une fois le métal vivant, c'en sera fait de nous.

— Je me demande, Lykam, dit le mage en souriant, si mes amis ne me croiront pas fou lorsque je leur raconterai tout cela.

« Pourtant, un tel état de choses ne peut se prolonger davantage. Si ni toi ni les Terriens, mes frères, n'arrêtez la croissance bakrumique, ce sera la fin du monde, c'est-à-dire de *nos* mondes, car l'anneau de clé pas plus que la Terre ne résisteront à la poussée du métal diabolique. Franchissant les espaces intersidéraux, passant entre Cassiopée et Arcturus, ou entre Orion et Pégase, au bout de quelques centaines de milliards d'années-lumière, il traversera la surface du « corps » dans lequel notre planète Terre joue le rôle d'un simple électron intramoléculaire. Cette distance fabuleuse ne correspond en réalité qu'à une seconde de l'horloge cosmique. Les chiffres effarants, selon l'espace-temps einsteinien, n'ont plus aucune signification, ils dépassent l'imagination. Cette croissance métallique sera donc la cause de la fin des mondes ! »

— Cet allongement, reprit Lykam, pourrait se poursuivre ainsi de suite jusqu'à la fin des temps car, le fini n'a pas de bornes, après un univers il en existe un autre et jusqu'à l'infini qui n'est encore pas une frontière. Là, s'arrête l'entendement humain.

— Indépendamment de ces joyeuses conjectures, un fait étrange m'intrigue, Lykam. Le Bakrum que j'ai examiné sur Terre était excessivement radioactif. Or, ici, dans sa planète d'origine, il ne paraît pas l'être puisque sa présence ne vous incommode pas, physiquement. Comment l'expliques-tu ?

— Cet isotope, c'est exact, possède une radioactivité, mais elle est négligeable, contrairement à ce que tu m'annonces. Notre organisme ne doit pas réagir de la même façon que le vôtre devant ce phénomène puisque nous n'avons jamais ressenti aucun malaise. Nous nous protégeons de la radioactivité, mais celle-là, n'est pas dangereuse pour nous.

— Bah ! Laissons de côté nos réflexions, conseilla le mage. Pour l'instant, il n'y a que deux choses très importantes à faire. Primo sauver Ranyx et Petsy, secundo, détruire le Bakrum. Le premier objectif, j'en fais mon affaire. Je te charge du second, O Lykam.

— Tu crois, Ali ben Rhâ, pouvoir libérer Ranyx et son amie, prisonnières à Mogar ? interrogea-t-il ému.

— As-tu un portrait de ta fille ? demanda simplement le mage.

Lykam tourna un bouton de commande à graduations circulaires. Un écran mural fluorescent s'éclaira. Le visage d'une jeune fille divinément belle apparut, souriant à la vie. De longues boucles blondes tombaient sur ses épaules.

— La voici, télévisonnée deux mois avant son enlèvement. Si jeune, murmura tristement Lykam, et captive de ce monstre !

— Quel âge a-t-elle, cette ravissante enfant ? demanda le mage

compatisant à la douleur du savant Nixomien.

— A peine 60 ans, la fleur de l'âge !

Ali ben Rhâ ouvrit de grands yeux étonnés, puis se souvint que les Nixomiens, grâce à leur procédé de rajeunissement, vivaient beaucoup plus longtemps que nous.

« 60 ans, la fleur de l'âge ! pensa-t-il amusé, malgré le tragique de la situation. Pauvres Terriens que nous sommes ! »

Et, avant que Lykam, les yeux embués de larmes, ne pût faire un geste, la forme fantomatique du Thaumaturge hindou disparut...

CHAPITRE V

Depuis quelques heures, la population de Mogar était terrorisée par un être surnaturel qui flottait parfois dans les rues de la cité. Les Karitopans s'attendaient toujours à voir surgir ce fantôme dont tout le monde parlait mais que peu avaient vu.

Ali ben Rhâ était satisfait de la frayeur que son apparition procurait aux ennemis des Nixomiens. Son double déambulait, ou plutôt, planait verticalement par les rues de Mogar où il venait de se transporter après avoir laissé Lykam à son laboratoire.

A Mogar, une formidable tour métallique se dressait au-dessus des palais et des bâtiments aux toits de couleurs variées. Au sommet de la tour, une cinquantaine de gros canons étaient braqués dans toutes les directions, tandis qu'au milieu d'une seconde plateforme surélevée tournait lentement un seul canon, mais quel canon ! 200 m de long ! Son tube, pourtant, paraissait minuscule et s'amincissait à sa gueule pour n'offrir qu'un orifice d'un mètre de diamètre. Cette longueur lui permettait de lancer à 2000 km, un obus atomique capable d'anéantir 10 000 hommes. De nombreux soldats veillaient autour de ces armes. La tour elle-même, haute de 680 m et large de 160 était à l'épreuve des projectiles qu'elle pouvait recevoir, son blindage la rendait presque invulnérable.

Les Karitopans, physiquement et vestimentairement, étaient semblables aux Nixomiens. Seuls leurs bourrelets musculaires dorsaux paraissaient plus saillants et leur faciès moins harmonieux, voire bestial.

—... Mais enfin, Maître, demanda Robert de la Ferrière. Pourquoi ces gens-là ont-ils ce drôle de truc dans le dos ?

— Robert ! reprocha la baronne, ne t'ai-je pas déjà demandé d'éviter ces mots argotiques ?

— C'est une très vieille histoire, poursuivit Ali ben Rhâ en étouffant un soupir, fatigué de ces fréquentes discussions.

« En substance, voici son origine. Il y a 150 ou 200 ans terrestres, c'est-à-dire plus de 1000 millénaires dans l'infiniment petit, la planète

Enoctan était peuplée d'une race singulière : la race des hommes ailés.

« En Nixomie, la civilisation se développa plus rapidement que sur le continent de Karitopa, ce dernier d'ailleurs, à l'heure actuelle, a complètement rattrapé le temps perdu. Au cours des périodes géologiques, cette race se transforma peu à peu. Les peuples d'Enoctan perdirent leurs ailes progressivement. Elles se rapetissèrent et il n'en resta plus que deux moignons, puis deux simples bourrelets charnus. »

— Cette race d'hommes-volants, expliqua André qui, en tant que biologiste était vivement intéressé par la question, peut nous paraître paradoxale. Toutefois, chez nous, sur Terre, les reptiles ne sont-ils pas à l'origine des volatiles ? Les lois de l'évolution s'efforcent de nous le prouver. Or, dans la chronologie de l'arbre généalogique humain et d'après les travaux du Dr Binet Sanglé, l'homme aurait eu également, dans ses nombreuses ascendances — depuis la monère jusqu'à l'Homo sapiens — une parenté avec les reptiles ([4]). Il n'est donc pas impossible qu'en d'autres univers existât une race humaine ailée.

Cette interprétation quelque peu ardue présentée, André laissa la parole au mage qui, au milieu de l'assistance avide de détails, poursuivit son récit :

— Je m'avançais ' donc dans les rues de Mogar semant la panique chez les Karitopans. En arrivant sur une immense place où trônait la gigantesque tour métallique, je m'arrêtai soudain, stupéfait.

« Je ne sais pas si vous avez déjà ressenti l'effet désagréable que produisent les trépidations d'un moteur de bus ? Surtout si le véhicule stoppe un instant et laisse tourner son moteur. Si vous êtes debout vous vous sentirez trembler comme le plancher et la carrosserie (vous ferez naturellement moins de bruit!...) Malgré mon état immatériel, c'est à peu près la sensation que j'ai eue en atteignant cette place. Je crus tout d'abord avoir *marché* sur quelque plateforme mobile mais il n'en était rien. Regardant autour de moi, je m'aperçus que les Karitopans qui se promenaient çà et là, éprouvaient eux aussi cet étrange malaise, et titubaient comme des gens ivres. Un grondement sourd, allant crescendo, se fit bientôt entendre. Les sirènes mugirent. Tout à coup, le sol s'agita violemment. »

— Un tremblement de terre!... hurla une femme affolée portant un bébé dans ses bras. Elle courut et... Grand Dieu!...

Angoissé comme s'il revivait la scène, Ali ben Rhâ s'épongea le front couvert de sueur.

—... Elle disparut, en poussant un cri déchirant, dans une large faille qui venait de s'ouvrir à dix pas de moi...

... Planant au-dessus de cette profonde crevasse, le double transparent du mage ne distingua qu'un flot de lave fumante d'où s'élevaient parfois quelques grandes flammes dans un gargouillement sinistre.

A ce moment-là, un craquement inquiétant, accompagné de violents soubresauts du sol lui fit lever les yeux. Il fut alors glacé d'effroi.

Au centre de la place, la colossale tour métallique qui dominait le bâtiment sur lequel elle était construite, semblait osciller sur son piédestal.

Au sommet de la tour, les guetteurs qui entouraient les canons s'affolèrent et voulurent se précipiter vers l'ascenseur central.

De la foule des Karitopans amassés à cet endroit découvert afin de s'éloigner des bâtiments de la ville qui s'écroulaient les uns après les autres à chaque secousse sismique, s'éleva un grand cri d'angoisse.

Dans un terrible fracas qui couvrit tous les hurlements, la tour s'abattit sur la cohue, écrasant de son poids considérable, des milliers de Karitopans, hommes, femmes et enfants.

Devenus fous de frayeur, les guetteurs, lorsque la tour commença à se pencher, se jetèrent dans le vide et vinrent s'abîmer sur les spectateurs pétrifiés d'horreur.

Le canon géant vint s'écraser dans une bouche d'abri, broyant et réduisant en bouillie les quelque 5000 personnes qui se croyaient en sécurité. L'affût et le mécanisme de culasse de cette arme ne mesuraient pas moins de 30 m de large et, en tombant, creusèrent un véritable cratère à l'emplacement de l'abri.

Se déplaçant à la vitesse de la pensée, l'aura du mage se trouva instantanément à l'opposé du point de chute. Des gémissements, alentour, se faisaient entendre.

Ali ben Rhâ, sans songer qu'il était totalement différent de tous, s'approcha d'un blessé et s'apprêta à lui parler lorsque, surpris, il entendit dans un râle :

— Ranyx!... Bloota... Petsy... où êtes-vous ?...

Un jeune homme, étendu sur le dos, la poitrine et la jambe gauche couvertes de sang, gisait inanimé.

— Où y a-t-il de l'eau ? s'inquiéta le mage en s'approchant de lui. Je vais soigner ta blessure...

Le visage crispé par la souffrance, l'homme ouvrit les yeux. Voyant cet être surnaturel, il voulut se lever pour fuir, mais l'effort qu'il fit lui arracha un gémissement de douleur.

— N'aie pas peur, Ami, je ne te ferai aucun mal. C'est ta jambe qui est blessée ?

— Oui, fracturée... un bloc de pierre... Oh ! Je souffre...

D'une voix saccadée, le blessé soupira :

— Bloota... Où est-tu ? Etranger, où est-elle ?...

— Je sais qui est Ranyx, mais, qui est Bloota ? demanda le mage en se penchant davantage sur le moribond dont la voix se faisait de plus en plus faible.

— Ranyx?... Bloota est ma fiancée. Elle était... avec sa sœur. Aide-moi, Etranger, il faut que je les trouve... Il le faut, m'entends-tu ? Oh ! ma poitrine...

Haletant et le regard anxieux, le blessé saisit une motte de terre qui se brisa sous ses doigts que la douleur venait de contracter.

— Vite, Etranger... Ecoute. Je vais mourir... Ne m'interromps pas, je le sens. Je suis... Manoo, Nixomien. Ma sœur Petsy... enlevée avec Ranyx 6 ans... déjà. Il y a trois mois, Bloota, Karitopanne d'origine nixomienne m'a aidé... Nous fîmes évader Petsy... Ranyx avait été séparée d'elle et enfermée... dans la tour qui... Ma poitrine!... Je...

Un flot de sang s'écoula de sa bouche tordue par la souffrance.

— Etranger, le rocher m'a défoncé... la poitrine... Je vais mourir, retrouve Bloota... Dis-lui que je l'aime...

Un cri d'émotion troubla la prière du mourant.

Deux jeunes filles arrivèrent en courant et se penchèrent sur le blessé. Ali ben Rhâ, respectant leur affliction, s'écarta.

— Bloota ! Bloota chérie... Petsy... C'est la fin pour moi... N'oubliez pas notre but... L'Etranger vous... Bloota!...

Sa tête retomba en arrière, inerte. Manoo était mort.

Un filet de sang noirâtre suintait lentement à la commissure de ses lèvres.

Sur son abdomen, la boîte métallique faisant office de boucle de ceinture était disloquée. Quelques filaments et une minuscule ampoule brisée s'en échappèrent. Ceci intrigua le mage.

— Manoo ! Mon Amour... sanglotait Bloota.

Ses longs cheveux noirs se mêlèrent à ceux de son fiancé sur le corps duquel elle s'était désespérément jetée. De grosses larmes coulaient le long de ses joues et venaient inonder le visage de celui qui n'était plus.

Petsy, agenouillée près de son frère, paraissait résignée. Deux larmes perlèrent à ses yeux baissés vers le cadavre.

Les deux jeunes filles, l'une pleurant le frère, l'autre l'être aimé, se relevèrent lentement. Elles considérèrent curieusement la forme transparente d'Ali ben Rhâ.

Bloota, le regard plein de reconnaissance, lui dit :

— Merci de l'avoir assisté, Etranger. Mais qui es-tu ?... Peu importe d'ailleurs. Tu n'es certainement pas Karitopan. Comme tu l'as entendu, nous avons une mission à remplir. Malheureusement, les chances d'atteindre notre but sont bien faibles.

— Je suis ici pour vous aider...

Il leur expliqua brièvement le motif de son entrevue avec Lykam et

:

— Qu'attends-tu de moi, Amie ? Que comptais-tu faire ?

— Ranyx était prisonnière dans cette tour. Nous devons la

retrouver ou... rechercher son corps si elle a été tuée. Nous rejoindrons la Nixomie par l'aérobis qui viendra cette nuit et repartira secrètement à l'aube. J'ai pu prévenir Lykam en code, dès le début du séisme. Nous craignons d'être repérées et désirions fuir Karitopa afin de revenir en force pour délivrer Ranyx.

— Maintenant, ajouta Bloota, tout est changé. Nous ne devons pas partir avant de nous être assurées si elle était vraiment dans la tour. Dépêchons-nous car Hoogalam, s'il n'est pas mort, enverra d'un instant à l'autre, une patrouille pour récupérer les quelques prisonniers enfermés dans le sous-sol. Espérons que ces pauvres diables auront pu s'évader.

— De quels prisonniers veux-tu parler ?

— Des Nixomiens qui n'ont pu quitter les monts Vératok, où une colonie séjournait, avant qu'Hoogalam ne détruise les montagnes Nordiques. Beaucoup de Nixomiens ne purent s'échapper et furent faits prisonniers, simplement parce que Lykam détruisit involontairement Nektowa, la capitale de ce continent.

— Allons, conseilla le mage. Hâtons-nous et que la Providence nous guide.

Blocs de béton, plaques et poutres d'acier jonchaient le sol. Escaladant ces ruines, Bloota et Petsy précédées de l'Hindou, gravissaient les amoncellements de matériaux informes. Tous trois allaient à l'assaut de ce qui fut la Tour sacrée, appelée ainsi parce que seuls Hoogalam et ses gardes ou guetteurs y avaient accès.

Une profonde déchirure qui faisait bailler les flancs de cette prison tubulaire, maintenant couchée sur le sol, leur apparut.

Avec précaution, les deux jeunes filles et le mage s'y coulèrent lentement. Un chaos indescriptible régnait à l'intérieur. Enjambant des corps affreusement mutilés ainsi que des décombres de toutes sortes, les sauveteurs parvinrent à la base de la tour, c'est-à-dire à l'endroit où s'était produite la rupture. Seul était resté debout un tronçon métallique cabossé, pareil à une monstrueuse boîte de conserve. De grandes langues d'acier tordues et déchirées pendaient lamentablement sur les bords de la cassure.

La construction géante servant d'assise, apparemment n'avait pas trop souffert du séisme.

Découragées et exténuées de fatigue, Bloota et Petsy marchaient péniblement derrière le mage.

— Laissez-moi poursuivre seul les recherches, conseilla-t-il. À partir d'ici, la zone est dangereuse.

Nous nous retrouverons plus tard, c'est préférable. Il se peut que Ranyx soit ailleurs. Peut-être est-elle... encore en vie.

— Va, et que la chance t'aide, Noble Étranger. Tu as raison. Bloota et moi sommes épuisées. Nous t'attendrons cette nuit sur le plateau, au

Nord de Mogar. C'est là que Lykam doit envoyer l'aérobuse.

Ali ben Rhâ descendit sous les assises de la tour. Quelques crevasses lézardaient les murs intérieurs des pièces à demi plongées dans l'obscurité. Le tremblement de terre avait détruit certaines lignes électriques souterraines.

Le mage atteignit bientôt la salle aux dimensions babyloniennes. Une double rangée de piliers en verre rose de 3 m de diamètre sur 30 m de haut soutenaient le plafond. Plusieurs étaient fêlés. Dallée de blocs de quartz rougeâtres, cette salle mesurait environ 70 m sur 45. Ses murs étaient ornés de fresques en verre aux mille couleurs d'où émanait une suave luminescence. Les piliers de verre rose étaient également lumineux, par effet Piézo-électrique. Ce palliatif au manque de courant ne fatiguait pas la vue et semblait révéler des couleurs étranges, sortant des limites de nos perceptions visuelles.

Un millier de Karitopans, presque tous somptueusement vêtus, occupaient des sièges disposés en rangs réguliers.

Au fond de la salle, un homme à l'aspect bestial était assis sur un volumineux trône doré, dans la masse duquel se voyaient sculptés des crânes de squelettes humains parmi des monstres de cauchemar.

— Un cataclysme ! rugit-il en s'adressant à la foule, vient à nouveau de se produire. Depuis des années, les tremblements de terre secouent les monts Vératox. Nous devons tout ceci à Lykam, notre implacable ennemi. J'ai décidé, moi, Hoogalam, Monarque Suprême de Karitopa, de tuer Ranyx, la fille de ce savant maudit !

« En signe de représailles, nos canons détruiront ensuite Koppancop à l'aide d'obus d'un genre révolutionnaire. Nos techniciens ont mis au point un gaz lourd qui, lorsqu'il sera lâché sur une ville, Koppancop en premier lieu, l'englobera tel un flot de glu où périront nos ennemis.

« Dans peu de temps nous serons, non seulement vengés, mais aussi les maîtres de la planète. J'ai dit ! »

Une ovation formidable accueillit les paroles du sinistre monarque.

L'assemblée se leva et tous s'apprêtaient à partir quand, soudain des craquements sourds allant crescendo se firent entendre. Avant qu'on ait pu en découvrir la signification, le sol vibra violemment et de nombreuses colonnes de verre se brisèrent. Dans un fracas épouvantable le plafond de la salle du trône s'affaissa, écrasant la presque totalité de l'assistance.

Le séisme avait ébranlé l'infrastructure du plafond ainsi que le verre spécial dont étaient faits les piliers ; une seconde secousse sismique venait de les faire s'écrouler sur les Karitopans.

Epouvantés, les survivants se précipitèrent vers la sortie mais, hélas (pour eux seulement !) une troisième secousse de faible portée fit choir un dôme de quartz obstruant la porte du salut et broyant de

ses quelques 10 tonnes les premiers qui s'y étaient engagés.

Fou de colère, Hoogalam qui venait d'échapper à la mort par miracle, glapit :

— Du sang froid ! Ne perdez pas la tête ! Une porte secrète est pratiquée sous mon trône. Elle donne accès à mes appartements et aux souterrains conduisant aux prisons. Suivez-moi.

Avec un rictus sinistre, il ajouta :

— Nous en profiterons pour dire à la belle Ranyx que demain à l'aube, elle aura cessé de vivre.

L'Hindou s'était dissimulé derrière un des rares piliers intacts.

Le monarque démoniaque se leva, appuya sur une des nombreuses sculptures macabres recouvrant le trône. Un déclic et, lentement, le siège pivota sur lui-même, démasquant une ouverture où, un à un, les Karitopans s'engouffrèrent fébrilement. Dès que le dernier eut disparu, comme happé par ce trou noir, AU ben Rhâ, pareil à une ombre, le suivit.

Un escalier en colimaçon, étroit et interminable, les amena à un souterrain aux parois luisantes d'humidité. De proche en proche une plaque murale luminescente dispensait un peu de clarté. Ce système d'éclairage était particulièrement impressionnant dans un endroit aussi lugubre.

Tout en les suivant, le mage, sans faire plus de bruit que sa propre pensée, méditait sur leur lâche conduite. Aucun n'avait eu la bonté de s'inquiéter du sort de ceux qui avaient été ensevelis quelques instants auparavant.

Dans le boyau exigü, la progression se poursuivait. Soudain, des cris lointains retentirent, accompagnés bientôt par des gémissements.

— Ils ont dû être secoués là-dedans ! ricana Hoogalam. J'aurais mieux fait de les laisser dans la tour, ça m'aurait évité ce petit déplacement. Mais, patience, ils ne perdent rien pour attendre. Ranyx ouvrira la danse et les autres la suivront de près !

— Ignoble brute ! ragea tout bas l'Hindou. C'est toi qui paieras !

Le souterrain s'élargissait brusquement et, de part et d'autre des parois, on distingua les grilles d'acier fermant les cellules. Le plafond de quelques-unes s'était effondré sur les malheureux qui avaient été tués net, pris comme des rats.

Hoogalam se dirigea vers une geôle. Avec un sourire cruel, il ordonna :

— Approche, Ranyx !

Lentement, la prisonnière s'avança et saisit de ses deux mains les barreaux métalliques de la porte.

Ses vêtements ainsi que ses courtes bottes usées, accusaient de nombreuses années de détention. Le bas de sa cape était élimé, voire en lambeaux. Malgré cela, malgré ses cheveux blonds décoiffés et les

plis soucieux qui barraient son front pur, Ranyx restait merveilleuse.

Faisant face à son bourreau, elle lui cracha son mépris :

— Lâche assassin ! Tyran immonde ! Pourquoi nous séquestres-tu ?

— Patience, Belle Ranyx ! clama Hoogalam contenant mal sa fureur. Vous sortirez tous d'ici, bientôt. Votre exécution aura lieu cette nuit même. Seulement. Ranyx, avant de te voir supplicier, je veux m'amuser avec toi. Fais-toi belle pour ta dernière nuit. J'ai dit !

Des larmes de rage coulaient sur les joues de cette divine créature.

Resté jusqu'à maintenant dans l'ombre. Ali ben Rhâ intervint :

— Hoogalam ! Brute sanguinaire ! C'est toi qui mourras et non ces innocents !

Interloqués, le monarque et ses complices se retournèrent. Ils aperçurent alors avec stupeur le double nébuleux du mage, auréolé d'une hallucinante phosphorescence.

Epouvantés, ils s'apprêtèrent à détalier. Prévoyant leur réaction, le mage fit un signe, fixa de son regard hypnotique les énergumènes composant cette horde et tous, horrifiés, devinrent immobiles comme des statues.

Ali ben Rhâ poursuivit son réquisitoire et flagella de ces paroles Hoogalam qui, maintenant, n'avait plus rien d'un autocrate.

— Lâche ! Tu es un lâche. Tu voulais tuer ces prisonniers innocents ? Ecoute, chien ! Je vais t'apprendre une chose que les événements confirmeront : il est une règle qui régit les êtres de l'univers, la « *Loi du Karma* » ou « choc en retour ». On ne peut y échapper. Retiens ces paroles :

« *Tout le mal que tu feras dans ta vie, inexorablement se retournera contre toi et tout le bien que tu pourras faire te sera un jour rendu.* » Tu voulais exterminer les captifs ? C'est toi et tes acolytes qui mourrez, je t'en donne ma parole. Approche, vermine !

Privé de toute expression, le monarque s'avança, comme un automate.

L'Hindou exécuta quelques passes magnétiques devant Hoogalam, au niveau des yeux et le long des bras, afin de lui rendre son état normal.

— Que vas-tu faire de moi ? larmoya-t-il après avoir recouvré ses sens.

— Toi, toi ! N'y a-t-il donc que toi qui comptes ? Pour l'instant, *toi*, répondit le mage en insistant sur ce mot, et tes complices allez être enfermés dans ces geôles. Ouvre les grilles. J'ai dit !

Hoogalam, malgré sa mine patibulaire, demeurait un homme veule. Il obéit et tendit le bras entre deux barreaux : la porte tourna immédiatement sur ses gonds.

— Comment as-tu fait pour ouvrir cette porte sans le concours d'une clé ? demanda l'Hindou, intrigué par ce geste.

— Autour du poignet, moi et mes gardes, avons un bracelet dans lequel est scellée une parcelle de métal radioactif. Sous l'effet des radiations, un mécanisme photoélectrique faisant office de serrure déclenche le pêne et la porte pivote.

Tout en expliquant cela, Hoogalam avait poussé discrètement la porte de la cellule et, agile comme un félin, il bondit sur Ranyx, la ceinturant de ses bras énormes.

Le mage réalisa alors, mais un peu tard, que tous ces détails n'avaient été donnés que dans le but de détourner son attention.

— Ah ! ah ! vitupéra Hoogalam dans un rire machiavélique, tu croyais me tenir, spectre de malheur ! Mais tu n'avais pas prévu ça ? Si tu ne me laisses pas sortir d'ici, j'étrangle ta protégée.

Pour toute réponse, le mage s'écria :

— Ranyx ! Regarde mes yeux, vite !

Sans chercher à comprendre, l'infortunée captive obéit.

Les traits crispés, le regard d'une indomptable fixité, l'Hindou étendit les bras dans sa direction et, brusquement, Ranyx disparut comme par enchantement.

Stupéfait d'avoir étreint le vide, Hoogalam s'apprêtait à bondir sur le mage fluide, s'imaginant pouvoir lutter contre un double. Prévoyant son geste, Ali ben Rhâ plongea son regard dans les yeux cruels du tyran qui se figea instantanément dans une immobilité absolue...

—... Mais enfin, Maître, interrogea Mme de la Ferrière. Où aviez-vous mis cette pauvre Ranyx ?

— Chez vous, chère madame, et sur votre table encore. Ne m'avez-vous pas dit avoir entrevu une jeune fille aussi belle qu'étrange ?

— Mais oui, c'est vrai ! s'exclama Pierre qui se trémoussait d'aise rien qu'en entendant prononcer le nom de Ranyx. Comment avez-vous fait ?

— Mon cher monsieur Mazière, j'ai simplement utilisé les dons que m'ont légués mes très vénérés ancêtres. Le procédé que j'ai employé pour faire disparaître Ranyx consiste à dématérialiser, par une puissance psychique, un objet ou un être quelconque, et à le rematérialiser à un autre endroit, quel qu'il soit.

« Ce phénomène, appelé « Hyloplastie », est extrêmement délicat et dangereux, surtout pour le sujet. Les forces spirituelles aidant, quelques occultistes initiés peuvent se permettre de le réaliser, mais, dans le cas présent, étant fortement rattaché à la Terre par mon subconscient, je n'ai pu guider convenablement les molécules du corps de Ranyx en Nixomie où j'aurais aimé immédiatement la matérialiser. Votre cercle biopsychique aussi, l'a attiré. C'est donc ici qu'elle s'est tout d'abord reconstituée. Je me suis ensuite ressaisi et, puisant à nouveau dans mes forces psychiques, je l'ai rendue à son monde

d'origine. »

— Ce n'est donc pas son double qui nous est apparu ? demanda Pierre.

— C'est vraiment Ranyx, en chair et en os, que vous avez vu.

En souriant mystérieusement, il ajouta cette phrase que son interlocuteur comprit très bien :

— Et je vous approuve, bien que cela ne soit pas possible. C'est de votre âge et elle est si jolie !

— Comment, Maître ! s'étonna Pierre, vous avez surpris ma pensée ?

— Mais oui, jeune Don Juan, répondit-il, amusé. N'a-t-on pas idée de tomber amoureux d'une jeune fille qui, somme toute, n'existe pas ?...

... Dans la prison souterraine, après avoir *volatilisé* Ranyx, Ali ben Rhâ s'approcha d'Hoogalam, hypnotisé et rigide comme un marbre. Il lui ôta tout d'abord son bracelet radioactif. Ainsi muni de ce « Sésame-ouvre-toi », l'aura du mage commença par ouvrir toutes grandes les cellules, libérant les prisonniers qui exultaient.

— Maintenant que vous voilà libres... commença-t-il.

N'attendant pas la fin des paroles de leur sauveur, les prisonniers vêtus de haillons se ruèrent sur leurs bourreaux paralysés et impuissants.

— Amis, du calme ! ordonna le mage. Ces hommes ne sont pas en état normal. Il ne serait pas juste de les tuer... sans qu'ils pussent faire un mouvement. Arrêtez!...

Ali ben Rhâ s'interposa entre les Nixomiens avides de représailles et les Karitopans hypnotisés.

— Je comprends votre soif de vengeance, poursuivit-il, mais je ne laisserai pas abattre, même un coupable, dans cet état.

— Que veux-tu faire, Etranger ? demanda une voix dissimulant mal la colère. Ces brutes nous séquestrent depuis plus de 6 ans ! Ils nous ont brutalisés, nos frères sont morts par leur faute !

— Ma femme est morte sous leurs coups !

— Ils ont assassiné mon fils, ajouta une femme dans un sanglot.

Ces témoignages accablants achevèrent de convaincre le mage.

— C'est bon, acquiesça-t-il. Je vais donc les rendre à leur état normal... Néanmoins, je vais vous faire une suggestion. Hoogalam voulait vous faire périr à petit feu ? Réservez-lui le même sort. Mettez-le dans une cellule, obstruez-en l'entrée par des matériaux afin que les gardes s'imaginent que les occupants ont été tués, et qu'il y meure de faim !

— Bravo, Etranger ! Tu as raison ! s'exclamèrent-ils tous d'accord.

Les Karitopans étaient toujours figés dans une immobilité absolue et selon les poses qu'ils avaient au moment où le mage les hypnotisa.

Certains, la bouche ouverte comme pour proférer un cri, tendaient une main. D'autres, le corps engourdi dans une attitude d'épouvante, maintenaient leur regard angoissé mais sans vivacité, car l'hypnose chasse du cerveau toute volonté.

Avec quelques passes magnétiques, Ali ben Rhâ restitua leurs sens à ces brutes qui, maintenant, sans doute, se rendaient compte que ce qu'ils avaient fait allait se retourner contre eux.

Les prisonniers, dans une rage folle, se précipitèrent sur leurs tortionnaires. Chacun voulait venger un être cher.

Pendant ce temps, le mage, froidement, s'apprêtait à enfermer Hoogalam dans une cellule quand un Nixomien s'approcha de ce dernier et lui enleva son large ceinturon. Etonné, Ah ben Rhâ l'interpella :

— Pourquoi prends-tu ce ceinturon ? Tu n'en as pas un, déjà ?

— Tu sembles ignorer, Etranger, que la boucle de ceinture abrite un minuscule émetteur-récepteur.

— Tu as raison, reconnu l'Hindou. J'ignorais cette particularité. Mais que cela ne nous empêche pas de continuer notre besogne.

Aidé de quelques Nixomiens, Ali ben Rhâ commença d'emmurer vivant Hoogalam le sanguinaire. Les facultés supranormales du mage lui permettaient d'utiliser ses membres vaporeux comme s'ils avaient été charnels. Il ébranlait les blocs de ciment tombés à terre, soulevait et déplaçait avec facilité non seulement tout ce qui se trouvait à sa portée, mais aussi ce qui était *hors* de sa portée. Cependant, nul homme normal, c'est-à-dire ne faisant appel à aucune force occulte, ne pouvait l'atteindre ni le toucher : il était impondérable.

Un Nixomien, les cheveux en broussailles, se posta à l'extrémité du couloir où prenait naissance le souterrain. Armé d'une barre de fer, il fracassa le crâne de tous ceux qui voulurent s'y engager.

Le monarque, terrorisé, contemplait d'un regard atone cette scène de carnage, dont il était la cause et maintenant la victime.

Avec désinvolture, un prisonnier, tenant dans sa main une grosse pierre, s'approcha de la cellule que ses compagnons d'infortune étaient en train de murer. Se hissant sur les décombres, il jeta un regard à l'intérieur, leva le bras et lança violemment son projectile en direction d'Hoogalam. Atteint en pleine tempe, ce dernier s'écroula.

Satisfait de son tir, le Nixomien, un bel athlète souriant, se frotta les mains et, ironiquement, s'adressa à Ali ben Rhâ qui le considérait, un peu interdit :

— Vois-tu, Etranger, ce léger soporifique lui permettra de s'assoupir durant quelques heures : il n'ameutera donc pas les gardes par ses cris. Quant à nous, pendant ce temps, nous serons loin !

— Je reconnais, que ce traitement de l'insomnie a du bon !

Bientôt, plusieurs mètres cubes de poutres métalliques, de blocs de

pierre et de terre s'accumulèrent devant la porte de la cellule.

Calme comme seul un Oriental pouvait l'être en de pareilles circonstances, Ali ben Rhâ assis paisiblement sur un tertre, attendit que justice fût faite.

Il ne se passa pas longtemps. Haletants et couverts de sueur, les ex-prisonniers venaient d'assouvir leur juste vengeance.

Emmuré vivant, le seul rescapé de cette tuerie salvatrice aurait tout le temps, lorsqu'il reprendrait ses esprits, de méditer sur le sort cent fois mérité qui venait de s'abattre sur lui et ses sbires.

Les Nixomiens se groupèrent autour du mage qui leur annonça :

— Cette nuit, un aérobus se posera non loin de Mogar. Nous devons être rapides, très rapides, si nous voulons atteindre cet endroit avant qu'il ne soit trop tard. Sortons d'ici. Au fait... Comment en sortir ?

— Il nous faut ton bracelet radiant, Etranger, sans lui les portes ne peuvent s'ouvrir.

Tous se dirigèrent vers une petite porte circulaire, au fond du souterrain. Le Nixomien, qui avait assommé Hoogalam, ouvrait la marche. Derrière lui venaient les femmes et les jeunes filles, pleurant de joie. Leurs compagnons étaient vivement émus. Etre libre, voir la lumière du jour et respirer à pleins poumons un air qui ne soit pas fétide, retrouver ses amis ! Que de pensées les agitaient !

Les Nixomiens se précipitèrent au-dehors, ivres de joie. Ali ben Rhâ les rejoignit après avoir refermé la porte sur les cadavres.

— Dépêchez-vous, conseilla-t-il à voix basse. Il n'y a pas un instant à perdre. Allez au pied de l'escarpement Nord. Je vous y attends.

Sur ces paroles, le double fluide disparut, laissant les prisonniers déconcertés par cet étrange fantôme.

La nuit était tombée. La forme transparente du mage traversa la ville où, de toute part, s'élevaient des monceaux de ruines.

Ce spectre mobile ajoutait au caractère hallucinant du décor. Les Karitopans, encore sous le coup de la peur provoqués par le séisme, n'apercevaient même pas l'aura qui parfois les frôlait.

De leur côté, les prisonniers profitèrent de cette obscurité complice pour quitter subrepticement la cité.

Mogar était bâtie non loin d'une haute et longue barre rocheuse : l'escarpement Nord, premiers contreforts des monts Vérattox. Au sommet de ces contreforts s'étendait une plaine.

La route venant de la ville longeait la base de la montagne. A un virage prenait naissance le sentier principal conduisant au plateau. Là, légèrement inquiet, attendait le mage.

Bientôt, avisant la colonne des prisonniers qui, dans l'obscurité, arrivaient silencieusement, il poussa un soupir de soulagement.

— Je me demandais, leur dit-il, si rien de fâcheux ne s'était

produit. Commencez l'escalade. Le temps presse. L'aérobuse a dû arriver et ne tardera pas à repartir. Je crains que les Karitopans ne nous aperçoivent d'un moment à l'autre. A bientôt... au sommet.

L'aura du mage disparut au milieu des rochers et reparut instantanément au faite de la montagne. Les Nixomiens se regardèrent de nouveau, frappés par cette extraordinaire puissance et, sans s'expliquer ce pouvoir exceptionnel, continuèrent l'ascension.

L'aube, de sa clarté diffuse, éclairait la table rocheuse qui prenait des reflets mauve-améthyste, ainsi qu'au loin la ville, ou tout au moins ce qu'il en restait.

L'aérobuse, masse sombre et allongée, occupait le centre du plateau.

— Bloota!... Petsy ! appela l'Hindou.

Un carré de lumière se dessina brusquement et s'effaça aussitôt sur le flanc du véhicule ionosphérique.

Dans l'ombre, une voix féminine répondit :

— Tu es seul, Etranger ! Ranyx est donc perdue?...

— Rassure-toi, Petsy, Ranyx est vivante. Elle est même à Koppancop.

— Est-ce possible ! s'écria-t-elle au comble de la joie. Monte vite, Ami, il est grand temps que nous partions... Je ne donnerais pas cher de notre vie si les Karitopans repéraient l'appareil.

— Un instant, combien de personnes cet aéronef peut-il recevoir ?

— 120... Pilotes, radios et mitrailleurs non compris. Mais pourquoi ?

— C'est parfait. Nous allons avoir d'une minute à l'autre une centaine de passagers. Je crois que... ce sont eux, ils arrivent !

Exténués et tout essoufflés, les Nixomiens atteignaient le plateau. L'épuisement de certains était tel qu'ils devaient être soutenus par des amis plus résistants.

A la vue de l'aérobuse, ils reprirent courage et, dans un dernier sursaut d'énergie, se précipitèrent en criant de bonheur.

Derrière eux se produisit tout à coup un éclair éblouissant, suivi d'une détonation.

Avant qu'ils n'aient pu réaliser ce qui se passait, une série d'explosions aveuglantes fit voler la terre de toutes parts.

Affolés, les Nixomiens ne savaient plus où se réfugier.

— Nous sommes découverts ! Montez à bord immédiatement ! ordonna le mage.

Effectivement, les Karitopans avaient décelé l'appareil et essayaient de l'atteindre à l'aide d'obus incendiaires.

En un clin d'oeil, les ex-prisonniers suivis d'Ali ben Rhâ pénétrèrent dans l'aérobuse. Derrière eux, Bloota ferma le portillon ovoïde.

— Paré pour le décollage ! cria Bloota.

Petsy actionna alors les manettes de son tableau de bord. Des

flammes fulgurantes jaillirent à la queue de l'engin par une douzaine de tuyères. Bondissant dans le ciel, il fonça vers l'ionosphère, en laissant dans l'aube naissante comme un sillage de comète.

Dans la cabine centrale, les occupants s'étaient installés sur les sièges disposés en rangs serrés. Soudain, un choc sinistre ébranla la carlingue. Les Nixomiens furent projetés les uns sur les autres.

— Bloota ! s'écria Petsy, nous sommes touchés ! Appelle Lykam, mes commandes n'obéissent plus!...

A l'étage supérieur de l'appareil, les mitrailleurs braquèrent leurs canons couplés en direction de l'ennemi. Ils pressèrent des boutons après avoir observé un écran téléviseur. Aucune explosion, aucun bruit précédé de flammes ne révéla le tir. Pourtant, au centre de Mogar, une lueur effrayante illumina les quelques bâtiments rescapés entourés de ruines.

Les canons des Karitopans se turent.

Les invisibles rayons thermiques des canonnières nixomiens venaient de transformer les arsenaux de Mogar en brasier infernal !

A côté du poste de pilotage, dans la cabine des transmissions, Bloota établit immédiatement le contact radio. Elle tourna et retourna lentement le condensateur de son émetteur :

— Allô, Lykam... Allô, Lykam... ? Ici Bloota, ici Bloota. M'entends-tu ?

Un court silence s'écoula puis, une voix lointaine, déformée par les « fadings », répondit :

— Ici, Lykam, ici Lykam. Appel capté. J'écoute.

— Nous avons une avarie aux tuyères et aux turboréacteurs. Guide-nous par Ondoscope. Vite... Nous perdons rapidement de l'altitude... Voici notre position.

L'aérobis survolait maintenant la mer de Naby.

Par les hublots, les Nixomiens scrutaient anxieusement les flots déchaînés qui défilaient sous leurs yeux, et qui semblaient monter vers eux à une vitesse alarmante.

Tous avaient la même pensée : après avoir échappé au séisme et à la barbarie d'Hoogalam le sanguinaire, allaient-ils périr dans cette mer qui avait déjà englouti tant de vies humaines ?

L'appareil descendait inexorablement. La crête argentée des vagues monstrueuses, illuminées par la clarté nocturne, se rapprochait.

Petsy serrait nerveusement les mâchoires. Son visage ruisselait de sueur sous le casque qui recouvrait sa tête.

Les mains crispées aux commandes, elle se retourna, devinant une présence à ses côtés.

Ali ben Rhâ se pencha vers elle et, d'une voix imperceptible :

— Courage, Petsy... Nous...

Ali ben Rhâ n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Son aura

s'éclaircit en une seconde puis disparut tout à fait. Ses forces psychiquement épuisées ne pouvaient plus maintenir le double hors de son enveloppe charnelle...

A quelque 100 mètres au-dessous de l'aérobis, la tempête soulevait de furieuses lames violettes. L'appareil descendait en flèche...

CHAPITRE VI

Réunis autour d'Ali ben Rhâ, les châtelains et leurs hôtes venaient de suivre avec un intérêt grandissant, le récit de ses aventures dans la matière.

Cette narration créa dans l'esprit des auditeurs une tension, qui les oppressait étrangement.

Devant des événements mystérieux qui le guettent ou qu'il ne comprend pas, l'être humain est envahi par la crainte et l'effroi.

Chacun aurait voulu bouger, faire un mouvement susceptible de rompre ce charme dont la sensation même devenait pénible.

Machinalement, M. de la Ferrière abandonna son siège et s'approcha de la table centrale afin d'examiner l'anneau de clé. Il tendit la main pour le saisir, mais la retira vivement car la voix aiguë de la châtelaine avait retenti, précipitée :

— Amédée ! Veux-tu bien ne pas toucher à ça ! Ne sois pas si curieux. Ces *gens-là* n'ont-ils pas assez d'ennuis sans que tu t'en mêles ?

— Mais, Françoise... tenta de protester le baron. Je t'assure...

— Chère madame, intervint le mage. Toucher et manipuler cet anneau n'arrangera ni n'aggravera les affaires de Lykam. Hélas ! de notre monde, personne ne peut rien pour les habitants de cet univers. Je suis seul à même de les voir et de leur parler.

— Quand retournerez-vous dans ce monde irréel ? demanda Dianna.

— Dans quelques mois seulement...

— C'est bien dommage, poursuivit-elle. J'aurais aimé être là pour savoir ce qui allait se passer. Sans doute à cette époque, André et moi aurons-nous quitté Paris.

— Vous y serez encore, la rassura le mage en souriant, car, depuis le début de mon récit, plusieurs mois se sont écoulés sur Enoctan. Ce répit m'a permis de ménager mes forces, dont j'aurai besoin d'ici peu de temps si je ne m'abuse.

— Ranyx n'a-t-elle pas trop souffert, Maître ? demanda Pierre.

— Physiquement, je ne le crois pas, mais moralement, oui. Six années d'emprisonnement ne sont pas une courte villégiature ! Elle est maintenant sauvée et la présence de son père la réconfortera.

A ces mots, la physionomie de Pierre se détendit et, pensivement :

— Elle m'a souri lors de son apparition. Quelle étrange femme ! Elle m'a souri et pourtant, pour moi, Terrien, elle n'existe pas. Seul son souvenir restera gravé dans mon esprit. Piètre consolation. Je ne puis imaginer que dans quelques jours elle ne sera plus. C'est décevant !

— Non, monsieur Mazières, rectifia le mage, c'est naturel. Dans peu de jours, comme vous le dites tristement, elle aura vécu sa vie, se

sera mariée...

— Se sera mariée ! s'exclama Pierre comme choqué par cette perspective.

— Se sera *peut-être* mariée, dis-je, et aura mis au monde de beaux enfants qui, à leur tour, dans un mois ne seront plus et ainsi de suite.

— C'est idiot, reconnut Pierre, cependant, avoir vu tout à l'heure Ranyx, belle et pleine de vie et savoir que dans quelques jours elle mourra... Evidemment, c'est idiot, mais ça m'attriste.

— Comme c'est drôle ! s'exclama Mme de la Ferrière. Avoir le coup de foudre pour un fantôme.

— Tout aussi drôle que si celui de notre château se mettait dans la tête de te faire la cour, répliqua fort à propos le châtelain.

Le carillon de la pendule, à l'instar du « *Big Ben* » Londonien, égrena son thème musical suivi de quatre coups de gong.

— La musique adoucit les mœurs, chuchota Dianna à son ami.

— Déjà 4 heures, constata le mage. Bien que fatigué, je vais me dédoubler une seconde fois. Voulez-vous reformer la chaîne de protection ? Merci...

Ses yeux se fermèrent en fixant l'anneau.

Dans un silence quasi religieux, les assistants attendaient que se réalisât le dédoublement.

Blottie contre André, Dianna haletait d'angoisse.

Les spectateurs passifs savaient déjà, pour en avoir été les témoins, ce qui devait se produire. Néanmoins, le fait d'observer une telle ubiquité créait toujours une vive émotion.

Le double, libéré de son enveloppe charnelle, plana au-dessus de la table, descendit et, lentement, s'identifia à l'anneau de clé.

Ali ben Rhâ évoluait au-delà des monts Vêrattox. Franchissant la mer de Naby, il vint *atterrir* (si l'on peut dire !) à Koppancop, en Nixomie.

Quelques grands bâtiments semblaient avoir souffert du cataclysme. C'était pourtant moins grave qu'à Mogar.

L'Hindou fut très étonné de constater que les Nixomiens croisés dans les rues de Koppancop ne s'effrayaient plus de sa présence. Seule une curiosité bienveillante se lisait dans leurs yeux.

Arrivé sur l'immense place centrale, Ali ben Rhâ se dirigea vers le palais de Lykam. La porte en était toujours gardée.

Insouciant comme peut l'être une ombre, il gravit les marches, fermement décidé à se « déguiser en courant d'air » si besoin était, afin de pénétrer dans le palais.

Il atteignit la façade où, de part et d'autre de la porte monumentale, trônaient les Koppancopans en armes. Quelle serait leur réaction ? se demandait-il.

Leur attitude ne laissa pas de le surprendre. En « domestiques »

zélés, les deux gardes, à son approche, ouvrirent toute grande la porte, le laissant pénétrer librement dans le palais.

— Tiens, tiens ! se dit l'Hindou. Ils ne s'enfuient donc plus ?

Semblant répondre à cette pensée, un des gardes le salua :

— Sois le bienvenu dans le royaume de Gorok, O Etranger. Lykam est dans son laboratoire. Je vais t'y conduire.

Ils arrivèrent bientôt devant la porte circulaire du laboratoire. La sentinelle mit alors le contact à son émetteur-récepteur logé dans la grosse boucle de son ceinturon. Tout en tournant un petit bouton gradué, elle ajusta la jugulaire de son casque et commença à parler :

— Allô, Lykam... Allô, Lykam... Ici Lowklin du corps de garde. Ton ami est arrivé... Oui, l'étranger... Entendu.

Lowklin interrompit sa conversation radiophonique :

— Lykam sera heureux de te recevoir. Etranger. Je vais t'introduire.

Et, pendant que le garde présentait à la cavité-serrure son bracelet rayonnant, le mage examina avec curiosité les deux gros revolvers qui pendaient à sa ceinture.

Lowklin, non muni du scaphandre protecteur, rejoignit son poste à l'entrée du palais, tandis que l'Hindou entrait dans le laboratoire.

— Ali ben Rhâ ! s'écria Lykam. Te voilà enfin.

Les larmes aux yeux, le vieux physicien le regarda avec émotion.

— Tu as sauvé ma fille, O Noble Ami, comment pourrai-je jamais te remercier ? Je te dois tant...

— Ton amitié me comble, Lykam, que voudrais-je de plus ? Comment va Ranyx ?

— Tout à fait bien, ami. Je vais lui demander de venir ici.

Portant la main gauche à son menton, Lykam pressa la jugulaire de son casque et, de l'autre, actionna le bouton de réglage de l'émetteur.

— Allô, Ranyx... Allô, Ranyx?... Veux-tu me rejoindre ? Ali ben Rhâ est dans mon labo ! Oui... Mets ton scaphandre protecteur.

Une telle précaution s'imposait. Le laboratoire étant constamment saturé de radiations néfastes émises par les divers appareils utilisant ou produisant l'énergie nucléaire.

— Ces émetteurs-récepteurs abdominaux sont infiniment pratiques, admira l'Hindou. Sans doute sont-ils alimentés par de puissantes mais minuscules batteries sèches ? J'ai déjà eu, à plusieurs reprises, l'occasion de les voir fonctionner.

« La jugulaire contient donc un laryngophone ? »

— Oui, ami. Et ce qui recouvre presque entièrement notre tête, nous sert, entre autre chose, de casque d'écoute et d'antenne.

— D'antenne ? Mais je ne vois ni fil ni tige télescopique.

— C'est juste. Dans notre casque, deux électrodes spéciales sont en contact direct et permanent avec notre épiderme. Le corps humain

joue de ce fait le rôle d'antenne vivante. Ceci est plus pratique et plus efficace qu'un fil de métal.

— Très ingénieux... Parle-moi de tes projets. Que vas-tu faire maintenant que ta fille est libre ? As-tu pris une décision quant à la destruction du Bakrum ? Ton rayon est-il au point ? Autant de problèmes dont j'aimerais connaître la solution.

— Mon rayon est enfin au point. Je suis à même de détruire le Bakrum. Cependant il me reste à prendre la décision de ce... de cette chose qui n'est pas sans conséquences. Ai-je le droit de tenter cette expérience ?

— Il faut le prendre, Lykam. D'une façon ou d'une autre, Enoctan est appelé à disparaître. Les Nixomiens ne se doutent pas du danger immédiat qu'ils courent...

Un bruit léger, pareil à un glissement feutré, suspendit leur colloque. La porte du laboratoire s'ouvrit lentement, livrant passage à Ranyx. Derrière elle venaient ses amies Bloota et Petsy. Elles étaient toutes trois entièrement moulées dans le bizarre scaphandre transparent.

La fille de Lykam avait, à peu de chose près, les mêmes vêtements qu'elle portait le jour de son apparition, dans le manoir du château de Mauberlé. Une longue cape, verte et rouge, mettait en valeur sa grâce exquise.

— Quel bonheur de te revoir ! s'exclama Ranyx très émue. Je ne trouve pas les mots pour te remercier...

— Ne parlons plus de cela, répondit-il modestement. C'est Petsy qu'il faut remercier. Sans son aérobus et aussi sans l'Ondoscope de ton père, reconnaissons-le, vous vous seriez toutes et tous retrouvés au Paradis ! Oubliez ces mauvais moments.

« Je suis heureux d'être près de vous, mes amis. Tu n'es pas fâchée, Ranyx, du petit voyage que je t'ai imposé sur la Terre ? »

— Fâchée ? Bien au contraire, je n'avais pas encore compris où cela s'était passé, ni qui était... (elle hésita à poursuivre et, dans un sourire gêné, se décida)... ce jeune homme. Je te suis même reconnaissante de m'avoir offert ce petit déplacement car, depuis je... Qui est-ce ?

Le mage sourit de ces propos entrecoupés d'hésitations :

— Il s'appelle Pierre Mazières. Lui aussi pense à toi. Ce pauvre Pierre est obsédé par ton apparition qu'il qualifie de divine. Hélas ! Vous êtes loin, très loin l'un de l'autre. Seule la pensée peut vous réunir.

Disant cela le mage songeait qu'il n'y avait en réalité guère plus de deux mètres entre Ranyx et Pierre. En effet, dans le manoir, Pierre était assis approximativement à 2,50 m de la table où reposait l'anneau de clé ; et c'était dans son anneau que se trouvait, à la fois si

près et si loin de lui, la « divine apparition ».

— Petsy, demanda l'Hindou, comment as-tu fait pour prévenir Lykam afin qu'il t'envoie un aérobus ?

— C'est simple. Manoo, mon malheureux frère, prévenu peu après notre enlèvement, suivit nos ravisseurs à l'aide d'un avion-fusée. Il parvint à repérer la ville où les Karitopans nous emmenaient.

Plusieurs fois, au cours des 5 dernières années il tenta de nous joindre, mais en vain. La 6^e année enfin, la chance guidant ses pas, il atteignit Mogar et fit la connaissance de Bloota qui l'aida beaucoup. Officiellement Karitopanne mais d'origine nixomienne du côté maternel, elle lui fournit de précieux renseignements.

« Grâce à Bloota, mon frère put découvrir l'endroit de notre détention. A la faveur d'un subterfuge, il pénétra nuitamment dans cette prison et me fit évader. Huit jours plus tôt, pour le malheur de Ranyx qui ainsi ne put s'échapper avec moi, Hoogalam nous avait séparées. J'appris ultérieurement qu'elle avait été enfermée dans le souterrain. Hoogalam devait redouter une tentative d'évasion.

« Cachés par Bloota, Manoo et moi cherchions avec anxiété le moyen de forcer la prison souterraine, quand soudain, un événement imprévu vint nous en fournir la possibilité. Un tremblement de terre se produisit !

Sans perdre une minute Manoo se précipita vers la tour afin de délivrer Ranyx. Il pensait mettre à profit la panique indescriptible causée par le séisme. Pendant ce temps, Bloota et moi, errions au milieu des ruines qui, de seconde en seconde devenaient plus nombreuses. Pour demander un aérobus à Lykam, il nous fallait un émetteur-récepteur. Le mien m'avait été pris lors de mon enlèvement. Celui de mon frère ne fonctionnait plus, quant à Bloota, son origine métisse ne lui permettait pas d'en avoir à Karitopa. Comment prévenir Lykam dans ces conditions ? Nous n'avions pas le choix des moyens. Je m'emparai du poste d'un Karitopan blessé... que j'ai dû achever car il voulait crier...

« Adaptant son laryngophone, je lançai sur-le-champ un message en code à Lykam, lui demandant de nous envoyer un aérobus. A ce moment-là, dans un fracas terrible, la tour sacrée s'écroula. Nous avons couru dans cette direction et t'avons trouvé auprès de... »

Petsy étouffa un sanglot et acheva son récit :

« ... auprès de mon frère qui se mourait. »

Bloota, dit à son tour avec amertume :

— Manoo n'est plus, hélas ! mais Hoogalam est bien portant.

— Cette ignoble vermine est encore de ce monde ? s'indigna le mage.

— Oui, Ami. La télévision de Karitopa a répandu la nouvelle sur toute la planète lorsqu'on le découvrit, dans la cellule, emmuré depuis

quatre jours. Des gardes, partis à sa recherche, l'ont délivré. Il était bien mal en point, mais il s'en est tiré à bon compte et se prépare à prendre sa revanche.

— Je vengerai Manoo et les malheureux qui succombèrent dans sa prison, ragea l'Hindou. Je te promets qu'Hoogalam mourra de mes propres mains ! Mais, comment sais-tu qu'il prendra sa revanche ?

— Bloota dit vrai, confirma Lykam. Ce lâche assassin nous a avertis par télévision — je l'ai vu moi-même — en nous prévenant qu'il enverrait des bombes à gaz d'un tout dernier modèle. Il a poussé le cynisme jusqu'à nous indiquer le jour et l'heure du bombardement.

— Cela ne m'étonne pas, reconnut le mage. Il en parlait déjà à ses acolytes peu après le séisme qui me permit de délivrer les captifs. Et, quand devrons-nous être honorés de son présent ?

— Cette nuit même à 0 h heure locale. Nous pensons qu'il s'agit là d'un bobard psychologique. Mais nous savons aussi que les gaz asphyxiants ne sont pas faits pour inquiéter ce tyran.

— Avez-vous prévu un moyen de protection ?

— Nous ne pouvons rien contre les gaz, Ali ben Rhâ, surtout si nous en ignorons la composition.

— Il existe en France, Lykam, un excellent proverbe (bien qu'on ne l'applique presque jamais !), c'est celui-ci : « *L'attaque est la meilleure des défenses.* » Pourquoi, ici, ne le mettrais-tu pas en pratique ?

— Je ne peux tout de même pas le provoquer. Et si, ayant des remords, Hoogalam se ravisait ?

Ali ben Rhâ haussa les épaules :

— Ta grandeur d'âme t'interdit de penser qu'un si vil sentiment pût naître dans un cœur humain. Détrompe-toi.

— Ali ben Rhâ a raison, renchérit Ranyx. Hoogalam ne reculera devant rien pour assouvir sa soif de vengeance.

Devant cette assertion catégorique, le mage exposa à ses amis, une idée qui, depuis un moment, s'était imposée à lui. Il termina par ces mots :

— Prépare-toi, Lykam, non pas à te défendre, mais à attaquer...

— J'agirai selon tes sages conseils, acquiesça Lykam. Mais !...

Le double fluidique du mage n'était plus là...

... A Mogar, sur le continent de Karitopa, l'aura du Mage apparut presque au même instant. Une douce luminescence entourant sa forme immatérielle verte, accompagnait toujours disparitions et renaissances.

Ali ben Rhâ planait déjà sur le repaire d'Hoogalam, alors qu'à plus de 5000 km de là, dans le laboratoire de Lykam, résonnait encore le *Mais !* de stupéfaction que le physicien venait de prononcer. La vitesse de déplacement du *moi spirituel* était telle qu'il pouvait se volatiliser dans un endroit et réparaître brusquement dans un autre, même fort

éloigné, sans que la durée du voyage fût perceptible pour un simple mortel.

A Karitopa, vu la différence de méridien, la nuit naissait à peine. La Tour Sacrée était toujours couchée sur le sol, obstruant totalement une large avenue. Dans sa chute, elle avait démolì 500 m de bâtiments de chaque côté de la chaussée. Des dizaines de milliers de cadavres réduits en bouillie gisaient sous ce cercueil métallique. 2000 hommes travaillant nuit et jour pendant encore six mois seraient nécessaires pour tronçonner la tour, déblayer les décombres et reconstruire les premiers immeubles.

Une vive agitation régnait dans la ville. Les fenêtres circulaires de divers édifices dessinaient dans la nuit des cônes de lumière bleutée. Ali ben Rhâ atteignit dans l'obscurité les abords immédiats de la tour. Soudain, un grand faisceau lumineux qui balayait le ciel vers les monts Vératox attira son attention. Il s'y rendit sur-le-champ.

L'endroit lui parut familier : c'était le plateau d'où avait fui l'aérobuse de Petsy, arrachant les captifs à ce sol inhospitalier.

Le faisceau lumineux aperçu par le mage était celui d'un fantastique projecteur qui, au sommet d'une montagne, éclairait d'une vive clarté le centre du plateau. Là, pointée vers le ciel, se dressait une plateforme de lancement, immense construction d'un métal spécial résistant aux plus hautes températures. Les assises reposaient sur un socle de béton armé.

A proximité s'alignaient trois obusfusées (de 50 m de long !) montées sur des chariots qui devaient les transporter jusqu'à la rampe de départ.

Une masse grouillante de Karitopans — essaim de mouches sur un tas d'immondices — s'affairait autour de ces cigares géants.

Chaque obusfusée était radioguidée de manière que l'objectif soit très exactement son point de chute. Il transportait un gaz terrible : le gaz visqueux de la mort lente qui, sitôt libéré par l'explosion de l'obus, se combinait à l'air et formait une nuée gluante s'étalant promptement. Sur le passage du nuage délétère atteignant une hauteur de 500 m, toute matière vivante se trouvait attaquée et les tissus de l'organisme humain contaminés. La destruction cellulaire qui s'opérait alors, rapide et inexorable, ajoutait à son pouvoir asphyxiant.

Persistant pendant 4 ou 5 jours dans la région bombardée, la nappe gazeuse s'étendait sur une circonférence de 50 km. Pollué par cette invention diabolique, aucun être ne pourrait résister, une mort affreuse lui serait réservée : la putréfaction irrémédiable du corps à l'état vivant ! Les constructions elles-mêmes seraient rongées, morcelées et réduites à l'état de carcasses oxydées.

Les desseins machiavéliques d'Hoogalam étant manifestes, le mage abandonna le continent de Karitopa.

Le physicien et les trois jeunes filles attendaient les révélations d'Ali ben Rhâ qui venait de les surprendre par son arrivée inopinée. Une certaine nervosité se lisait sur leur visage. Mais, cette inquiétude se transforma en stupeur lorsque le mage confirma leur crainte :

— La bonté te rend aveugle, vénérable Lykam. Hoogalam n'a pas menti. Il se prépare à lancer sur Koppancop des obus géants chargés d'un gaz supprimant toute vie humaine dans un rayon de 25 km.

— Ce monstre l'aura voulu !

Avec colère, Lykam abaissa un contacteur électrique mural. Devant Ali ben Rhâ surpris, un mur du laboratoire s'éleva sans le moindre bruit, happé progressivement par le plafond dans lequel il s'effaça. La partie ainsi démasquée laissa voir une sorte de cour intérieure. Une coupole ovoïdale en matière plastique translucide très épaisse, de 6 m de haut sur 5 de diamètre, en occupait le centre. Dans ce globe trônait un canon, sur affût rotatif, semblable à celui du laboratoire.

— Suivez-moi, conseilla Lykam en se dirigeant vers la grosse bulle translucide. Vous allez assister à un spectacle qui, heureusement, n'a pas lieu tous les jours.

Ils traversèrent la cour et pénétrèrent dans la coupole par une porte coulissante qui se referma automatiquement sur eux.

Presque au sommet du dôme, une série de projecteurs à lentille de Fresnel disposés en couronne, éclairait l'intérieur d'une lumière uniforme et bleutée, éliminant absolument toutes les ombres.

Un banc circulaire en matière plastique rouge, entourait le canon, à 2 m de l'affût.

— Je vais anéantir leurs obusfusées ! déclara Lykam. Les hommes et la rampe de lancement, aussi, disparaîtront en fumée !

— Ne disais-tu pas redouter les effets des rayons désintégrateurs ?

— Pas spécialement, ami. Seuls les rayons électroniques spéciaux et les anti-Bakrumiques réunis peuvent présenter un danger de désintégration en chaîne — et ce n'est pas encore prouvé — quant à ceux-ci, ils ne détruiront que les métaux et les humains rencontrés sur leur passage. Ce sont des rayons « Hélioniques » activés.

— Le temps fuit, Lykam, coupa Ali ben Rhâ. Dans un quart d'heure il sera trop tard...

Sans perdre un instant, Lykam manœuvra le volant d'un rhéostat.

Progressivement, la lumière des projecteurs éclairant la coupole diminua d'intensité. Lorsque cette clarté ne fut plus qu'une faible lueur bleuâtre, elle se stabilisa. A travers la matière translucide de la paroi on apercevait le ciel clouté d'étoiles aux couleurs variées.

Soudain le dôme entier vibra et, insensiblement s'éleva dans l'air au milieu de la cour du gigantesque Palais-Laboratoire.

Poussé par un puissant pilier hydraulique central, l'hémisphère transparent emporta avec lui ses occupants vers les nues.

Bientôt, les sirènes de Koppancop mugirent lugubrement, invitant la population à rejoindre les abris blindés qui avaient été construits en prévision des guerres et des tremblements de terre. Les abris étaient nés peu après le Bakrum, sujet des éternelles discordes Karitopannes-Nixomiennes.

Le déclenchement automatique des sirènes mettait les différentes salles du laboratoire en contact avec le télé-récepteur qu'utilisait Gorok dans son propre palais.

Une totale liberté d'action était laissée au « Vénérable » physicien, cependant, le roi tenait à suivre lui-même de visu les phases importantes de l'histoire de son royaume.

Lykam disposait donc, naturellement, de tous pouvoirs d'attaque ou de défense, mais cela sous le contrôle visuel de Gorok qui, sur l'écran mural de son appareil de télévision, suivait les événements.

Ce moyen de vérification supprimait les longs rapports écrits, ainsi que les audiences prolongées. Les films télévisés, duplicatés, classés, datés et accompagnés d'un court générique explicatif allaient ensuite rejoindre les archives du Ministère de la Guerre.

La coupole suspendit son ascension et s'arrêta à une hauteur de 100 m au-dessus de la ville.

Lykam, à l'aide de divers boutons de réglage, fit pivoter le canon et l'emmena à l'angle voulu. Le sommet de l'hémisphère transparent se partagea en deux parties s'éloignant l'un de l'autre au niveau des projecteurs. Ce sommet escamotable laissait donc le champ libre aux rayons désintégrateurs.

Vivement intéressé par ces préparatifs, l'Hindou demanda :

— Comment ces rayons peuvent-ils atteindre les monts Vératox ? Non seulement l'objectif est de l'autre côté de la mer de Naby — donc invisible puisque au-dessous de l'horizon — mais ton canon vise le ciel. J'avoue que je ne comprends pas.

— Je vais te l'expliquer, Ami, pour l'instant laisse-moi agir, dit-il calmement.

La demi-obscurité qui régnait dans la coupole transparente était trouée à l'arrière du canon, par un petit carré de lumière.

Intrigué, le mage se rapprocha et vit l'écran d'un appareil du genre oscillographe à rayons cathodiques en fonctionnement.

Lykam aussi observait attentivement cet écran sur lequel s'agitait une mince raie verte lumineuse. Deux fléchettes noires, les pointes opposées l'une à l'autre, indiquaient un point de repère. Lorsque la raie lumineuse ondulatoire, verticale, passa entre les deux flèches, elle frissonna et s'immobilisa. Le physicien pressa alors un bouton du tableau de commande.

Une lueur aveuglante jaillit du canon. Chose paradoxale, les rayons, lumineux à la gueule du canon, s'estompaient à quelques

mètres au-dessus de la coupole. Invisibles, ils poursuivaient leur course dans l'espace.

De nouveau, pendant 5 ou 10 secondes, la ligne verte de l'écran s'affola, se déforma avec une rapidité déconcertante puis, disparut.

— Bien visé, Lykam ! s'exclama joyeusement Ali ben Rhâ qui avait suivi les réactions des divers appareils de contrôle.

— Tu connais déjà le fonctionnement de cette arme ? s'étonna Lykam en stoppant l'émission des rayons hélioniques.

— Je le crois. La ligne verte lorsqu'elle s'immobilisa sur l'écran entre les repères, indiquait une mise au point correcte. A l'origine, une onde-radar cherche et détecte l'objectif dont on connaît approximativement la distance. Un dispositif électronique effectue ensuite automatiquement la mise au point définitive. Dès que les rayons destructeurs ont atteint leur but, l'onde est interrompue et s'efface de l'écran.

— Tes déductions sont exactes, Ali ben Rhâ. Je suis heureux de constater que tu es qualifié en matières scientifiques.

— Mes études métapsychiques ne m'ont pas empêché d'aborder la Science. Cependant, j'avoue n'avoir toujours pas compris comment des rayons rectilignes pouvaient toucher au but au-dessous de l'horizon ? Ils devraient normalement décrire, dans ce cas, une gigantesque parabole puisque Enoctan est sphérique.

— C'est assez simple. Constitués tels qu'ils le sont, ces rayons ne peuvent franchir une certaine zone au début de l'ionosphère de notre planète. Par contre les rayons anti-Bakrumiques et électroniques spéciaux progressent dans n'importe quel milieu. Nous appelons cette zone *couche-miroir* ([5]) car elle réfléchit certaines ondes ou rayons. Elle nous sert donc de mur invisible sur lequel ricochent les projectiles corpusculaires. Ces derniers parviennent obliquement à cette couche-miroir, s'y heurtent et se dirigent ensuite vers le sol où ils atteignent le but, visé indirectement.

— C'est clair, reconnut le mage. Le trajet suivi par ces rayons dessine un angle géant ayant pour base la courbe de la planète comprise entre le canon hélionique et l'objectif et pour sommet, la couche ionosphérique. Connaissant la distance qui sépare le canon du but, un simple calcul trigonométrique permet d'effectuer la mise au point, en utilisant les données fournies par Ponde-radar indiquant la hauteur, souvent variable, des couches ionosphériques réfléchissantes.

— C'est absolument ça, approuva Lykam. Quant aux tirs en visées directes, ils sont possibles grâce à un collimateur prismatique, attendant au canon proprement dit.

Le mécanisme de descente déclenché, la coupole translucide revint à son point de départ. Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait du sol, l'ouverture du sommet se refermait et les projecteurs latéraux

augmentaient progressivement leur puissance éclairante.

— Admirable, proclama l'Hindou. Cette installation est des plus ingénieuses. Ton influence sur Gorok doit être considérable puisque tu décides, sans prendre son avis, des destinées de ton pays ?

— Ce n'est pas de l'influence que j'ai sur lui. Notre roi sait que mes actes sont à l'image de ceux qu'il accomplirait dans les mêmes circonstances. Pour Gorok comme pour moi, le bien-être de la Nixomie est la principale de nos préoccupations.

— Gorok est un sage. Cette liberté d'action, caractérisant le summum de la démocratie, ne peut qu'être salutaire à votre royaume.

— Père, conseilla Ranyx, conduisons donc Ali ben Rhâ au Palais Royal !

— Ne vais-je pas semer la panique ? plaisanta le mage.

— En Nixomie, déclara Lykam, et sur Enoctan en général, tous savent qu'un fantôme ayant un étrange pouvoir, a délivré les prisonniers d'Hoogalam le sanguinaire, tes exploits sont devenus légendaires, et à l'heure actuelle personne n'a plus peur de toi, personne sauf les Karitopans, et pour cause !

CHAPITRE VII

Lykam venait de pénétrer dans le Palais Royal afin de demander une audience à Gorok.

L'architecture, sobre, mais belle dans la simplicité de ses lignes, donnait à cet édifice un air de puissance. Sur le revêtement métallique des murs, le soleil vert engendrait des tons d'émeraude.

Deux hautes tourelles s'élevaient au Sud du Palais. Des passerelles ainsi qu'une route aérienne suspendue, conduisaient à une arche monumentale semblable à un hangar d'avions géants. Sous cette arche se garaient les véhicules ultra-aérodynamiques qu'utilisaient les Koppancopans hauts dignitaires du royaume.

Le domaine de Gorok était relié au Palais-Laboratoire de Lykam par deux routes : l'une suspendue, desservant des ministères, l'autre souterraine et directe.

Les toits des grands bâtiments étaient aménagés en aérogares, privées ou publiques selon leur importance et leur emplacement.

A en juger par le nombre imposant d'aérobuses, grands et petits qui s'alignaient sur ces terrains d'atterrissage, le trafic aérien devait être intense. En effet, à tout instant ils atterrissaient ou décollaient lentement grâce à leurs trois hélices de sustentation, escamotables, disposées horizontalement.

De temps à autre des aérobuses géants à réaction nucléaire traversaient le ciel à 45 000 km/h, ou se posaient sur le terrain spécial situé à la limite de la cité.

Likam, salué respectueusement par les gardes, franchit le hall majestueux conduisant à une énorme porte en verre vert opaque.

Deux gardes rouvrirent et introduisirent Lykam. La salle du trône était grandiose. Son parquet en matière plastique verte brillait sous les rayons du soleil que laissaient entrer trois larges baies vitrées.

De lourdes tentures à reflets moirés descendaient du plafond et entouraient à demi le siège royal, façonné dans un cristal d'une pureté remarquable. Au soleil, ses arêtes et ses milliers de facettes jetaient des éclairs dégradés vers le bleu acier.

Gorok attendait le visiteur, debout, devant le trône situé au centre d'une plateforme surélevée où l'on accédait par trois marches.

Lykam, plein de respect, s'inclina profondément :

— Merci, O Immuable Sagesse, d'avoir accordé cette entrevue à ton serviteur dévoué.

— Parle, O Vénérable Lykam, j'ai plaisir à t'écouter.

— Comme tu ne l'ignores pas, mon ami Ali ben Rhâ, dont Ranyx t'a révélé les prouesses, est actuellement à Koppancop. Il serait honoré de t'être présenté. Permits-moi cependant de te dire qu'il est absolument différent des Enoctaniens. C'est un homme... et il n'est pas charnel. Le monde d'où il vient n'existe pas réellement pour nous et pourtant... Mais il vaut mieux que tu entendes ce récit de sa propre bouche.

— Cet Etranger est vraiment extraordinaire. Je l'ai aperçu sur l'écran de télévision lorsque tu as détruit les obus à gaz de nos ennemis. Dans la coupole du canon hélionique, je le distinguais à peine. Sa forme n'impressionne pas très bien nos télévisionneurs. J'aimerais le voir et le recevrai avec plaisir, ce jour même à 3 heures.

— Gorok te recevra aujourd'hui. N'aie aucune appréhension pour cette entrevue. Le roi est un homme sage et plein d'aménité.

— Je n'ai aucune crainte, Lykam. Je suis simplement un peu confus de lui être présenté en mon état fluide.

— Bloota et moi devons te quitter, Ami, s'excusa Petsy. Nous allons rejoindre nos laboratoires.

— Vos laboratoires ? s'étonna l'Hindou.

— Oui. Tu ignorais que j'étais attachée à « La Recherche Anti-Bakrumique » ? Bloota travaille maintenant avec moi. Ce Palais n'est autre qu'un vaste centre d'expérimentation groupant les plus éminents savants de Nixomie. Nous sommes assistantes d'un atomisticien. Les recherches entreprises ici embrassent la plupart des connaissances humaines, et représentent le résultat de 10 000 années d'évolution scientifique. Pourtant, depuis deux millénaires, le principal travail consiste à étudier les moyens de destruction du Bakrum. Notre ami Lykam est le Directeur de ce Palais-Laboratoire, le plus important

d'Enoctan.

Après le départ des deux jeunes filles, Ranyx et son père poursuivirent leur entretien avec Ali ben Rhâ, lui apprenant toujours de nouvelles choses sur leur mode de vie, leurs coutumes, leur régime, leur religion même. A ce propos, les Nixomiens avaient une conception bizarre, mais logique de « *Mnôh* », leur divinité. Panthéistes, ils considéraient Mnôh comme un Dieu pondérable et impondérable, à la fois âme et corps du cosmos. Là se bornaient leurs croyances. Ils ne perdaient pas leur temps en de vaines spéculations religieuses, ni en bigoteries. Leur ligne de conduite se résumait ainsi : le bien détruisant le mal, la Science chassant la crédule superstition. De ce fait, la « bondieusaillerie » bornée des bigots auxquels on inculquait les fadaïses prônées par l'ancienne *Eglise Nixomienne* disparut. Depuis 9000 ans, les peuples d'Enoctan, et la Nixomie en particulier, n'avaient conservé que cette vague croyance panthéiste en Mnôh, préférant se pencher sur des problèmes scientifiques plutôt que sur des conceptions aussi nébuleuses qu'irrationnelles.

L'heure prévue pour l'audience arriva sans que le temps ait paru long aux trois intéressés. Ils sortirent du labo et se dirigèrent vers un ascenseur tubulaire logé dans le hall. La porte s'ouvrit au contact du bracelet radioactif de Ranyx.

L'ascenseur les déposa dans un garage souterrain. Ils empruntèrent un véhicule — bolide conviendrait mieux — dont les lignes harmonieuses et élancées étaient du plus pur aérodynamisme.

Le physicien s'installa au volant. La voiture à turbine à gaz démarra en faisant entendre un miaulement d'avion à réaction et s'engouffra à 250 km/h dans un tunnel brillamment éclairé. La voûte et les parois elles-mêmes produisaient cet éclairage ambiant.

Plusieurs autos de formes basses et effilées se croisèrent ou se dépassèrent à des allures vertigineuses.

Quatre-vingt-dix secondes plus tard, le bolide piloté par Lykam pénétra en vrombissant dans un nouveau garage et s'arrêta avec souplesse à côté d'un électromobile « grand sport ».

Ranyx, son père et le mage abandonnèrent leur véhicule et empruntèrent un tapis roulant à plan incliné qui les emmena en peu de temps au 19^e étage du Palais Royal.

Encore sous l'effet de cette course folle, le mage se prit à réfléchir :

— Les bruits sourds qui m'avaient inquiété lors de mon arrivée à Koppancop, émanaient donc des autos à turbine et des électromobiles en circulation souterraine !

La voix d'un inconnu le tira brusquement de ses réflexions.

— Gorok vous attend, O Vénérable Lykam. Veux-tu me suivre ?

Un grand gaillard, assez impressionnant, les accueillit. Son justaucorps de la Garde Royale était vert clair. Sur le front de son

casque et sur son torse athlétique était représenté l'emblème de la Nixomie : un soleil vert-jaune phosphorescent aux multiples rayons. Accrochés à sa ceinture-radio, deux gros revolvers pendaient sur ses cuisses.

Malgré ses armes inquiétantes et son accoutrement curieux, le sourire affable du garde le rendait sympathique.

Le Garde Royal précéda les visiteurs et s'effaça bientôt pour les introduire. C'est avec un regard admirateur qu'il contempla Ranyx lorsqu'elle passa devant lui, répondant à son garde-à-vous par un sourire.

Souriant, le jeune homme s'en alla d'un air absent. Un choc brutal le ramena sur terre... (Pardon, sur Enoctan !).

— Mais à quoi pensais-tu ? Bon sang ! s'écria le Premier Ministre qu'il venait de bousculer à l'angle du couloir.

— Pardonne-moi, O Kalang. J'étais distrait par le... par la...

Il ne pouvait dire décemment par quoi !...

— Oui, oui. Je vois ce que c'est. C'est même très clair. Ah ! Ces jeunes gens, grommela-t-il en poursuivant son chemin. Toutes les jolies femmes leur font tourner la tête !

— Sois le bienvenu dans mon palais, O Noble Etranger !

— Ton chaleureux accueil, O Gorok, honore ma très humble personne.

L'entretien eut lieu, avec simplicité, dans une pièce attenante à la salle du trône pourvue de sièges moelleux en matière plastique.

— Lykam prétend que tu arrives d'un monde qui, pour nous, n'existe pas réellement. Est-ce vrai ? interrogea le roi. Il me plairait d'entendre tes propres explications.

Ali ben Rhâ refit donc complaisamment son récit.

— Un anneau de clé ! Nous sommes dans un anneau de clé ! s'exclama alors Gorok en regardant Lykam, comme pour lui demander si cette étrange allégation était véridique.

Le physicien confirma les éclaircissements du mage :

— Tu peux croire mon ami, O Gorok. Je suis certain qu'il est sincère. Ses explications, quoique surprenantes, sont plausibles. Les lois atomistiques actuelles ne permettent pas de contrôler ses dires mais, rien non plus ne prouve le contraire.

— Dans notre monde, poursuivit Ali ben Rhâ, il était un roi de l'Antiquité, le Grand Salomon, auquel on attribue ces stances : « *Tout ce qui est en haut est comme tout ce qui est en bas et, tout ce qui est en bas est comme tout ce qui est en haut* ». Mal interprété et resté jusqu'alors obscur pour les non initiés, cet apophtegme prend aujourd'hui toute sa profonde signification.

Gorok, qui nageait en plein ésotérisme, ne comprenait absolument rien à cette dissertation hermétiste.

— Voudrais-tu être plus clair, Etranger ? Je perds pied dans toutes ces doctrines qui me sont inconnues.

— Pardonne-moi, O Gorok. Voici des précisions : par « *Tout ce qui est en haut* », Salomon entend le Macrocosme, c'est-à-dire l'Univers dans lequel gravitent des milliards d'astres, sans oublier la planète Terre. Et, « *Tout ce qui est en bas* », signifie Microcosme, à savoir : l'homme, les cellules, les microbes et l'infiniment petit en général, molécules, atomes et électrons. Mais ce qui est valable pour nous, Terriens, l'est aussi pour vous, Enoctaniens. Il n'y a d'ailleurs aucune preuve irréfutable affirmant que la matière — qui est unité — n'abrite pas des atomes-systèmes solaires. A l'échelle de l'infiniment petit, ceux-ci pourraient à leur tour abriter des civilisations complètes, plus ou moins évoluées par rapport à notre civilisation terrestre. Cette loi s'adapte aussi à la matière des objets qui nous entourent ici dans l'électron-planétaire qu'est Énoctan.

— C'est inimaginable, Lykam ! Cela renverse toutes nos conceptions cosmogoniques... Et aussi religieuses...

— Cosmogoniques, oui. Quant à nos conceptions religieuses, elles sont sapées à leurs bases. Personnellement, je ne crois guère qu'en la Science, cependant, si nous sommes en Mnôh (Dieu) tout comme Mnôh est en nous, cela revient à dire que Mnôh est un anneau de clé ! Il n'est donc pas le corps du cosmos... puisque le cosmos n'est qu'un anneau de clé !

— N'oublie pas, intervint Ali ben Rhâ, que le « *Tout* » c'est-à-dire tes univers-moléculaires, vos pensées et vos croyances sont enfermées dans cet anneau de clé qui, lui-même est enfermé dans l'univers où gravite la Terre. Mnôh est peut-être bien au-delà de notre imagination. S'il est le Grand Tout dans lequel s'intègrent les mondes, il est normal que sa conception rationnelle nous échappe. Ceci tendrait à confirmer la théorie selon laquelle l'infini a des aspects multiples mais toujours semblables dans ses grandes lignes. D'ailleurs, les mots sont insuffisants pour expliquer l'inexplicable. Revenons à une discussion à notre portée.

— Volontiers, soupira Gorok en s'épongeant le front.
Ces théories métaphysiques l'avaient effaré.

— D'après divers témoins oculaires, dit-il, tu es omnipotent. Je ne conteste ni ton pouvoir ni ces témoignages dignes de foi, cependant il me plairait de voir agir tes facultés supranormales.

— Je suis tout disposé à exécuter devant toi quelques expériences hyloplastiques de dématérialisation et rematérialisation...

« Vous voyez tous très exactement que cette pièce ne contient que nos propres personnes, soit trois êtres charnels, vous et moi-même.

Fort bien. Je vais tout d'abord disparaître à vos yeux et le déroulement de l'expérience vous expliquera le reste. »

L'aura du mage s'évanouit et réapparut bientôt dans une rue de la ville, peu fréquentée. Une jolie Nixomienne traversait la chaussée. Elle n'avait pas aperçu Ali ben Rhâ. Ce dernier s'en approcha et, brusquement lui demanda :

— Veux-tu te prêter à une expérience inoffensive, Belle Vkha ?

Surprise, l'interpellée se mit à balbutier :

— Comment sais-tu mon mon... mon nom, O Etranger. .. O Etranger ?

Le mage faillit éclater de rire, mais il se contint :

— Peu importe, Amie. Veux-tu m'aider ? Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Aie confiance, cela m'obligerait. Fixe attentivement mes yeux et reste calme.

Vkha, maintenant plus amusée que craintive, s'exécuta en souriant.

La jeune Koppancopanne et le double fluide du mage apparurent instantanément à un mètre à peine de Gorok. Sidéré, le roi fit un bond d'ébahissement. Ses lèvres s'agitèrent, voulant parler, mais de sa bouche ne sortit aucun son. Il était absolument médusé.

— Permets-moi, O Gorok, de te présenter Vkha. C'est la première personne que j'ai rencontrée dans une rue de Koppancop. Elle a bien voulu se prêter à ce petit divertissement.

La belle jeune fille, qui n'en croyait pas ses yeux, dévisagea curieusement les personnes qui l'entouraient.

Soudain, elle se rendit compte qu'Ali ben Rhâ venait de prononcer le nom de Gorok. Une rougeur envahit alors son visage et tout intimidée, elle se remit à bredouiller :

— Pardonne mon intrusion, O Grand Roi, mais je... Il m'a... nous...

— C'est moi qui m'excuse, Vkha, de t'avoir fait involontairement subir le rôle de cobaye. As-tu une faveur à me demander ? Je suis ton obligé.

— Fuse, je suis consire... Oh ! pardon, Sire, je suis confuse, s'embrouilla Vkha embarrassée. Je ne désire rien... Si, peut-être... Mais, non...

— Formule ton désir, je t'en prie.

Timide et de plus en plus rougissante, elle finit par débiter d'une seule traite, comme pour s'en débarrasser :

— J'aimerais si c'est possible avoir un électromobile.

Elle poussa un soupir. Gorok éclata de rire.

— Que d'hésitation, Vkha, pour si peu de chose ! Je vais appeler Kalang, mon Premier Ministre. Il te conduira personnellement au garage souterrain où tu pourras en choisir un à ta convenance. Va...

— Merci, O Grand Roi. Que la vie te soit douce éternellement.

— Un instant, proposa l'Hindou. Sais-tu conduire ces bolides, Vkha

?

— Bien sûr ! En doutais-tu ? s'étonna-t-elle.

— Oh ! pas spécialement... Avec les femmes, il faut s'attendre à tout ! plaisanta le mage en songeant avec ironie à nos « douces compagnes » terrestres, dont certaines, représentant bien le beau sexe dit faible, n'hésitent pas à monter sur le ring ou à être députée... Ce qui revient au même ! puisqu'en définitive, elles risquent un œil au beurre noir !

— M'autorises-tu à combler les vœux de cette enfant, sans le concours de Kalang ? demanda l'Hindou.

— De cette enfant ! s'exclama Vkha qui avait repris son assurance. J'ai eu 50 ans ce matin !

Gorok et ses hôtes rirent de bon cœur.

Ali ben Rhâ oubliait souvent les bienfaits des traitements régénérateurs de l'organisme. Ainsi, Vkha avait 50 ans, alors qu'elle n'en paraissait pas 20.

— Exauce le vœu, Ali ben Rhâ. Si tu le peux vraiment...

Pour toute réponse, le mage renouvela devant ses amis, le processus hyloplastique. Il fixa Vkha dans les yeux et elle s'évanouit dans l'air.

— Vous n'avez pas rêvé, croyez-moi, certifia le mage après avoir accompli cette volatilisisation. Regardez plutôt par la fenêtre.

Gorok quitta son siège et tous le suivirent vers l'endroit indiqué.

Entre-temps, l'aura de l'Hindou disparut pour quelques instants.

De la grande baie vitrée on dominait la place principale qui s'étendait devant le palais.

Des Koppancopans y circulaient, ainsi que des véhicules de toute espèce. Une autostrade la traversait.

Gorok, Lykam et Ranyx cherchaient du regard ce qui, sur cette vaste étendue circulaire, allait leur prouver qu'ils n'avaient pas rêvé.

Brusquement, devant le Palais Royal, un bolide apparut comme par enchantement. Telle une fée, Vkha surgit à son tour devant l'électromobile. Interdite, elle hésita un instant, se retourna et, machinalement, leva les yeux vers la baie vitrée.

Le roi, comme pour l'encourager, agita amicalement la main. Vkha lui sourit et, sans plus attendre, se mit au volant.

Dans un ronflement sourd, la voiture démarra, emportant la belle Vkha que le sort — à ses yeux un miracle — venait de combler.

— C'est inouï ! s'exclama Gorok. Absolument inouï. Impossible de ne pas y croire. A moins que... Une minute...

Manipulant son émetteur-récepteur abdominal, le roi entra en communication avec le garage du palais.

— Allô... Le garage?... Ici Gorok. N'y a-t-il rien eu d'anormal cet après-midi ? Ah!... Disparu complètement?... Je le remplacerai. Ne

t'inquiète pas.

Gorok, de bonne humeur, déclara :

— Un mécano a failli s'évanouir de frayeur en voyant s'évaporer sous ses yeux un électromobile qu'il était en train de nettoyer.

« Je suis absolument convaincu, Ali ben Rhâ. Nous n'avons pas été suggestionnés ni hypnotisés. Je m'incline, O Etranger. Tu es une substance prodigieuse. »

Ranyx renchérit par cette confirmation :

— Je n'avais aucun doute quant à la réussite, ayant été personnellement sauvée grâce à ce procédé. J'ai foi en notre ami et me prêterais volontiers à une épreuve similaire... S'il le fallait.

— Merci de me faire confiance, Ranyx, répondit le mage en souriant.

Il avait parfaitement lu, dans la pensée de la jeune fille, le secret espoir de revoir Pierre Mazières.

Ali ben Rhâ, dans le pavillon de chasse du château de Mauberlé, rouvrit les yeux. Il hocha la tête et secoua ses membres comme pour chasser les nébulosités du passé.

Un « Alors, Maître ? » jaillit simultanément de toutes les bouches.

Amusé par ce cri général, l'Hindou relata avec complaisance le nouvel épisode qu'il venait de vivre parmi les Nixomiens.

— Lykam, ajouta-t-il en terminant son récit, ne tardera pas à expérimenter son désintégrateur anti-Bakrumique. Nous serons bientôt fixés quant à l'issue de sa tentative.

Soudain, deux coups sourds frappés à la porte du manoir firent sursauter les auditeurs du mage. Tous devinrent silencieux, inquiets. Les respirations s'entendaient distinctement. La psychose du surnaturel agissait sur rassemblée et favorisait l'émotivité.

— Eh bien ! Amédée, va donc ouvrir ! s'écria la baronne apeurée.

— Certainement, ma bonne amie, certainement.

Plein de craintes, le châtelain s'avança vers la grande porte et, timidement, bégaya :

— Qui, qui... Qui est là... à... à... à pareille heure ?

— Frimin, monsieur le baron.

Soulagé et pour se donner une contenance, le baron s'éclaircit la voix :

— Hum ! hum ! C'est vous Firmin ? Entrez.

Toujours très digne, le valet entra et repoussa la porte qui, avec un grincement sinistre, se referma sur la nuit.

— Que monsieur le baron veuille bien m'excuser, mais Me Bernard Dujet vient d'arriver.

Le visage du châtelain s'éclaira :

— Ce vieux Dujet ! Cré Bon Dieu!... Oh ! pardon, s'excusa-t-il. Mais que fait-il ici, en pleine nuit ?

— M^e Dujet a eu une panne de voiture à 3 km du château. M^e Dujet est venu à pied jusqu'ici et s'excuse auprès de M. le baron.

— C'est bon, Firmin. Faites attendre M^e Dujet au salon. Nous allons le rejoindre.

« Mes amis, reprit le châtelain, Bernard Dujet est un de mes bons amis. Vous avez certainement entendu parler de Dujet, je pense ? C'est un grand avocat... »

Excédée par tout ce bavardage, la baronne fit entendre sa voix de fausset :

— Mais oui, Amédée. Nos amis ont *certainement* entendu parler de Maître Bernard Dujet, mais ils ont aussi *certainement* entendu parler de Morphée dans les bras duquel ils aimeraient *certainement* se reposer !

Assailli par cette tirade dont les « certainement » servaient de projectiles oratoires, le baron battit en retraite :

— Je suis impardonnable. Vous devez *cert...*

Le châtelain stoppa net sur le début de ce mot et en choisit promptement un autre, non sans avoir jeté un furtif regard à la baronne :

— Vous avez *sûrement* sommeil, arrêtons là notre première séance. Nous la reprendrons demain, ou plutôt tout à l'heure, car il est déjà 5 h 30 du matin !

« Firmin, ordonna-t-il, veuillez conduire mademoiselle et ces messieurs aux chambres d'amis. »

CHAPITRE VIII

Dans la grande salle à manger, le petit déjeuner avait été servi. Une succulente odeur de bacon flottait dans l'air.

Le baron s'empressait auprès de ses hôtes. Bernard Du jet entra.

— Ah ! Te voilà, l'accidenté!... Permettez-moi de vous présenter Maître Bernard Dujet, du barreau de Paris.

Quelque peu ventripotent, de grosses lunettes d'écaillé chevauchant un nez bourgeonnant, le nouveau venu s'inclina cérémonieusement.

Au cours du déjeuner, les langues se délièrent. La baronne, plus volubile que jamais, expliqua à l'avocat le motif de cette réunion amicale. Au fur et à mesure qu'elle narrait la mystérieuse histoire de l'anneau de clé, son interlocuteur épiait les convives à tour de rôle, s'efforçant de déceler sur leur visage un signe, une expression trahissant la farce ou la supercherie. Son esprit rationnel et positif lui interdisait de croire à ce récit ahurissant.

« Je suis tombé dans une maison de fous ! se dit-il, ou alors,

j'entends des paroles que ne prononce pas cette brave baronne. »

Par télépathie, l'Hindou perçut ses pensées :

— Je conçois votre scepticisme, Maître. Tout ceci est à priori invraisemblable. C'est pourtant absolument exact.

— Je suis en effet incrédule, et, bien que ne mettant pas en doute les dires de notre amie — ni les vôtres d'ailleurs, M. Rhâ — je me refuse à accepter, en bloc, ces révélations. Etes-vous certain de n'avoir pas été victimes d'un phénomène hallucinatoire collectif ?

— Mais non, mon cher ! C'est impossible, dit avec conviction M. de la Ferrière. Avec ta manie de sonder des consciences et de démontrer les faits, tu réfutes tout ce qui sort du matérialisme absolu.

Et, s'adressant au mage :

— Voulez-vous, ainsi que vos amis, nous faire le plaisir de rester encore ce soir ? Vous pourriez à votre aise, et en présence de cet Auguste Comte ([6]) recommencer vos sorties en astral ?

« Tiens ! songea la baronne en se méprenant sur le sens de ces paroles. J'ignorais que Dujet avait un titre de noblesse ! »

— Avec plaisir, cependant, nous ne voudrions pas abuser...

— Qu'à cela ne tienne. Maître. Vous restez.

Après un court conciliabule avec Dianna et André,

Pierre annonça :

— Nous devons tous trois aller à Paris pour reprendre contact avec le professeur Goubert. Veuillez nous excuser, nous serons d'ailleurs de retour cet après-midi.

— Entendu, monsieur Mazières. Mais ramenez donc le professeur avec vous. Je suis convaincu qu'il appréciera fort les surprenants résultats obtenus par le Maître Ali ben Rhâ.

— Voilà son « clou » ! s'écria André devant la vieille Renault.

— Quel cadavre ! et dire qu'il pourrait se payer une Mercedes !

— Bah ! Ces vieilles guimbardes sont plus économiques...

Un cri d'indignation coupa court à leurs sarcasmes.

Le professeur Goubert, en sortant du Palais de la Découverte, avait entendu leurs moqueries.

— Une vieille guimbarde ! Ma voiture... Crétin ! Vous n'avez pas changé, Mazières. Toujours prêt à critiquer ce qui ne vous appartient pas. En avez-vous une, *vous*, de voiture ?

« Ah ! Tiens, bonjour, Marshall. Que faites-vous ici ? poursuivit-il, ne pensant déjà plus à Pierre.

« Oh ! Mais... Vous êtes avec une bien jolie demoiselle..., constatat-il d'un air très vieille France.

— Dianna Roland, ma fiancée ; Pierre nous accompagne. Où en

sont vos recherches sur le métal que nous avons étudié ensemble ?

— Quel métal ?... Vous ne... Ah ! Le métal ? Oui, oui, oui, oui, oui ! Tout va bien, mon cher Marshall. Nous nous réunissons tous demain à son sujet. Au cours de cette séance, je commenterai les résultats de nos observations.

— Vous dites, *nous*, professeur ? Qu'entendez-vous par là ?

— Voyons, l'Académie des Sciences, parbleu.

— Naturellement ! s'emporta André. Vous m'aviez pourtant promis de n'en souffler mot à personne.

— Ah ! vous en êtes sûr ?

— Indubitablement, professeur. Nous voilà dans de beaux draps !

— Il faut vous dire, Marshall, que depuis quelques jours je suis légèrement distrait, aussi me pardonnerez-vous cette indiscretion. Et puis, je ne l'ai pas, moi, ce métal. J'allais simplement faire une communication à mes collègues, car j'ai oublié de vous demander de me laisser un échantillon. C'est plutôt vous qui devriez me donner le compte rendu de vos... spéculations. Votre sorcier à la manque a-t-il trouvé le fin mot de l'histoire ? ricana-t-il comptant bien recevoir une réponse nulle.

— S'il a trouvé le !... explosa André. Je vous crois qu'il l'a trouvé. Il a même exploré une planète et visité des univers par-dessus le marché !

Le professeur se recula lentement en ouvrant des yeux effrayés, quand soudain, persuadé que son ancien élève perdait la raison, il se mit à hurler :

— Au fou ! Au fou!... Appelez Police-secours!...

Ses interlocuteurs éclataient de rire tandis que les passants, surpris et indécis se retournaient vers leur petit groupe croyant assister au tournage d'une scène de film loufoque.

— Calmez-vous, professeur. André n'est pas plus fou que vous. Si vous voulez nous suivre, vous verrez ce dont est capable Ali ben Rhâ.

— Ah ! oui alors, avec plaisir, mais pas avant d'avoir déjeuné, et si vous m'avez menti...

—... Vous ne nous adresserez jamais plus la parole. C'est ce que vous alliez dire, je suppose ?

— Taisez-vous, Marshall ! Vous êtes un impertinent... Où puis-je vous déposer, mademoiselle ? Ces messieurs sont avec vous?... Prenons ma... ma guimbarde, comme l'a appelée trivialement Mazières.

Désignant du doigt sa Ford, Pierre le remercia d'un air modeste :

— C'est très aimable à vous, professeur, mais j'ai également la mienne.

Le professeur Goubert, après avoir stoïquement subi, avec un sourire amidonné, la corvée formaliste des présentations, attaqua le mage de front.

— J'ai déjà beaucoup entendu parler de vous par mes anciens élèves Marshall et Mazières, M. Rabinra...

Le mage dissimula un sourire devant cette estroptiation.

— Ces deux garnements, poursuivit le savant, m'ont raconté un tas de sornettes auxquelles je n'ai d'ailleurs prêté aucune attention, les sachant fort enclins à la plaisanterie.

— Ces deux « garnements » — pour employer votre métaphore — ont dû simplement vous retracer les épisodes que j'ai vécus la nuit dernière. Je puis à mon tour vous en assurer l'authenticité. Mais, là n'est pas la question. Il est pour le moins fâcheux que l'Académie des Sciences ait été avisée de cette découverte. Il faudra trouver un prétexte pour ajourner la communication que vous avez annoncée.

— Mais c'est impossible ! Je vais être ridiculisé ! Mes collègues vont me prendre pour un couil... pour un imbécile ! rectifia in extremis le professeur furieux.

« Je désire tout d'abord assister à vos propres expériences et savoir ensuite comment vous opérerez pour arrêter la croissance du bâton... pardon, du Bakrum. »

— Ce n'est pas moi qui stopperai son perpétuel développement. Ceci est une autre histoire dont le dénouement se jouera incessamment. Dans l'intérêt de l'humanité entière, j'espère que l'aboutissement de ce cauchemar sera favorable.

— Puisque vous l'affirmez, si cet anneau de clé renferme un électron planétaire peuplé d'êtres vivants, pourquoi ne pas essayer de savoir si nous ne pourrions pas influencer leur cosmos ? En chauffant l'anneau par exemple, jusqu'au rouge. Remarquez que je vous demande cela à titre purement scientifique... Du moment que vous pensez pouvoir visiter la matière, j'apprendrai à votre retour comment l'édifice atomique aura réagi à ce régime thermique.

Une telle requête laissa Ali ben Rhâ perplexe :

— Je ne puis sur ma propre initiative accorder une pareille autorisation. Je dois auparavant prévenir les Enoctaniens. Vous m'obligeriez en attendant leur réponse. Cette tentative peut présenter des dangers qui échappent à nos connaissances nucléaires actuelles.

« Je vais pour l'instant me dédoubler, non pas seulement pour vous convaincre, mais aussi pour savoir si Lykam est résolu à désintégrer le Bakrum... Pourrions-nous aller au vieux manoir, monsieur le baron ? »

— Mais cert... naturellement, Maître, rectifia-t-il. Tu viens avec nous n'est-ce pas, Bernard ?

— Ma foi oui. Je ne serai pas fâché d'assister à ce divertissement.

La baronne lui décocha un coup d'œil réprobateur. L'avocat baissa

son gros nez et arrangea ses lunettes tout en marmonnant contre la crédulité humaine.

Arrivé au pavillon de chasse, le mage renouvela les recommandations d'usage et reforma la chaîne de protection.

Pendant que les uns et les autres s'installaient à leur place respective, le mage s'entretint à voix basse avec le baron et Jean Kariven, les deux occultistes convaincus.

A l'issue de cette conversation, ils déplacèrent un fauteuil et soulevèrent le lourd tapis de sol qui fut ensuite roulé en partie jusqu'aux pieds de la table. Gravé sur les dalles de pierre, un cercle de 2 m de diamètre apparut. Divers signes cabalistiques y étaient dessinés.

Le châtelain s'absenta et revint dans la pièce, une épée à la main.

Les assistants, bouche bée, suivaient attentivement ces préliminaires.

L'Hindou saisit l'épée tendue, se plaça au centre du cercle et, avec la pointe parcourut la circonférence en récitant des Mantrans ([7]), dans une langue que personne ne comprit.

L'opération terminée, le fauteuil fut amené au centre du grand cercle. Le mage s'y assit, déposa l'épée sur ses genoux tout en la maintenant des deux mains, et :

— Ce cercle magique doit en temps utile suppléer à la disjonction de la chaîne protectrice, car à un certain moment, vous l'interromprez. Surtout, quoi qu'il advienne, ne parlez pas à haute voix et ne faites aucun geste, à moins que la permission ne vous soit donnée par moi ou... mon intermédiaire. Vous comprendrez, au cours de la séance, ce que j'entends par *mon intermédiaire*.

L'officiant détendit tous ses muscles. Son regard, insensiblement perdit de sa fixité. Ses paupières se fermèrent. Lentement son aura s'extériorisa de lui-même et s'en alla planer au-dessus de l'anneau de clé. Ce dernier reposait toujours sur la grande table en chêne.

Le professeur Goubert et M^e Bernard Dujet, parmi les autres spectateurs passifs, s'étaient assis à l'écart de la chaîne psycho-protectrice. De temps à autre ils se concentraient du regard, comme pour se rendre compte qu'ils étaient deux à n'en pas croire leurs yeux.

Le dédoublement qu'ils voyaient pour la première fois produisait sur eux une vive impression et perforait leur carapace de scepticisme.

— Ami ! s'écrièrent simultanément Lykam et Ranyx en voyant apparaître le mage dans leur laboratoire. Nous commençons à nous inquiéter.

— Content de vous retrouver ! Que s'est-il passé depuis mon départ ?

— Rien. Ce calme est de mauvais augure. Hoogalam doit préparer sa revanche. Mais, toi-même, que vas-tu nous apprendre ?

— Deux de mes amis se refusent à croire à votre existence et l'un d'eux me demande de soumettre à la chaleur l'anneau de clé dans lequel est plongé votre univers. En cas d'acceptation de ta part, je leur décrirai ce qui se sera produit dans votre cosmos.

Indécis, Lykam réfléchit un instant, puis :

— J'ignore les conséquences qui pourraient découler de cet acte, mais au point où nous en sommes, je ne pense pas que cela aggravera la situation déjà bien précaire de notre planète. Si cela doit aider la science j'accepte. Qu'importe d'ailleurs, ajouta-t-il découragé, nous risquons chaque jour de périr à cause du Bakrum.

— Ne dites pas cela, Père. Il faut toujours espérer.

— Bah ! Tes amis peuvent chauffer l'anneau.

— Rien ne t'oblige d'accepter, Lykam, réfléchis. Cependant, si tu leur en donnes l'autorisation, j'aurai une faveur à te demander : ce sera de leur annoncer cela par l'intermédiaire de Ranyx. Consens-tu à ce que je la matérialise sur la Terre ?

— Oui, si ma fille le désire. Toutefois, comment les Terriens la comprendront-ils puisqu'elle parle enoctanien ?

Ranyx et le mage, en souriant, échangèrent un regard complice.

— Je me charge de cet inconvénient, le rassura l'Hindou. Quand désires-tu, Ranyx, rejoindre mes amis ?

— Immédiatement... Est-ce possible ? J'ai hâte de les revoir... plus longtemps cette fois. Quelle curieuse impression lorsqu'on arrive ainsi, brusquement, dans un monde aussi étrange que le tien. J'y retournerai volontiers.

— Parfait. Je vais donc exaucer tes vœux. Dès ton arrivée, dis à mes amis qu'ils pourront interrompre, pendant 10 minutes au plus, la chaîne de protection. Pendant ce temps, ils chaufferont l'anneau de clé, sans le porter au rouge, et le refroidiront ensuite. L'expérience terminée, je te rematérialiserai sur Enoctan.

De l'anneau de clé, s'éleva une légère vapeur orangée qui se condensa rapidement. Dix secondes encore et ce fut un corps humain véritable qui apparut.

Ranyx était matérialisée dans le pavillon de chasse du château de Mauberlé. Les témoins de cette visite, aussi merveilleuse qu'inattendue, croyaient rêver. Mais leur rêve se transforma en stupeur lorsqu'ils entendirent cette Mélusine chuchoter la consigne du mage en français !

— Vous pouvez désunir la chaîne de protection, pendant 10 minutes...

Elle acheva sa phrase en descendant de la table et s'approcha lentement de Pierre.

Jean Kariven rompit la barrière psychique en lâchant les mains des châtelains. Ali ben Rhâ, protégé par le cercle magique, demeura en léthargie, étranger à tout ce qui l'entourait.

Le professeur Goubert s'était levé d'un bond et s'apprêtait à enjamber la fenêtre pour fuir. Dans l'ambiance étrange de ce manoir obscur il pensait perdre la raison.

Bernard Dujet le retint par le pan de sa veste :

— Allons, professeur, du sang-froid, que diable ! (Et en se moquant :) Cette belle fille n'abusera pas de vous, voyons...

— Pierre ! murmura-t-elle en s'approchant de lui. C'est donc vrai, tu ne m'as pas oubliée ?

— Vous oub... T'oublier ! Comment l'aurais-je pu ? chuchota-t-il.

Infiniment troublés, ils se regardaient dans les yeux. N'était-ce pas mieux qu'un long discours ?

Les châtelains et leurs amis assistèrent à cette scène sans dire un mot. Mais la baronne, vexée de voir que tous les regards convergeaient vers Ranyx, se chargea de rompre le charme :

— On nous oublie, il me semble ! Le professeur n'a que 10 minutes pour manipuler l'anneau, ne les gaspillons pas... Mademoiselle, poursuivit-elle sèchement,

c'est bien le mage qui vous a matérialisée ici pour nous autoriser à faire cette expérience ?

— Nul autre que lui n'en eût été capable. Tu as donc pensé juste.

En s'entendant tutoyer par cette « créature » la baronne poussa un « Oh ! » d'indignation. Peu s'en fallut qu'elle ne tombât en syncope. Le baron la calma de son mieux et pour lui prouver qu'il ne trouvait pas ce langage déplacé, il s'adressa à la jeune fille en la tutoyant à son tour :

— Assieds-toi, Ranyx, les préparatifs du professeur seront brefs.

C'en était trop pour cette gente Dame de la Ferrière, digne descendante des de Saint-Eustache Farigoulle, la plus vieille noblesse du canton ! Rouge et révoltée par tant de familiarité venant d'une « truande », elle eut des vapeurs et se laissa choir sur une chaise.

Les questions pleuvaient sur Ranyx, mais la plupart du temps c'était à Pierre qu'elle répondait. Ses yeux ne le quittaient pas.

— Je... Nous ne nous attendions pas à t'entendre parler notre langue, s'étonna Pierre.

— Ali ben Rhâ me l'a apprise au cours de ses voyages successifs sur notre planète.

André fit un signe de tête à Dianna et, en clignant de l'œil, entraîna discrètement ses amis, afin de les laisser seul à seul.

Le petit groupe qui s'était éloigné entourait maintenant le

professeur Goubert et feignait de s'intéresser à lui.

Le professeur, tout en chauffant l'anneau à la flamme d'un cierge, jetait parfois un coup d'œil à la dérobée en direction des amoureux en puissance.

Pierre se rapprocha encore de Ranyx, assise dans un fauteuil, et lui prit la main. Elle répondit à son geste par une légère pression de ses doigts.

— Tu es si différente de nous, Ranyx. Je voudrais, malgré tout te dire, mais... à quoi bon, puisqu'en réalité tu n'existes que dans mon esprit et... au fond de mon cœur.

— Je le regrette aussi, Pierre...

Une exclamation du professeur vint troubler leurs confidences :

— Ça y est ! Il est chaud ! Que devons-nous faire ?

— Le refroidir promptement, répondit Ranyx. C'est la consigne d'Ali ben Rhâ. Après cela, je retournerai sur Enoctan.

Elle observait le professeur qui plongeait l'anneau dans un verre d'eau froide. Involontairement, son regard erra sur André qui, un peu à l'écart, tenait Dianna par la taille.

— Pourquoi ne suis-je pas née Terrienne ? rêva-t-elle tristement puis à voix basse :

— Pierre, je vais disparaître à jamais. Ce bijou contient ma photo. Garde-la et, plus tard, en la regardant, pense que Ranyx est malheureuse loin de toi... pour toujours.

Elle dégrafa de son soutien-gorge mauve clair une petite broche ovale fluorescente qui, mue par un déclic, s'ouvrit en deux.

— Tu es merveilleuse ! Le relief et les couleurs sont remarquables. Ne sois pas triste... Chérie. Nous nous reverrons encore... un jour, murmura-t-il en se mentant à lui-même.

Dianna avait suivi cette scène et, en souriant malicieusement à Pierre, elle vint lui donner ce conseil :

— Pourquoi ne feriez-vous pas visiter le parc à Ranyx ? Nous avons encore 5 minutes environ, avant que l'anneau ne soit refroidi...

Mme de la Ferrière voulut dire quelque chose mais le baron, s'armant de courage, fronça les sourcils. La baronne leva alors les yeux au ciel, poussa un soupir et, résignée, haussa les épaules.

Chacun avait compris l'allusion de Dianna. Le professeur Goubert, naturellement, n'avait rien vu ni rien entendu, absorbé qu'il était par le simple examen du verre d'eau froide.

Prenant Ranyx par le bras, Pierre l'entraîna dans les allées du grand parc, laissant aux châtelains et aux autres le soin de commenter cette extraordinaire idylle.

Leur promenade les amena au fond du parc. Silencieusement, Firmin vint à passer près d'eux et, sans le vouloir, les aperçut.

Une tuile tombant du 10^e étage sur son crâne poli ne lui aurait pas

causé autant de surprise.

Il ouvrit et referma les yeux à plusieurs reprises, regarda sa montre et, mentalement s'écria :

— Non, à cette heure, je ne roupille pas ! Ou je travaille un peu de la calebasse ou j'ai des visions ! J'ai peut-être tort de siffler le cognac du baron, faudra que j' me mette au régime sec !

Et sur ces paroles pleines de bon sens, il regagna précipitamment le château. Pourtant, en cours de route, cette idée le tracassa et, par acquit de conscience, il revint sur ses pas.

Pierre et Ranyx (l'Amour est aveugle !) ne se doutaient de rien.

— Chérie, ne reviendras-tu pas, bientôt ?

Elle se blottit dans ses bras et appuya sa tête contre son épaule.

— Je voudrais rester près de toi, mon Amour, mais c'est impossible. Je suis d'un autre monde. Non, il vaut mieux croire que nous vivons un rêve magnifique... simplement.

Elle lui offrit ses lèvres écarlates. Pierre l'embrassa tendrement.

A ce moment, Firmin arriva sur la pointe des pieds et se dissimula derrière un buisson. Voyant que Pierre embrassait cette jeune fille inconnue et si peu vêtue (elle n'avait qu'un Bikini, un soutien-gorge, son casque et ses courtes bottes !) sa respiration en fut coupée.

— Ça y est ! J' suis mûr pour le cabanon ! s'écria le malheureux Firmin qui commençait à douter sérieusement de ses sens. Eh ! ben mon vieux, tu t'en payes du bon temps... Mais comment est-elle entrée au château, celle-là ? J' suis sûr que personne n'est venu, à part le « gros du barreau ». Pourtant, non. Je ne rêve pas... Ils jouent à Roméo et Juliette...

Pendant ce temps, le professeur abandonnait un instant l'anneau :

— Que faites-vous, mademoiselle Ranyx, sur votre planète ? Je serais... Mais !... Où est-elle passée ?

André sourit ironiquement :

— Professeur, c'est à vous qu'il faudrait demander où vous étiez passé ! Ranyx et Pierre sont dans le parc où ils examinent les lépidodendrons et les fougères arborescentes.

— Ah ! Vous avez des rhododendrons, marquise ? Je serais très heureux de les voir. Je m'en vais rejoindre ces deux jeunes gens...

— Mais non, professeur, se récria celle qu'il avait appelée Marquise. Je n'ai pas de rhododendrons et encore moins de lépidodendrons ! M. Marshall vous donnait une image, tout simplement.

« M. Mazières est dans le parc avec cette... créature et, je gage que votre arrivée ne serait pas accueillie très favorablement... »

En voyant la mine déconfite du professeur Goubert, l'assistance se mordit les lèvres pour ne pas lui rire au nez.

... Dans les allées ombragées du parc, Ranyx et Pierre revenaient

vers le pavillon de chasse, car le temps s'écoulait, inexorable.

Le « spectacle » étant terminé, Firmin abandonna sa cachette en se jurant de consulter au plus tôt un psychiatre.

— Jamais je ne pourrai t'oublier, Ranyx. Puisse le destin nous réunir, un jour... dans ce monde ou dans l'au-delà.

La jeune fille essuya furtivement une larme et ils s'étreignirent dans un dernier baiser.

Ils franchirent la porte du vieux manoir et pénétrèrent dans la salle aux trophées.

Le regard de Ranyx alla de l'anneau de clé (remis au centre de la table) à Pierre Mazières. Deux étranges pôles d'attraction. Étonnante dualité pour cet être intra-atomique et pourtant humain.

— Nous voici ! dit Pierre en entrant.

Sa voix cherchait à être naturelle mais, à travers son intonation perçait une pointe de mélancolie.

— Ranyx va nous quitter. Pour toujours peut-être ? Disons-lui néanmoins au revoir... non adieu.

Avec émotion, tous lui serrèrent la main, sauf Dianna qui l'embrassa et lui chuchota à l'oreille :

— Espère, Ranyx. L'on n'est jamais perdu l'un pour l'autre quand on s'aime.

Arriva le tour de Pierre. Il fit un pas vers elle mais, déjà, Ranyx devenait transparente et, avant de se fondre dans l'infini intra-atomique, elle murmura :

— Adieu... Chéri...

Pierre resta interdit. Il savait que leur amour devait se terminer de cette façon. Pourtant, malgré lui, il avait conservé le faible espoir qu'un événement imprévu aurait permis de prolonger cette trop courte idylle. Malheureusement, les miracles de ce genre ne se produisent que dans les contes.

— Je me demande encore si nous n'avons pas été les jouets d'une hallucination collec...

Le professeur n'acheva pas. Pierre avait littéralement bondi :

— Et ça, professeur ! Est-ce le fruit d'une illusion collective ? L'ai-je pondu dans un moment d'inattention ?

Interloqué, le professeur saisit le bijou que brandissait Pierre sous son nez. En l'ouvrant, il découvrit le portrait de Ranyx, en relief, souriante et telle qu'ils l'avaient vue une minute auparavant.

— Inutile de douter davantage, professeur. Ranyx n'est pas un mythe, ce bijou en est la preuve flagrante...

— Son rouge à lèvres aussi, ajouta André moqueur. Pierre, confus, s'essuya rapidement les lèvres avec son mouchoir.

— Reformons la chaîne de protection, suggéra Jean. Nous parlerons de cela plus tard. Le maître va revenir parmi nous.

La chaîne psychique fut reconstituée. Sitôt après, l'aura du mage commença à sourdre de l'anneau de clé. Le double fluide de l'Hindou se condensa et réintégra son corps physique.

Ali ben Rhâ reprit conscience. Ses muscles se contractèrent. Il se leva.

— Charmante idée que la vôtre, professeur Goubert ! dit-il furieux. En chauffant l'anneau, vous avez failli nous anéantir!...

Les regards, atterrés, se portèrent vers le professeur. Celui-ci, très gêné par cette déclaration, tortilla son mouchoir, tambourina de ses doigts le rebord de la table et finit par s'asseoir timidement sur le coin d'une chaise.

En d'autres circonstances, son air penaud eût été risible.

CHAPITRE IX

... Peu après la dématérialisation de Ranyx, son père interrogea le mage :

— Ne peut-elle courir aucun danger, sur ta planète ?

— Aucun, rassure-toi. Et puis, songe, ami, que sa présence parmi les Terriens du château sera pour eux la preuve irréfutable de votre existence.

... Des jours et des semaines s'écoulèrent sur Enoctan.

Le mage et Lykam traversaient la grande place qui s'étendait devant le Palais vert. Ils se rendaient à l'observatoire astronomique situé au sommet d'un building faisant face au Palais-Laboratoire.

Tout à coup, Lykam s'arrêta, regardant autour de lui :

— Mais... Tu n'as pas d'ombre, Ali ben Rhâ ! C'est curieux...

Le mage constata l'exactitude de cette remarque. Le soleil vert qui projetait ses rayons dans leur dos ne dessinait pas son ombre sur l'asphalte éclatant. Seule, celle de Lykam était visible.

— Je ne suis en somme qu'un fantôme, répliqua l'Hindou. Et les fantômes n'ont pas besoin d'omb...

Le mage ne termina pas. Les yeux fixés au sol, il examinait quelque chose.

Intrigué, le physicien l'imita et s'aperçut que son ombre et celles des immeubles qui les environnaient, s'allongeaient et se résorbaient brusquement.

Cette anomalie se reproduisit plusieurs fois, quand soudain, elle prit une ampleur démesurée.

Ils se retournèrent et, effrayés, constatèrent que le soleil avait cédé la place à un énorme boulet incandescent verdâtre. Une grande auréole sanguinolente entourait la sphère céleste. La surface de cette supernova ([8]) se hérissa d'un nombre incalculable de protubérances

grandioses, visibles à l'œil nu.

Ce spectacle surnaturel était des plus impressionnants.

L'augmentation subite d'intensité solaire avait déformé les ombres des êtres et des objets qui faisaient écran — entre le soleil et le sol — en agissant sur eux comme un projecteur à faisceau variable.

— Quel phénomène exceptionnel ! s'exclama Lykam. Quelle en est la cause ?

— Ne serait-ce pas... l'expérience qui se déroule actuellement sur la Terre dans le but de déterminer les effets résultant de réchauffement de l'anneau de clé ?

— C'est possible. Regarde à l'horizon ! Le Bakrum s'irradie et devient phosphorescent !

De tous côtés, les Koppancopans accouraient, apeurés et inquiets. Que signifiait ce changement imprévu dans le soleil ? La douce lumière du jour avait fait place à un éclat aveuglant de couleur cuivrée, strié de zones vertes.

Hommes et femmes présentaient maintenant des teints de cadavres : les uns paraissaient blêmes-olivâtres, d'autres jaunes-verts. Vraies figures de cauchemars ou de spectres grandguignolesques.

Brusquement, le mugissement de sirènes déchira l'air. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les Koppancopans se dispersèrent et s'enfuirent dans toutes les directions.

— Vite ! cria Lykam, un tremblement de terre ! Rejoignons les abris.

Ils s'engouffrèrent hâtivement sous une imposante voûte qui s'ouvrait au pied d'un bloc d'immeubles. Le couloir en pente les amena à un rond-point souterrain où d'autres personnes les avaient précédés.

Des craquements, assourdis par l'épaisseur du béton, retentirent. Le silence leur succéda, un silence écrasant, troublé seulement par les respirations haletantes de ceux qui s'étaient réfugiés dans l'abri.

Soudain, un choc épouvantable ébranla la voûte, suivi par d'autres de moindre importance.

Quelques femmes se mirent à hurler de terreur. Des enfants pleuraient en se serrant contre leur mère.

Au bout d'une heure, qui dans cette atmosphère angoissante parut interminable, les sirènes hurlèrent à nouveau.

Dans les souterrains recouverts de plaques d'acier de 3 mètres d'épaisseur (aux endroits les moins vulnérables !), les haut-parleurs commencèrent à grésiller et la voix d'un speaker se fit entendre :

— Alerte terminée ! Koppancopans, des tremblements de terre, suivis de pluies d'aérolithes viennent de se produire sur toute la surface de la planète. Koppancop a subi des dégâts matériels. On ignore si le nombre des victimes est élevé. Soyez calmes et rentrez chez vous. Le sismographe n'enregistre plus aucune vibration. Tout

porte donc à croire que ces cataclysmes ont pris fin.

« Le soleil conserve sa bizarre luminosité. Ceci n'aura probablement pas de conséquences néfastes sur nos organismes. Les astronomes pensent que ces protubérances solaires géantes vont bientôt s'amenuiser et disparaître, rendant au soleil sa lumière habituelle.

« Le phénomène solaire peut avoir eu une influence sur les séismes et sur la pluie d'aérolithes que nous venons de subir. Les astrophysiciens sont en train d'étudier une nouvelle forme d'ondes magnétiques qu'émettent les protubérances solaires. Le communiqué que nous venons de recevoir du centre astrophysique de Koppancop, annonce également qu'une observation faite au Coronographe ([9]) a permis d'évaluer la hauteur moyenne des protubérances à 7 millions de km.

« *Morona* », la planète de notre système solaire la plus rapprochée du soleil, vient de s'embraser. Sa surface est en ignition, mais l'astre ne paraît pas devoir exploser.

« Nous vous tiendrons au courant de tous changements survenus. Restez en contact avec l'émetteur continental. Rien de nouveau à signaler. »

La population, de tous côtés, sortait des abris, se hâtant vers les quartiers sinistrés pour constater les dégâts.

Certaines maisons, ainsi que le sommet d'une tour du Palais Royal, s'étaient effondrés. Le séisme, dans l'ensemble, ne causa pas de gros dommages. Mais, il n'en fut pas de même pour la pluie d'aérolithes.

Une monstrueuse météorite s'était abattue sur un quartier, écrasant les maisons, obstruant les rues avoisinantes et pénétrant profondément dans le sol en forant un cratère de 300 m de diamètre. Les abris, bien que blindés et bétonnés, avaient été à cet endroit, réduits en poussière. Le nombre des victimes se chiffrait par milliers.

Toute la ville fut comme « truffée » d'aérolithes. La banlieue souffrit également, ainsi que le terrain d'atterrissage extérieur où des centaines d'aérobuses furent mis en pièces.

Un croiseur volant emportant 900 passagers fut coupé en deux par une météorite et alla s'abîmer dans la mer de Nabyn. Aucun des voyageurs n'échappa à la mort.

Lykam et Ali ben Rhâ s'affolaient devant ce spectacle apocalyptique.

— Cette abominable catastrophe est ma faute ! Je n'aurais jamais dû autoriser le professeur Goubert à mettre son projet à exécution.

— C'est aussi la mienne, reconnut Lykam. Ne revenons pas sur le passé. Allons plutôt consulter Holwank, mon éminent collègue, directeur de l'observatoire astronomique.

Chemin faisant, le mage questionna le physicien :

— Comment as-tu pu savoir que les sirènes annonçaient un séisme ?

Lykam ne le renseigna pas tout de suite, car ils arrivaient devant un building élevé. Ils y entrèrent et, dans l'ascenseur, le mage reçut l'explication.

— C'est à la façon dont elles fonctionnent que nous en sommes informés. A savoir : un long mugissement indique un séisme, deux une attaque aérienne et ainsi de suite selon un code national conventionnel. En ce qui concerne les prévisions, je te l'ai déjà expliqué.

« Quant au déclenchement sismographique, elles sont branchées électriquement sur le mécanisme sismographique qui, à la moindre oscillation les fait entrer en action. Tout tremblement de terre, à moins qu'il ne soit d'une violente spontanéité, est précédé de quelques petites secousses sismiques. Fréquemment, ces mouvements tectoniques ne sont pas ressentis des humains, seuls les appareils les enregistrent. »

Au 292^e étage, l'ascenseur s'arrêta. Lykam et l'Hindou pénétrèrent alors dans une grande salle circulaire d'une soixantaine de mètres de diamètre. Au centre se dressait un gigantesque télescope pointé vers la coupole métallique qui recouvrait le sommet de l'immeuble. Deux passerelles couraient autour de la paroi de l'observatoire, l'une à environ 20 m, l'autre à 30 m de hauteur. Un escalier en pente raide les reliait au plancher.

Holwank, grand, brun, les yeux perçants, un visage franchement sympathique, les accueillit avec amabilité. Il paraissait âgé d'une quarantaine d'années au plus, mais devait en avoir 150.

— Quelle merveilleuse installation ! s'extasia l'Hindou. Mais... Les observations astronomiques ne sont-elles pas troublées par les fumées de la ville ou simplement par l'atmosphère d'Enoctan ? Koppancop n'est pas construite sur une montagne que je sache ?

Holwank sourit à ces remarques :

— Tu es étranger, ami, cela se voit aussi à ton langage. Il n'y a pas de fumées sur Koppancop ; depuis 8000 ans les maisons sont chauffées par des centrales héliothermiques. La chaleur solaire est emmagasinée et distribuée à travers toute la ville grâce à des plaques à radiations obscures logées dans chaque mur. Quant à l'atmosphère, nos équatoriaux sont pourvus d'un système de vision électronique qui se charge de la percer. Nous avons adapté à l'équatorial, une variante du dispositif d'investigation du microscope électronique. Toutes les poussières qui pourraient subsister dans l'air, sont d'ailleurs chassées à l'aide de sirènes ultra-soniques en perpétuel fonctionnement.

« Quant à la parfaite stabilité de l'observatoire, elle est assurée par un pilotis massif sur colonnes bétonnées qui s'enfoncent très

profondément dans le roc sur lequel est bâti ce building. L'ensemble de la construction ne subit donc aucune oscillation perturbatrice. »

— C'est prodigieux.

— D'où proviennent ces extraordinaires modifications de notre soleil, Holwank ? questionna Lykam. En connais-tu exactement l'origine ?

— Il s'est produit une réaction thermonucléaire partant du centre du soleil ; la température de l'astre a été portée, nous révèle le Thermo-couple, à 30 millions de degrés, et ce n'est là qu'un chiffre approximatif et certainement inférieur à la réalité.

« Cette réaction fut trop soudaine pour l'attribuer à la fin d'un cycle de réactions nucléaires lentes. Il y a autre chose ; mes confrères du centre astrophysique nous l'apprendront peut-être sous peu.

« Ces phénomènes se reproduiront-ils ? Quels seront leurs effets sur le Bakrum et sur notre organisme ? Je ne puis que constater les faits, n'ayant pas eu le temps de les étudier à fond. Cependant, depuis moins d'une heure, la pression barométrique baisse dangereusement alors qu'après chaque séisme elle remonte toujours. Qu'est-ce à dire ? Devons-nous craindre d'autres événements du même ordre ? Personne ne peut l'affirmer. Pourtant, les apparences sont troublantes.

« Regardez ces cobayes dans leur cage. Ils sont affolés, s'agitent et veulent en sortir. Ils n'ont jamais présenté ces réactions, même quand on les soumet à l'action des rayons cosmiques intersidéraux. Les animaux ont un instinct prémonitoire qui ne les trompe pas. »

— J'ai vu personnellement, confirma Ali ben Rhâ, une colonie de rats affolés abandonner un navire ancré dans un port. Deux jours plus tard, le bateau fut englouti dans une formidable tempête au large de la Nouvelle-Zélande.

Holwank et ses visiteurs, inquiets, observaient maintenant trois cages, renfermant chacune un cobaye. Les petites bêtes tournaient et retournaient entre les quatre rangées de barreaux métalliques, essayant sans succès de s'enfuir. Que craignaient-elles ? Quel sens mystérieux et subtil, leur faisait redouter une catastrophe que les hommes, eux, ne pouvaient prévoir ?

Tout à coup, et sans qu'on pût l'expliquer, Holwank et Lykam furent brutalement projetés sur le sol. Ils roulèrent jusque contre le mur et restèrent inertes.

Le building se mit à vibrer de haut en bas et sembla osciller sur sa base. En quelques secondes tout fut plongé dans l'obscurité.

Venant de l'extérieur, un bruit singulier, pareil au souffle de la tornade, résonna à travers la coupole métallique. Des craquements sinistres, suivis de chocs formidables, retentirent.

Sur les parois intérieures de l'observatoire, des plaques fluorescentes apparurent peu à peu, démasquées probablement par un

dispositif fonctionnant dès que tombait la nuit.

Avant que les plaques murales ne se fussent complètement éclairées, le double fluide du mage entendit des gémissements.

— Qu'avez-vous ? Que s'est-il passé ? demanda l'Hindou, inquiet mais soulagé de savoir ses amis vivants.

— Ali ben Rhâ... Je ne... parviens presque plus à... bouger !

— Un poids énorme... pèse sur moi ! ajouta Holwank en suffoquant. Il fait froid... C'est terrible...

— Quel pénible et étrange malaise, haleta Lykam. Je ne souffre pas et pourtant... Je ne peux bouger... que très faiblement. Je vais essayer de ramper... Mais quel froid...

Allongé sur le plancher de l'observatoire, il remua un bras, très lentement, puis une jambe.

Ali ben Rhâ assistait à leurs efforts, effrayé et impuissant. Ses facultés supranormales le mettaient à l'abri de ce malaise.

— Je n'arrive pas à me redresser, murmura Holwank avec difficulté. J'étouffe presque... Ecoute ! On dirait que des immeubles s'écroulent... Etranger, ne pourrais-tu pas, aller chercher du... secours ?

Le mage s'efforça de soulever l'astronome. Celui-ci paraissait littéralement collé au sol. N'y parvenant pas, il disparut et se manifesta immédiatement dans le laboratoire de Petsy et Bloota.

Les deux jeunes filles, à la grande stupéfaction du mage, se trouvaient recroquevillées dans un angle de la grande salle. Elles présentaient les mêmes symptômes.

Les tables, les appareils et tous les instruments de travail de ce laboratoire s'étaient écrasés contre un mur. Tous les objets que contenait la pièce avaient été projetés contre ce mur, le même à l'angle duquel les jeunes filles furent précipitées.

Questionnées, elles fournirent des explications identiques : pas de douleurs aiguës, respiration difficile, froid particulièrement rude, et impossibilité absolue de se lever. Leurs membres ne pouvaient se décoller du sol. Un aimant effroyablement puissant semblait les y retenir avec une force irrésistible.

Ali ben Rhâ les encouragea de son mieux, disant que ce « malaise » ne pouvait qu'être passager. Néanmoins, l'inquiétude le gagnait.

Au-dehors, il constata qu'il faisait réellement nuit. Scrutant l'horizon, il aperçut les étoiles qui, insensiblement devenaient minuscules tandis que d'autres, dans une direction proche du zénith paraissaient grossir ou se rapprocher d'une manière inquiétante.

Un vent d'ouragan traversait l'espace, déracinant les arbres du grand parc, soulevant des électromobiles stationnés dans les rues et les lançant contre les immeubles comme l'aurait fait un gosse avec un jouet devenu sans attrait.

Une multitude de Koppancopans gisaient çà et là, sans mouvements.

Le mage alla se rendre compte de l'état de chacun d'eux et s'aperçut de nouveau qu'ils subissaient aussi cette incroyable force mobilisatrice.

Une cinquantaine de Koppancopans avaient été projetés dans un renfoncement et s'étaient trouvés coincés, mais indemnes. Naturellement, ils ne pouvaient faire aucun mouvement. Soudain, ils s'efforcèrent de ramper en levant leurs yeux révoltés par l'épouvante.

Venant du ciel, et probablement arraché d'une gare routière, un gigantesque autocar vint s'écraser dans le fond de l'impasse, transformant les malheureux en une affreuse bouillie sanglante !

Les trois quarts des bâtiments de la ville s'étaient écroulés et leurs ruines se trouvaient dispersées dans toutes les directions par un cyclone diluvien.

Des millions de Koppancopans avaient dû périr écrasés, noyés ou décapités. Ceux qui avaient été plaqués au sol restaient encore paralysés, toutefois, ils vivaient et conservaient leur lucidité.

Afin de se rendre compte de l'étendue du désastre, Ali ben Rhâ s'éleva dans les airs et étudia la région environnante.

L'activité volcanique s'était considérablement accrue. Certains pics rocheux s'effondraient et à leur place naissait un cratère qui bavait des torrents de laves en ignition.

Des fleuves, sortis de leur lit, avaient rasé les villes voisines. Un nombre incalculable de crevasses de plusieurs centaines de mètres de large, sur des kilomètres de long zébraient le sol. Des fleuves entiers, par endroits, se déversaient dans ces crevasses d'une profondeur insondable ; ces monstrueuses cataractes mugissaient comme des centaines de Niagara. Parfois, dans un violent soubresaut du sol, une crevasse géante se refermait en expulsant sur des kilomètres de longueur, de formidables masses de magma bleu chargées d'éclairs rouges ; aussitôt, la nappe boueuse que venaient de vomir les entrailles d'Enoctan, se transformait en boue incandescente, incendiant ce que les eaux avaient épargné.

D'autre part, un raz de marée foudroyant venait de priver la côte de toutes les villes qu'elle abritait. La mer de Nabyu déferla sur des centaines de kilomètres à l'intérieur du continent.

Koppancop avait subi de gros dégâts. Quelques hautes constructions particulièrement solides, telles que les laboratoires et les observatoires entièrement blindés, résistèrent néanmoins.

De nombreux aérobus qui, au début du cataclysme, volaient, vinrent s'écraser ou s'abîmèrent dans les flots déchaînés. Ceux qui stationnaient sur l'aérodrome furent balayés, s'écrasant contre les hangars.

Stupéfait par ce fléau, le mage revint à l'observatoire. Il décrivit à ses amis tout ce qu'il venait de voir et termina par ces mots :

— Cet effroyable déluge a englouti des dizaines de millions d'êtres humains dans tous les pays. Les personnes qui se trouvaient dans de profonds abris ou encore dans certaines rues ont été emportées et sont venues heurter le premier obstacle rencontré...

« Il fait nuit — c'est inouï à cette heure — une nuit totale ! Le soleil est invisible. Les Koppancopans que j'ai examinés subissent la même paralysie que vous, il faut donc attendre... »

Ils attendirent. Cet étrange phénomène se manifesta encore pendant une durée équivalant à peu près à 3 jours et 3 nuits, mais le jour ne vint pas un seul instant pendant cette longue période.

Le froid et la faim s'ajoutant à l'immobilité forcée des Enoctaniens devenaient intolérables.

De temps en temps, dans l'observatoire de Koppancop, Holwank et Lykam remuaient légèrement. Ali ben Rhâ leur prodiguait des paroles de réconfort mais rageait intérieurement de ne pouvoir rien faire d'autre. Il souffrait de les voir s'épuiser en vain.

En rampant, Holwank se rapprocha d'une commande axée sur le pied du siège attendant au télescope. Il tendit péniblement la main et, avec des efforts désespérés, finit par abaisser la pédale. Les volets mobiles de la coupole glissèrent, démasquant une trappe. Cette ouverture permit de voir une portion du ciel, criblée d'étoiles vacillantes, sur laquelle se distinguaient des traînées cométaires de diverses couleurs.

— L'air ne peut pas nous faire de mal... dit Holwank en esquissant un pâle sourire. Son visage se couvrit de sueur, car il venait de fournir un effort épuisant pour actionner la commande de la coupole. Ce geste, en temps normal, ne nécessitait pourtant qu'une faible pression du pied !

— Regarde ! s'écria Ali ben Rhâ, le jour revient. Le télescope projette maintenant une ombre diffuse sur le mur...

Lentement l'ombre semblait s'allonger et devenir plus distincte.

La lumière du jour ayant abandonné le prodigieux éclat cuivré qu'elle avait avant de disparaître, naissait peu à peu sur la ville.

— C'est ahurissant ! La régression constante de la force qui nous cloue au sol va de pair avec celle de la nuit... Par contre, la température, très refroidie, se stabilise.

— Je respire un peu mieux à présent, constata à son tour Lykam. Mes jambes et mes bras ont aussi plus de facilité pour se plier.

En moins d'une heure, Holwank et Lykam furent debout. Leur malaise avait à peu près disparu ; seule une certaine lourdeur et une gêne respiratoire subsistaient en eux. Mais, chose paradoxale, en pleine saison chaude et à 3 h de l'après-midi — d'après l'horloge de

l'observatoire — on se serait cru au crépuscule !

Il régnait un froid intense qui engourdisait les membres.

Holwank actionna une commande. La coupole pivota silencieusement et s'immobilisa après avoir parcouru un quart de tour.

— Le soleil ! hurla-t-il épouvanté. Il est minuscule ! C'est incroyable. Qu'a-t-il pu... Oh ! J'ai compris. Quel affreux malheur pour l'humanité ! *Enoctan vient de changer d'orbite de gravitation !*

Il colla son œil à l'oculaire du télescope, et, atterré, se lamenta :

— Je ne reconnais plus du tout les constellations ; les étoiles sont visibles en même temps que notre soleil nain. Il n'y a aucun doute, voici comment cette transformation infernale a dû se dérouler :

« Notre planète a brusquement fait un demi-tour sur elle-même, opposant de ce fait notre hémisphère au soleil, ce qui amena immédiatement la nuit en Nixomie. Cette révolution partielle, ce demi-tourbillon, nous projeta contre le mur et la course folle de notre monde dans l'espace — entre son ancienne orbite et celle qu'il suit maintenant — engendra une accélération considérable. C'est cette accélération subite qui nous cloua au sol, nous interdisant tout mouvement. »

Ali ben Rhâ ne put s'empêcher de songer à ce qui se produit lorsqu'une automobile démarre brusquement. Les voyageurs sont plaqués au dossier de leur siège, leur tête tendant à pencher en arrière. Tel est le résultat de l'accélération.

— En terminant sa course inter-orbitale, poursuivit Holwank, Enoctan s'est de nouveau retourné sur son axe, présentant alors au soleil, notre hémisphère qui était précédemment plongé dans la nuit. Ceci ramena le jour sur le continent Nixomien. La vitesse de déplacement a été foudroyante et la distance parcourue inimaginable pour que le soleil nous paraisse maintenant si petit !

— La masse de l'électron, c'est-à-dire Enoctan, expliqua à son tour le mage, augmentant avec sa vitesse ([10]), la surface planétaire se craquela par vibrations. Des montagnes ont été englouties ou fragmentées, enfin, des vallées se comblèrent à la suite de ce phénomène cosmique.

— Nous venons de subir une révolution planétaire sans précédent. Si Enoctan rencontre, sur sa nouvelle orbite de gravitation, une planète quelconque s'en sera fait de nous...

« Veuillez m'excuser, je dois expliquer à la population l'origine de ce bouleversement et... essayer de la rassurer. »

L'astronome, sur-le-champ, lança un message radiophonique destiné à être retransmis par l'émetteur de Koppancop.

— Sais-tu, Ami, déclara le mage à Lykam, que seule votre constitution physique exceptionnelle vous a sauvé d'une mort atroce pendant le changement orbital d'Enoctan ? Si cet accroissement

brusque d'accélération s'était produit sur la Terre, tous les êtres organisés auraient été littéralement liquéfiés. Aucun n'aurait pu résister à cette écrasante pression.

Les Nixomiens, frappés ou hébétés par toutes les émotions qu'ils venaient d'endurer depuis quelques jours, ne réagissaient pas encore. Mais qu'adviendrait-il lorsqu'ils réaliseraient l'ampleur d'une telle catastrophe ? Leur perpétuel printemps avait cédé la place à un climat rude et froid comme un hiver Nordique. Ces malheureux vivaient sans doute dans la crainte et l'ignorance tant que les astronomes ne les auraient pas renseignés sur leurs dernières constatations cosmographiques et climatologiques.

Les peuples connaîtraient un véritable enfer. Néanmoins ils ne désespéraient pas car, dans ces circonstances, l'espoir demeurerait le facteur principal. Leurs ancêtres avaient d'ailleurs eux aussi traversé ces moments d'angoisse lors de la naissance du Bakrum.

Leurs descendants feraient comme eux et se résigneraient à accepter ce triste sort.

La demi-obscurité, qui pourtant était le jour, inquiétait particulièrement les Enoctaniens. Ce jour, démesurément long, semblait ne pas vouloir finir.

10, 20, 30 heures passèrent, mais la nuit, la nuit franche et totale ne vint pas. Enfin, au bout d'une période correspondant à quatre jours normaux, l'obscurité complète se fit. C'était la nuit.

Un laps de temps à peu près égal dut s'écouler avant que n'apparût le jour, ou plutôt cette lueur crépusculaire qui maintenant le caractérisait.

... Les habitants du continent Nixomien reçurent d'Holwank l'explication de ce phénomène : par son changement d'orbite, Enoctan s'étant éloigné du Soleil, il ne recevait plus qu'une chaleur déficiente. Conjointement, ses jours s'allongèrent. Cela était dû à un ralentissement de sa vitesse de rotation sur lui-même. Dans le ciel d'Enoctan, depuis ce revirement orbital, les étoiles devinrent visibles en « plein » jour. Cette vision diurne des étoiles avait pour cause la disparition d'une partie de l'atmosphère qui entourait Enoctan. La dissipation atmosphérique eut lieu pendant la fuite de l'électron-planétaire dans l'éther. Les milliers de points lumineux, au scintillement multicolore, ne disparaissaient plus de la voûte céleste perpétuellement assombrie. Ils persistaient aussi bien le jour — ou plutôt la clarté crépusculaire — que la nuit, donnant aux gens l'impression de vivre un funeste cauchemar.

Holwank, la nuit franche venue, sondait le ciel, l'œil rivé au *chercheur* du télescope. Lykam et le mage assistaient à ses observations. Soudain, l'astronome fronça les sourcils, nota la position angulaire du télescope et, étonné, se précipita vers l'équatorial.

Il abaissa des manettes, pressa des boutons, tourna un volant de réglage et braqua l'énorme équatorial vers la région du ciel qu'il allait examiner plus attentivement. La marche rotative de l'appareil lui permettait de suivre, en ascension droite comme en déclinaison, les mouvements apparents des astres et de ce qui l'avait intrigué.

Après avoir collé l'œil à l'oculaire, Holwank scruta le ciel pendant une ou deux minutes puis, poussa un cri de surprise :

— J'en étais sûr ! C'est *lui* ! regardez.

Il appuya sur un bouton et, à côté de l'équatorial s'éclaira un écran dépoli où apparut progressivement l'image du ciel étoilé. Trouble au début, la vision s'éclaircit et devint parfaitement nette.

— Voyez-vous, reprit l'astronome, cette masse oblongue et sombre au milieu de l'amas stellaire ? Et cette autre, plus claire et plus grande, légèrement au-dessous, à droite ? Nous n'en distinguons, d'ailleurs, de l'une comme de l'autre, qu'une infime partie. La masse sombre supérieure, c'est le tronçon de Bakrum qui avait échappé à nos regards depuis qu'il était scindé en deux, laissant dans les monts Vérattox une portion de lui-même. Quant à celle-ci, mieux visible, c'est le sommet de la colonne Bakrumique restée sur Enoctan. S'étant profondément enfoncée dans ses entrailles, il nous a été impossible de la perdre en route, si je puis dire.

— Mais pourquoi le sommet du Bakrum est-il visible maintenant, alors qu'il ne l'était pas auparavant ? demanda Lykam.

— Il est probable que la gigantesque colonne se sera tordue en « S » dans la course inter-orbitale ? Peut-être y a-t-il une autre cause ? Je vais étudier ce problème.

Holwank se pencha sur l'écran, considéra longuement les deux embryons de Bakrum et murmura pensivement :

— Notre planète a donc franchi en très peu de temps, une distance considérable dans les espaces intersidéraux. Fort heureusement, l'inclinaison de son axe de rotation n'a pas beaucoup changé ; ceci nous a évité un anéantissement certain. Si elle avait basculé, les pôles ainsi déplacés auraient pu prendre la place de l'équateur, amenant l'extinction du genre Enoctanien.

« Une partie seulement de notre atmosphère a été dissipée durant la fuite d'Enoctan dans l'infini. C'est pourquoi nous respirons maintenant plus difficilement. Je frémis rien qu'en songeant à ce qui aurait pu nous arriver si notre planète avait rencontré un astre errant entre son orbite d'origine et celle qu'elle trace actuellement.

« La nouvelle route d'Enoctan placera d'ici peu je le crois notre

colonne de Bakrum très exactement au-dessous du tronçon immobilisé dans l'éther. C'est cette poutre immense, Ali ben Rhâ, qui pénétra dans ton univers en émergeant à la surface de l'anneau de clé dont un des atomes représente notre système solaire. »

— Pourrais-tu, Holwank, déterminer le jour et l'heure exacte où les deux tronçons seront en conjonction, l'un au-dessus de l'autre ?

— Aisément, Lykam. A un centième de seconde près, lorsque je connaîtrai la vitesse gravitique actuelle, ainsi que la distance qui nous sépare de l'amas galactique traversé par le Bakrum que nous venons de découvrir. Au fait, pourquoi cette question ?

— Parce qu'au point où nous sommes, je crois que le moment est venu d'expérimenter mes rayons désintégrateurs. La situation d'Enoctan est si précaire que nous devons tout tenter pour la sauver. Les peuples risquent à chaque jour l'anéantissement. Il faut agir.

— Il n'y a pas d'autre solution, confirma l'Hindou. Tes rayons anti-Bakrumiques peuvent très bien remplir leur mission. Dans le cas contraire?... Et dire qu'un simple échauffement de la matière de l'anneau a suffi pour déclencher ces calamités.

— Qu'y pouvons-nous ? rétorqua philosophiquement Holwank. Sur ces paroles pleines de stoïcisme, ils se séparèrent.

Revenu à son labo, Lykam, très soucieux, interrogea le mage :

— Ami, quand feras-tu revenir Ranyx à Koppancop ?

— Je crois que la regrettable expérience du professeur Goubert est terminée. Je peux donc te rendre ta ravissante fille. Vois...

L'Hindou indiqua du doigt l'angle du laboratoire. Le physicien y porta son regard. Une luminescence diaphane prit naissance dans l'air, dessinant peu à peu les contours d'un corps humain. L'ectoplasme se cristallisa en un être vivant et merveilleux : Ranyx.

— Père ! s'écria-t-elle en s'élançant dans ses bras.

Lykam, les yeux embués de larmes, l'embrassa affectueusement et lui posa mille et une questions.

L'heure tardive écourta leurs effusions. Ils s'apprêtaient à prendre un repos bien gagné lorsque, tout à coup, les sirènes se firent entendre.

— Deux mugissements prolongés. C'est une attaque aérienne ! Il ne peut s'agir que d'Hoogalam. Regagnons les abris.

Ranyx remit promptement le casque qu'elle avait enlevé et se précipita vers l'ascenseur, accompagnée de son père et d'Ali ben Rhâ.

Après une rapide descente, ils se trouvèrent sur la place centrale, courant en direction de l'abri le plus proche.

Soudain, la fille du physicien s'arrêta, essoufflée et grelottante. Son simple maillot collant n'était plus de mise avec le climat rigoureux qui avait envahi la planète. Sans chercher à découvrir la cause de cet essoufflement et de ce froid intense, elle rabattit sa longue cape sur

son corps à demi nu et, frissonnante, reprit sa course.

— Quel froid ! dit-elle en les rejoignant dans l'abri blindé. Mais pourquoi suis-je si opprimée ? Je respire difficilement. J'ai...

A ses côtés, une jeune femme se mit à sangloter, l'empêchant de continuer :

— Deux fois en quelques jours ! C'en est trop, je vais devenir folle !

Et pour confirmer ses dires, elle piqua une crise de nerfs.

Ranyx fut brusquement intriguée par l'attitude de cette femme. Le changement de température lui revint aussi à l'esprit. L'allure singulière des Nixomiens qui avaient abandonné leurs légers vêtements pour de lourdes jaquettes et d'épais justaucorps, la plongeait dans la perplexité.

— Père, que veut dire cette femme ? Y a-t-il eu une autre attaque récemment ? Et, pourquoi fait-il si froid ?

Lykam lui expliqua alors tous les malheurs qui les avaient frappés pendant son séjour sur la Terre. Il ne regrettait pas, maintenant, de l'avoir soustraite à ces dangers.

Le vrombissement assourdi des aérobus qui passaient au-dessus de la ville, les rendait nerveux et hypersensibles. Le moindre bruit insolite les faisait sursauter. Mais ce qui leur causait le plus d'appréhension c'était qu'aucune explosion ne signalait le bombardement redouté. De temps à autre, seulement, retentissait le crépitement des canons antiaériens ou le sifflement des fusées-frôleuses. Ces projectiles redoutables étaient pourvus d'un œil électronique qui voyait les astronefs ennemis et les guidait convenablement vers eux.

Soudain dans l'abri, un homme s'affaissa juste aux pieds de Ranyx qui poussa un cri. Il ne paraissait pas blessé, mais restait inerte. A quelques mètres de là, une Koppancopane s'effondra également. Lykam accourut et les examina à tour de rôle.

— Aucun doute, ils ont cessé de vivre ! constatat-il avec rage.

Le physicien allait se lever lorsque son attention fut attirée par le fait que les deux cadavres avaient leur casque éraflé et rongé par l'usure, sur la partie recouvrant l'occiput. Celui de l'homme portait même une fissure dans la matière protectrice, imperméable aux radiations.

Les personnes réfugiées dans cet abri et dont le casque était en bon état ne présentaient aucun trouble physiologique.

— Le lâche ! gronda Lykam, Hoogalam choisit le moment où les gens ont enlevé leur casque pour dormir, sachant que, même si l'alerte est donnée, tous, dans l'affolement n'auront pas le temps de le rajuster correctement. Patience, nous allons prendre notre revanche !

Joignant le geste à la parole, le physicien s'élança en direction de l'ascenseur après avoir confié à Ali ben Rhâ la garde de sa fille.

Les étages supérieurs atteints, il se précipita dans son labo et ouvrit le panneau mur donnant accès à la cour intérieure. Là, Lykam s'enferma dans la coupole translucide et déclencha le mécanisme élévateur. Rapidement, le puissant pilier hydraulique souleva la sphère qui, tous projecteurs éteints, s'immobilisa à environ 80 mètres au-dessus de la cité.

Les traits de feu que crachaient les tuyères des aérobuses ennemis sillonnaient la nuit.

La trappe de la paroi circulaire de la coupole s'ouvrit pour permettre au canon hélionique de se mouvoir librement.

Dans le ciel, les aérobuses se regroupèrent et foncèrent brusquement vers la coupole. Lykam, avec une agilité insoupçonnée, fit volte-face et, prêt à tirer, suivit leur évolution sur l'écran.

Sur son affût, le canon vira rapidement et obéit avec précision aux commandes de son maître. Lykam tira.

Prompte comme un rapace, l'escadrille fit un looping que le physicien ne prévit pas et échappa aux rayons désintégrateurs.

Un aéróbuse se détacha du groupe et vint frôler le dôme hémisphérique. Lykam s'affaissa au pied de son canon sans avoir pu se défendre.

— Je suis inquiète, Ali ben Rhâ. Allons rejoindre mon père.

Le double fluide disparut et réapparut dans la coupole du canon.

Surpris de voir le physicien écroulé, il se pencha sur lui. Brusquement, le regard d'Ali ben Rhâ fut attiré par l'image clignotante de l'écran téléviseur. Comme un vol de charognards, les aérobuses fondaient en ligne droite sur la coupole !

L'Hindou réalisa aussitôt ce qui s'était produit. Sans tarder, il observa les commandes et vit, sur l'écran auxiliaire, la ligne verte s'agiter et s'immobiliser. L'ennemi venait de se placer dans le champ du téléviseur braqué par Lykam. Ali ben Rhâ pressa la poignée de détente.

Une effroyable explosion ébranla la coupole. Autour d'elle d'immenses flammes mauves jaillirent, embrasant la nuit comme un feu d'artifice sinistre et titanesque.

Projetés en éventail, les rayons désintégrateurs détruisirent d'un seul coup l'escadrille complète. Bilan : 80 astronefs pulvérisés !

L'Hindou actionna la commande de descente et, satisfait, s'exclama :

— *Et le combat cessa faute de combattants !*

Au sol, la coupole déclencha le signal de fin d'alerte.

Le mage voulut soulever le corps pour le transporter au laboratoire

quand le physicien remua et ouvrit les yeux.

— Lykam ! Tu as été victime d'une arme provoquant une syncope.

— Merci, Ami. Je te dois la vie. Tu as épargné à la ville une destruction totale. Les appareils revenaient la bombarder.

« C'est heureux que tu aies su manipuler le canon hélionique. Ta mémoire est fidèle.

— Qu'est-ce qui a pu foudroyer ainsi cet homme et cette femme dans l'abri pourtant blindé ? demanda l'Hindou au moment où Ranyx revenait dans le laboratoire.

— Les engins d'Hoogalam sont pourvus de canons à rayons cosmiques artificiels dont la puissance est accrue par un procédé que nous ignorons. La ville survolée est systématiquement balayée par une myriade de radiations mortelles.

« Ces gerbes de rayons cosmiques, lorsqu'elles atteignent un individu démuné de son casque protecteur, le foudroyent comme le ferait une décharge électrique à haute tension. Les rayons cosmiques naturels ne présentent pas ou peu de dangers pour l'être humain. L'exception d'ailleurs confirme la règle. Leur puissance est atténuée par nos casques. Pourtant, une partie du crâne est vulnérable ; en particulier si elle est soumise aux rayons cosmiques de synthèse. En effet, quand un faisceau de rayons rencontre le noyau d'une cellule du bulbe rachidien, il y a fission nucléaire, ce qui provoque une mort subite. Sur divers immeubles de la ville avaient été installés, au sommet d'une poutrelle isolante, des électromètres ultra-sensibles qui avaient pour but de mesurer l'intensité du bombardement cosmique, aussi bien naturel qu'artificiel. Malheureusement, tous ont été détruits au cours du cataclysme. »

Ranyx, harassée de fatigue et brisée par ces heures tragiques, avait regagné sa chambre. Elle ne tarda pas à s'endormir.

Son sommeil fut agité, traversé de cauchemars. A un moment même, le visage crispé, elle appela :

— Pierre!... et se réveilla.

A cette même seconde, dans le manoir du château, Pierre sursauta. Ses mains s'agrippèrent aux bras du fauteuil. Rien, autour de lui, n'avait bougé. Dans la chaîne biopsychique, Jean Kariven et les châtelains restaient impassibles, pourtant, il garda la certitude d'avoir entendu la voix de Ranyx comme un faible murmure.

Symptôme d'une imagination surexcitée ou manifestation subconsciente, pensa-t-il.

Quatre-vingt-seize heures d'obscurité s'écoulèrent en Nixomie, avant que n'apparût le jour, ce jour débile qui durait depuis si longtemps et auquel nul ne pouvait s'habituer.

AU ben Rhâ regardait monter, dans le ciel nouveau, une petite boule vert pâle : le soleil. L'astre ne répandait plus que très faiblement ses lueurs d'agonie sur Enoctan.

Le grand jour n'était plus, pour les Enoctaniens, qu'un souvenir. Cet éclairage parcimonieux les rendait tristes et moroses. Leur vie prenait figure de calvaire. Une sensation d'alourdissement oppressait leur poitrine. La crainte de l'inconnu, d'une grande peur que l'on n'arrivait pas à chasser, finissait par devenir insupportable.

Une étrange psychose s'était emparée de la population, amenuisant son courage et, qui plus est, son espoir. Cette révolution brutale, sans transition, dans le mode habituel d'existence et dans le climat, se traduisait chez les uns par de l'affolement, chez d'autres par de l'apathie.

Les végétaux eux aussi subissaient une métamorphose. Ne bénéficiant plus, faute de lumière, de l'assimilation chlorophyllienne, ils devinrent gris ou blancs. Les quelques rares arbres restés debout après la terrible tourmente planétaire, dressaient lamentablement leurs branches dénudées et blanchies, comme pour implorer la clémence céleste.

Où étaient leurs couleurs chatoyantes et diaprées ? Leur ternissement ajoutait à la morne situation présente.

Le physicien et le mage abandonnèrent leurs méditations pour se rendre à l'observatoire astronomique, où Holwank les reçut avec joie car il désirait leur communiquer de précieux renseignements :

— Les deux tronçons de Bakrum, commença-t-il, seront en conjonction dans 109 jours, à la 31^e heure, 40^e minute et 27^e seconde exactement. Mais il s'agit là de 109 jours calculés d'après la vitesse de rotation actuelle d'Enoctan ; ce qui correspond à plus de trois ans de l'ancienne époque. Le calculateur électronique, mis au point grâce à toi, Lykam, m'a permis d'obtenir ces chiffres. Tu as donc largement le temps de prévenir Gorok et les Nixomiens afin de leur indiquer que le moment de détruire le Bakrum est déjà fixé.

Un pli soucieux barra le front de Lykam. Il savait qu'un jour ou l'autre l'ultime tentative aurait lieu. Mais maintenant qu'une date était retenue pour la réaliser, sa crainte s'aggravait.

Cela ne faisait aucun doute : si la fission nucléaire du Bakrum se communiquait aux molécules constituant la matière environnante, une désintégration en chaîne naîtrait. Ceci Lykam ne le croyait pas, non, il se refusait à admettre une pareille issue. La fin du monde causée par lui ? Non, c'était impossible!... Et pourtant, le doute persistait dans son esprit troublé.

— Ali ben Rhâ, cette expérience, malgré ses dangers, ne peut plus être retardée. Cependant, avant de la mettre à exécution, je vais te demander d'accomplir deux choses. La première sera de souder les

trois morceaux de Bakrum que possèdent tes amis, à la tigelle sortant de l'anneau de clé. Cela permettra à la désintégration de s'opérer sur toute la longueur. Il ne faudrait pas, sous peine de voir la Terre subir à son tour les cataclysmes que nous avons vécus, que ces fragments échappent à la destruction.

« Quant à la seconde, plus personnelle, c'est une prière. Voici : J'ignore encore le résultat futur de ce bombardement anti-Bakrumique. Malgré toutes les précautions que nous prendrons pour le mener à bien, il peut être périlleux... Dans ces conditions, je te demande de soustraire Ranyx à ce péril éventuel. Je ne veux pour rien au monde qu'il lui arrive malheur. Je sais que cela est égoïste puisque je fais abstraction de mes semblables mais ne suis-je pas père ?... Ma fille est ce que j'ai de plus cher. Je suis sûr, Ami, que tu veilleras sur elle... s'il le faut... »

Holwank, Ali ben Rhâ et Lykam se turent. Dans leur tête s'entrechoquaient une foule de visions : fin de monde, catastrophes horribles, raz de marée, mais aussi, par-dessus cela un espoir naissait : celui de voir le continent de Karitopa vivre en paix avec la Nixomie. Le Bakrum détruit, cette grande et belle chose n'était plus impossible...

Ali ben Rhâ promit ce qui lui était demandé puis abandonna momentanément Enoctan pour rejoindre la Terre...

CHAPITRE X

Dans le vieux manoir éclairé par le chandelier, Maître Bernard Dujet était aux prises avec ses notions du réel et de l'irréel qui se fondaient en une ripopée incohérente. Pourtant, après s'être pincé il constata, ayant eu mal, que toute la narration du mage ne pouvait être un rêve. Ranyx, le bijou, cet anneau de clé sur la table de chêne existaient vraiment. En observant le professeur Goubert et Bob qui, après lui, étaient les plus sceptiques de l'assemblée, il se rendit compte qu'eux aussi finissaient par accepter l'invraisemblable. Leur attitude et leur physionomie anxieuse reflétaient maintenant des pensées identiques.

— Seize heures, constata Ali ben Rhâ. Nous avons juste le temps de prendre les dernières dispositions avant la tentative de Lykam. André et Pierre, allez de toute urgence à Paris et ramenez les trois morceaux de métal que vous avez analysé la semaine dernière.

— Je vais avec vous, s'écria le professeur Goubert très inquiet.

Son complexe de persécution aidant et croyant que tous, dans ce château, voulaient sa perte — surtout après l'exécution de sa fâcheuse idée — il ajouta en bredouillant :

— Je... je dois aussi me rendre sans retard au Pappa... au Palais de la Découverte.

La « Ford » qui pénétra dans la grande banlieue parisienne, fonçait à vive allure, suivie à distance respectueuse par la Renault du professeur.

Pierre stoppa bientôt devant le Palais de la Découverte.

— Mais !... Où est donc passé le prof ? s'étonna-t-il, constatant qu'il n'était plus derrière eux.

Dix minutes plus tard, le tacot poussif stoppa devant la Ford. Le professeur sortit en trombe de sa « guimbarde », repoussa la portière qui se referma avec un bruit de poubelle renversée et grimpa allègrement les marches du perron. Sans répondre au portier qui le salua, il ouvrit la porte gauche, s'engouffra dans le hall, et fit le tour à pas pressés, les mains dans le dos et la tête baissée (signe de grande préoccupation !), et il ressortit précipitamment par la porte opposée.

Le professeur tomba alors nez à nez avec Pierre et André qui s'apprêtaient à le rejoindre. Ils l'interpellèrent :

— Où allez-vous donc de ce pas de course ? Vous repartez déjà ?

— Pas du tout, voyons. Je vais au Palais de la Découverte... Je dois m'y entretenir avec trois de mes collègues.

— Vous allez... Mais vous venez juste d'entrer par une porte pour ressortir de l'autre ?

— Ah ! oui ? Vous en êtes sûr ? Je suis un peu distrait aujourd'hui, l'émotion... Vous comprenez ?

— Naturellement, professeur... Nous reviendrons vous chercher ici dans une demi-heure. Vous assisterez à la dernière bilocation, au château ? Nous comptons sur vous.

— Oui, oui, oui... Comment ? A la biloca quoi ?

— Bilocation, Professeur bi-lo-ca-tion, articula posément André. C'est un synonyme de dédoublement.

— Bien sûr, bien sûr... bilocation. J'ai parfaitement compris, mais, j'étais absent.

— Et, vous étiez loin ? demanda André, très pince sans rire.

— Impertinent ! Grossier personnage ! Vous...

Voulant éviter un nouveau scandale sur la voie publique, Pierre et André, en riant, se précipitèrent vers la voiture.

Au premier étage du Palais de la Découverte, à la porte des Sections d'Optique, le professeur Goubert fut abordé par trois messieurs qui paraissaient âgés de 50 à 60 ans environ. L'un d'eux, aux cheveux grisonnants, portait des lunettes.

— Alors, mon cher Goubert, quelle nouvelle ? Pouvez-vous nous montrer ce fabuleux métal ? non pas *que Cipango mûrit en ses mines*

lointaines, mais qui sans doute est né d'une imagination certaine !

— Peuh ! Vos vers sont boiteux, mon ami... Le métal ? Je... non. Pas aujourd'hui. Demain, ou après demain, oui. Je pense pouvoir vous apporter non seulement le métal, mais l'anneau de clé ainsi qu'une jolie broche qui en est sortie.

— Une broche ! Le métal enflé a pondu une broche ! Mais vous vous foutez de nous, mon cher collègue ?

— Je ne me f... Mon Dieu que vous êtes trivial ! se scandalisa-t-il. C'est ça, raillez-moi, ricanez. Mais rira bien qui rira le dernier.

« Ah ! si vous aviez pu voir Ranyx », poursuivit-il en levant les yeux au plafond d'un air inspiré.

Poussant un soupir évocateur, d'un air entendu, il répéta :

— Vous ne diriez pas ça si vous l'aviez vue !

— Ranyx ? Connais pas. Qui est-ce ?

— Une adorable jeune demoiselle, bien qu'elle ait 60 ans. Elle est aussi sortie de l'anneau...

— Quoi ! s'exclama l'un des trois interlocuteurs du professeur. Mais c'est une boîte à malice cet anneau-là ! Une demoiselle... de 60 ans en est sortie ! Voyez-vous Ça, précédée d'une jolie broche... en Roblochon bouilli sans doute ? Au fait, pourquoi n'en sortirait-il pas un régiment de zouaves !

L'homme aux lunettes, étouffant son rire, renchérit :

— Une adorable demoiselle ! Le printemps ne vous vaut rien, Goubert.

— Ah ! oui, c'est ainsi ? Eh bien ! croyez-moi, c'est vous qui déchanterez. Peuh ! Le printemps — d'ailleurs nous sommes en été — pourquoi ne me proposez-vous pas les greffes de Voronoff, puisque vous y êtes ? Je ne vous salue pas, messieurs !

Sur ces paroles acerbes, le professeur s'en alla, la tête haute et sûr de lui, si sûr de lui qu'il dégringola les dernières marches de l'escalier de l'Optique sur le bas du dos...

Furieux, tremblant de rage et le chapeau de travers, il retourna vers sa Renault pour y attendre Pierre et André.

De nouveau, ils étaient tous réunis au vieux manoir. Le châtelain demanda alors à Firmin d'apporter de l'étain et une lampe à souder. Le valet inclina la tête, pensant que ces invités-là avaient sûrement quelque chose de détraqué. Il n'en revint pas moins porteur des objets demandés.

— Qu'allez-vous faire de ce chalumeau ? s'enquit le professeur.

— Nous allons souder sur la tige sortie de l'anneau de clé, les trois morceaux de métal que Pierre et André ont ramené de Paris.

— Ah ! parfait, parfait. Laissez-moi faire, si vous le voulez bien ?

Je me charge de ce travail.

Pierre et André consultèrent le mage du regard. Celui-ci accepta.

Le professeur Goubert n'avait rien vu de ce petit manège, l'allumage de la lampe à souder le préoccupait suffisamment.

Après plusieurs efforts infructueux, il souda enfin deux morceaux de Bakrum, mais n'y parvint pas pour le troisième. Enervé, de ce contretemps, il appela le châtelain à son secours :

— Mon cher marquis... N'auriez-vous pas quelque 10 cm au maximum, de fil de fer galvanisé de faible diamètre ?

Le baron, qui s'entretenait d'occultisme avec Jean, ne remarqua même pas la bévue du professeur et répondit un peu à côté de la question :

— Du fil de fer barbelé ? Je... ma foi non, nous n'en avons pas...

— Pas barbelé, marquis, galvanisé, ça suffira, insista le professeur. C'est pour lier ce métal récalcitrant.

— Oh ! oui, professeur, excusez-moi...

Le châtelain s'absenta un instant et revint avec une pince coupante et un rouleau de fil d'acier très mince, mais résistant.

— Voilà. Il sera adéquat à la chose je pense ?

— C'est ça, mon cher marquis.

— Pas baron, marquis... Non, je veux dire pas marquis, mais baron, rectifia le châtelain.

Le professeur Goubert ne l'écoutait déjà plus et attachait sur la tige métallique la fraction de Bakrum restée rebelle.

Pierre sourit de ces apprêts. Le professeur, facilement enclin à tomber dans une rage folle, s'écria :

— Qu'est-ce qui vous fait rire, Mazières ?

— Liée ainsi avec du fil de fer, cette tige me rappelle Dubout...

— Toujours de l'esprit aux dépens des autres. Ah ! cette jeunesse ! Aucun respect, aucune dignité, aucun...

— Professeur, intervint André, en quoi vous importe-t-il que cette façon d'attacher se rapproche d'un style de dessin humoristique ? Il ne s'agit pas de vous...

Après réflexion, André considéra objectivement le petit professeur en train de s'empêtrer dans le fil de fer, contempla sa veste étriquée et, tout compte fait, songea que ce vieux prof sympathique avait plus l'air d'un comique que d'une lumière de l'Académie des Sciences.

Le professeur avait déjà oublié ces remarques. Il était fort occupé à souder, par-dessus la spirale de fil d'acier, le dernier morceau de Bakrum. Ce petit travail terminé, le mage prit la parole :

— Je vais pouvoir retourner dans ce monde étrange qui, à présent, va connaître la grande peur. Ranyx, pendant ce temps, sera matérialisée ici. Pierre, je compte sur vous pour l'accueillir. Elle sera déprimée. Je sais d'ailleurs que ce devoir sera pour vous un plaisir...

« Le bombardement désintégrateur ne peut plus être retardé. Les circonstances actuelles sont propices puisque les deux colonnes vont être en conjonction. Il était temps car ces cataclysmes ont acculé les Nixomiens au désespoir.

« Maintenant, reformons la chaîne de protection, voulez-vous ? »

Pierre sentait battre son cœur à grands coups. Revoir Ranyx ! La serrer dans ses bras, sentir son doux visage contre le sien...

— On ne peut pas dire que ton arrivée est prématurée ! s'exclama Lykam en accueillant le double fluide du mage. La conjonction se produira dans deux mois — dans deux mois de l'ancienne mesure du temps — ce qui correspond à très peu du temps *terrestre*.

— Tout est prêt, Lykam, répondit l'Hindou.

— Les Terriens du château, reprit alors le physicien avec tristesse, hébergeront donc Ranyx. Je les en remercie, ainsi que toi, Ali ben Rhâ. Promets-moi de veiller sur elle... Quoi qu'il puisse arriver. Ce que je vais tenter m'effraie... pourtant, j'y suis contraint. Nous n'avons plus qu'un temps relativement très court. Je vais appeler ma fille.

Une minute plus tard, Ranyx faisait son entrée au labo :

— Bonjour, Ami!... Tu nous as manqué durant ces trois années...

— Trois ans ! songea tout haut le mage. Et cela ne fut pour moi qu'un peu moins de trois heures!... Ranyx, ton père et moi avons décidé de te soustraire aux dangers éventuels que présente la désintégration du métal vivant. Je vais te matérialiser momentanément sur Terre. L'expérience terminée, tu retourneras à Koppancop.

Devant une décision si rapide, Ranyx dut se faire violence pour refouler le chagrin aux yeux de son père. Elle se sentait tourmentée par elle ne savait quelle intuition.

Un moment plus tard, sous le regard hyloplastique d'Ali ben Rhâ, elle devint transparente et, insensiblement, échappa à la vue.

— Encore deux mois à attendre et je partirai pour les monts Vérattox. Morlog, mon assistant, se joindra à moi.

— Dans les monts Verattox ! Ne crains-tu pas le courroux d'Hoogalam ?

— Non, Ali ben Rhâ. Après les derniers cataclysmes, j'ai adressé un message à ce tyran. Devant le danger mondial, il m'autorise à venir sur le continent de Karitopa. Avec un seul aérobus, précisa-t-il.

« Nous allons donc fréter un aéronef géant qui transportera le plus puissant canon à rayons anti-Bakrumiques qui ait jamais été construit. Quand tout sera en place, et même avant, car il te faut le temps de regagner la Terre, tu rejoindras tes amis. Si ma tentative réussit, tu verras la tige métallique sortie de l'anneau, disparaître brusquement.

Dans le cas contraire... »

— Je regrette de ne pas pouvoir t'accompagner. Cependant, s'il y a échec de ta part, Hoogalam ne te fera-t-il pas exécuter ?

— Ma vie est peu de chose comparée à celle d'un monde...

— Quelle grandeur d'âme ! murmura le mage. Si seulement les humains avaient ta sagesse... Je vais veiller à ce que ce chien d'Hoogalam n'attende pas à tes jours et respecter aussi le serment que je fis sur la dépouille de Manoo.

« Non, ami, n'essaye pas de me convaincre du repentir possible de cette brute. Hoogalam a suffisamment fait de mal depuis le début de son règne, maintenant, il doit payer... »

Dans son palais de Mogar, Hoogalam achevait une vive discussion avec ses ministres :

—... L'essai de désintégration terminé, nous exécuterons Lykam, son assistant et son ami... si la mort a prise sur ce démon.

Ali ben Rhâ se manifesta :

— Hoogalam le sanguinaire ! Quel joli nom ! L'heure de payer tes forfaits va bientôt sonner. Approche.

Stupéfaits par cette intervention imprévue, les Karitopans et leur chef se dressèrent d'un bond.

— Approche ! ordonna à nouveau le mage en le fixant dans les yeux.

Sans opposer de résistance, Hoogalam se dirigea vers l'Hindou et s'arrêta à un mètre de lui.

Ali ben Rhâ tendit alors ses mains vers le visage du monarque inconscient. L'hypnose avait agi, lui ôtant toute volonté. L'Hindou demeura immobile, longtemps, le regard plongé dans les yeux sans expression de son antagoniste. Dans l'assemblée pétrifiée de crainte, pas un seul homme ne remua.

Quelques passes magnétiques et Hoogalam revint à lui, hébété.

— Va, vermine ! Tu comprendras dans deux mois seulement le sens de ma visite.

— Avant que ton canon ne tire, Lykam, justice sera faite.

— Tu ne peux qu'avoir bien agi, conclut philosophiquement le physicien, sans plus s'inquiéter de ce qu'avait pu combiner le mage. Maintenant, poursuivit-il, souhaite-nous de réussir car, dans moins de 10 minutes terrestres, tu sauras si tout aura marché. Si... un malheur arrivait demande à Ranyx de me pardonner. Veille sur elle, ami... Adieu...

Plus que quelques minutes terrestres, et le canon électronique

tirerait.

Insensiblement, l'aura verte du mage quitta cet étrange univers.

Dans l'occultum du vieux manoir, tous attendaient la venue de Ranyx qui précéderait le retour du mage.

De l'anneau de clé émana progressivement une subtile nuée orangée, caractéristique des apparitions de la jeune Nixomienne. Cet ectoplasme s'épaissit et céda la place au corps de Ranyx, matérialisée. Elle descendit de la table avec précaution, afin de ne pas troubler les pensées des trois personnes psycho-protectrices.

Pierre bondit silencieusement et la prit, chancelante, dans ses bras. Il la déposa doucement sur un divan situé à l'autre extrémité de la salle aux Trophées. Cette partie de la pièce était la plus sombre.

Pierre s'assit près du divan, son visage à hauteur de celui de Ranyx.

Les yeux encore humides de larmes, celle-ci lui sourit tristement. Il se pencha vers elle et l'embrassa avec tendresse.

Le professeur, Bob et Bernard Dujet, témoins involontaires, assistèrent à cette démonstration sentimentale malgré l'obscurité relative. Ils se sourirent tandis que, de son côté, Dianna volait un baiser à André.

A son tour, Ali ben Rhâ reprit conscience.

Ranyx achevait de rassembler ses esprits. Pierre avait ôté de sa tête le gros casque protecteur devenu inutile, libérant une magnifique chevelure blonde. Ranyx, toujours allongée, appuyait câlinement sa joue rose sur la main de son chevalier servant.

Le mage sourit à la jeune fille et s'adressa à l'auditoire :

— Nous voilà enfin au grand complet. Dans cet anneau de clé se déroulera d'un instant à l'autre, la plus formidable des expériences. Une expérience qu'aucun savant terrien n'a pu encore tenter. Le résultat décidera de la vie ou de la mort d'une planète. Et peut-être d'un univers... Regardez...

Tous se rapprochèrent de la table.

Ranyx était au comble de l'émotion. Les deux minutes qui devaient encore s'écouler, s'étiraient, longues comme des heures.

A force de concentrer leur attention sur l'anneau, les spectateurs croyaient le voir bouger ou, parfois, s'irradier d'une auréole brillante. Il ne s'agissait là que d'un effet d'optique provoqué par la trop grande fixité qu'ils observaient depuis un moment.

Soudain un éclair fulgurant, pareil à un éclat de magnésium, prit naissance au centre de la table.

Eblouis par cette lumière aveuglante, les assistants mirent plusieurs minutes pour s'habituer de nouveau à la pénombre environnante.

A Koppancop, l'heure était venue d'effectuer les derniers préparatifs du départ pour « l'inconnu ».

L'assistant Morlog, hercule souriant vêtu d'un justaucorps écarlate et d'une longue cape dorée, avait rejoint le physicien dans le garage souterrain du Palais-Laboratoire.

Après avoir suivi un long tunnel et traversé plusieurs autostrades aux parois lumineuses violettes, un bolide les conduisit en 3 minutes aux pistes d'envol des véhicules ionosphériques à grand rayon d'action.

L'aérodrome était brillamment éclairé car en Nixomie il faisait nuit. Des Koppancopans s'affairaient autour d'un impressionnant aéronef, sorte de colossal obus à ailettes. Sur sa carlingue, des hublots étaient éclairés.

Des tuyères à réaction disposées latéralement allaient éjecter au départ comme en plein vol de l'hydrogène atomique. En plus de cela, un turboréacteur spécial ouvrait à l'avant de cet engin sa gueule ovale, lui donnant l'apparence d'un effrayant requin.

Ce transporteur aérien fut spécialement équipé pour la délicate mission qu'il devait remplir. Le nez du fuselage, par sa mobilité, permettait de manœuvrer aisément le canon électronique qu'il abritait. En plein vol comme à terre, il pourrait, grâce à ce dispositif, effectuer le tir selon la configuration du sol à l'emplacement du Bakrum.

Lykam et Morlog s'installèrent aux commandes doubles. Dans un sifflement étourdissant, les tuyères de départ entrèrent en action. L'aérobuse glissa lentement sur sa plateforme incurvée. Peu à peu sa vitesse ascensionnelle augmenta et il ne fut plus dans le ciel qu'un point rougeâtre laissant une traînée de météore.

Le physicien et son assistant méditaient. Ce voyage en temps normal n'eut été qu'un banal déplacement. Aujourd'hui, ne serait-il pas le dernier ?

Sous leurs yeux, à une vitesse vertigineuse, la mer succéda à la terre. Ils atteignirent rapidement la face d'Enoctan éclairée par le soleil déficient. Déjà, sur la ligne d'horizon se distinguait mieux le Bakrum dont la cime se perdait au-dessus des nuages. Sa masse formidable émergeait des monts Vératox où flamboyaient les cratères des volcans en feu.

Les occupants de l'aérobuse, sous l'effet de la vitesse, voyaient la colonne de Bakrum se rapprocher, s'élargir et leur masquer l'horizon.

Bientôt, en deçà de la chaîne de montagnes, au pied même du véritable mur Bakrumique entouré de brume, surgit l'aérodrome au balisage multicolore. Le terrain avait dû être éclairé, le jour crépusculaire qui baignait l'hémisphère de Karitopa n'étant pas suffisant pour permettre un atterrissage.

L'aéronef déploya ses hélices de sustentation dont le vrombissement emplît aussitôt l'air. Après une descente presque verticale, il se posa sur un électrotracteur géant qui, en temps opportun, le conduirait au Bakrum et le ramènerait ensuite à une rampe de lancement.

Du sommet d'une haute tour métallique mobile, le faisceau d'un puissant arc électrique suivit la manœuvre. Lykam ouvrit la porte coulissant dans le flanc de l'appareil.

Le physicien et Morlog apparurent, éblouis par le projecteur et dominant la foule qui braquait ses regards sur eux.

Ainsi juché sur cet électrotracteur, le train d'atterrissage de l'aérobuse se trouvait à 10 mètres de hauteur.

Les Karitopans, curieux et indiscrets, entouraïent maintenant les voyageurs Nixomiens.

A voix basse Morlog, fit remarquer à son maître qu'Hoogalam n'était pas venu les recevoir. Seul un de ses mercenaires les accueillit avec froideur. Il semblait diriger les opérations puisqu'il intima au chauffeur de l'électrotracteur l'ordre de se mettre en route.

Le véhicule démarra lentement, transportant l'aérobuse de 700 tonnes en direction du mur bakrumique situé à 800 m à peine du terrain d'atterrissage. Ce dernier avait été construit, depuis six mois seulement, à la demande expresse de Lykam ; cette proximité devant faciliter la réalisation de son ultime tentative.

L'aéronef et son remorqueur roulant s'arrêtèrent à 50 m de l'obstacle.

L'envoyé du monarque de Karitopa les rejoignit à bord d'un curieux scooter caréné, réservé aux déplacements sur aérodromes. Il sortit de ce jouet pour grande personne et avisa nos amis restés devant la porte coulissante de leur appareil.

— Lykam, te voilà à pied d'œuvre. Hoogalam est retenu par ses occupations à Mogar. Il n'assistera pas à ton expérience. Je vais faire évacuer l'aérodrome. A quel moment lanceras-tu tes rayons ?

— A 23 h 20. Dans 40 m et 27 s, spécifia Lykam après avoir consulté son chronographe. Cette première colonne de Bakrum, poursuivit-il, croisera alors la deuxième restée dans les espaces intersidéraux. Quand les deux tronçons seront en conjonction je déclencherai mon rayon. Sa propagation étant instantanée, je n'ai pas besoin de faire entrer en ligne de compte la vitesse gravitationnelle d'Enoctan. Il n'y aura pour ainsi dire pas de décalage à craindre, car la désintégration s'opérera sur toute la longueur avant même que la marche orbitale de notre planète ne rompe la conjonction.

— Sache néanmoins, lui répondit le Karitopan, qu'Hoogalam te rend responsable du résultat. Puisse-t-il être satisfait, dans ton intérêt comme dans celui de mon pays. Ta vie en dépend !

Après avoir jeté un regard chargé de haine à Lykam, cet homme dont le faciès légèrement prognathe suait la bestialité, s'éloigna dans son scooter lilliputien.

— Quel sinistre individu ! Je lui aurais volontiers brisé les reins ! grinça l'assistant du physicien.

Dans sa résidence de Mogar, Hoogalam entretenait une conversation animée avec son Conseil des ministres réuni en séance plénière.

— Le corps de garde de l'aérodrome est prévenu, annonça-t-il. Sitôt l'expérience terminée, Lykam et son assistant seront exécutés sur place. Immédiatement après, nos escadrilles d'aérobuses envahiront la Nixomie. 10 000 obus atomiques radioguidés seront lancés sur les bases stratégiques Nixomiennes avant le départ de nos aérobusfusées concentrés dans la base sous-marine de la mer de Naby. Avant le lever du soleil Moi, Hoogalam, Monarque Suprême de Karitopa, je serai le Maître d'Enoctan !

Lancée d'une voix fiévreuse, cette proclamation remplit de délire les valets du dictateur paranoïaque. Ce dernier, les yeux révulsés, se dressa, voulant conclure, mais il demeura silencieux. Rapidement son regard devint calme, sans expression. Lentement il quitta son trône, traversa la grande salle sans prêter attention aux ministres, interdits par ce brusque changement d'attitude.

Hoogalam s'approcha d'une large baie vitrée. Calmement il l'ouvrit et grimpa sur le parapet qui surplombait la Place Royale.

Sa volonté avait fait place à une force invincible, imprévue, extraordinairement puissante, qui le poussait à agir.

Deux yeux, il ne voyait que deux yeux étrangement fixes qui lui traçaient ses actes comme s'ils eussent été convenus à l'avance.

Le Conseil des ministres était sidéré.

La suggestion mentale du mage, pratiquée deux mois auparavant, se poursuivit, inéluctable, réglée avec une précision mathématique.

Soudain, le monarque reprit conscience. Il aperçut la façade de son palais comme la paroi abrupte d'un gouffre. Devant cet abîme de 40 étages, il eut un recul instinctif.

Trop tard ! Un faux mouvement lui fit perdre l'équilibre, et son corps bascula dans le vide.

Un hurlement abominable allant en décroissant, un bruit mat, comme un linge mouillé tombant au sol, puis, le silence.

Il ne restait plus d'Hoogalam le sanguinaire que son affreux cadavre sur la chaussée rougie.

Pendant ce temps, les modérateurs de désintégration étaient disposés autour du mur Bakrumique. Ils avaient pour but de minimiser les dégâts éventuels, mais, en réalité, seules des expériences de laboratoire les avaient mis à l'épreuve. Quelle allait être leur valeur pratique ?

La centrale nucléaire de l'aérobuse Nixomien géant se mit à ronfler. La formidable énergie qu'allait dépenser le canon de Lykam s'accumulait dans les condensateurs, prête à être libérée en bloc d'un seul coup.

Le canon anti-Bakrumique pointait maintenant vers son ennemi : le métal vivant.

Le vieux physicien, l'image de sa fille présente en son esprit, gardait la main crispée sur la détente. Son assistant suivait des yeux la trotteuse centrale d'une horloge sidérale à haute précision.

Encore 10 secondes-5-3-2-1 ZERO :

— FEU.

Ce terme laconique fut le dernier.

Le canon anti-bakrumique n'avait pas plutôt craché son rayon fulgurant qu'une explosion gigantesque ébranla le sol.

Les modérateurs n'avaient pas fonctionné !

La planète Enoctan, les villes et les êtres « humains » qu'elles abritaient, tout cela venait d'être dilué dans l'éther !

Voici ce qu'une vision ralentie aurait donnée :

L'atmosphère d'Enoctan, d'abord, s'embrasa de mille feux. L'activité plutonique atteignit son paroxysme, faisant fondre les montagnes. A leur tour, les planètes du système solaire explosèrent une à une, de fraction de seconde en fraction de seconde. Leurs agrégats pourpres transformés en météores radioactifs furent attirés par le champ d'attraction du soleil qui, pendant quelque tierce redevint une supernova, centupla aussi bien d'éclat que de volume.

Au milieu de ce chaos cosmique, parmi ces torches et ces flambeaux inconcevables — mondes agonisants — certaines planètes se précipitèrent vers le soleil monstrueux, entrant en incandescence avant d'exploser au contact de la photosphère.

Byron eut-il une vision de ce genre lorsqu'il écrivit cette pensée ?

« Monde magnifique, si jeune et voué à la destruction c'est le cœur déchiré que je te contemple. »

La réaction en chaîne, tant redoutée, venait d'être amorcée ! Aucun œil humain ne put voir ce brasier infernal, cette vision d'Apocalypse anéantissant l'univers métallique. Toute vie avait cessé.

Le Bakrum fut instantanément désagrégé mais la dissociation de ses atomes entraîna aussi celle des molécules de l'air et de la planète sur laquelle il naquit.

Dans les molécules-univers, les systèmes solaires, les uns à côté des

autres — comiquement parlant — s'annihilèrent conjointement. La destruction d'un univers-île se communiquant à son voisin et ainsi de suite jusqu'à complète volatilisation de la matière de l'anneau de clé.

Il ne restait plus rien de cet effroyable cataclysme qui avait englouti des milliards de mondes. Rien, même pas de la cendre ou de la fumée, car la cendre et la fumée étant constituées de molécules pourraient contenir des univers. Rien, le néant le plus absolu.

L'anneau de clé s'était transformé en énergie thermique et en photons ([11]).

« *Chi lo sa* » ? Ne se pourrait-il pas qu'un ou plusieurs de ces photons portant en leur masse des vestiges de civilisation nixomienne à l'état de radiations, fussent venus impressionner la rétine d'un des spectateurs ? Ranyx, elle-même, sans soupçonner cette invraisemblable hypothèse, n'aurait-elle pas conservé, grâce à la persistance rétinienne des images, une infime partie de son propre univers ?

La matière fit donc place au néant et ceci dans notre univers infiniment plus grand par rapport aux univers moléculaires de Lykam. Notre cosmos incommensurable est d'ailleurs infiniment petit comparé aux dimensions du « grand X » dont la Terre n'est qu'un des innombrables constituants.

Ranyx était pour toujours prisonnière de la Terre.

Ranyx sentait son cœur battre à coups précipités. Le désarroi la fit chanceler. Eblouie par l'éclair qui venait de se produire, elle ignorait encore l'affreuse vérité.

Pierre, surprenant son trouble, l'aida à se lever. Les châtelains et leurs hôtes se frottèrent les yeux et constatèrent ; pleins de stupeur, qu'avec la tigelle de Bakrum, l'anneau de clé avait disparu. L'ensemble s'était littéralement annihilé.

Voyant cela, Ranyx s'évanouit dans les bras de Pierre. Il la déposa délicatement sur le divan. Dianna lui fit respirer un flacon de sels. Elle ouvrit alors les yeux, toussota et éclata en sanglots.

Pierre lui prit la main, sans dire un mot, laissant s'écouler un certain temps avant de parler. Les paroles de réconfort, dans ces cas de détresse, paraissaient vaines.

Le professeur Goubert, toujours avide de curiosité, s'approcha du socle sur lequel avait été posé l'anneau, au début des sorties en astral. En l'examinant, il découvrit que la spiraloïde de fil de fer ayant servi à relier le dernier morceau de Bakrum à la tige principale, était toujours là. Les coulées d'étain utilisées pour la soudure avaient aussi survécu !

Les conclusions tirées de cette remarque permirent d'affirmer que les rayons anti-Bakrumiques, s'ils avaient détruit le Bakrum, n'avaient eu aucun effet sur ces deux métaux « terrestres ».

Fait inexplicable mais fort heureux d'ailleurs, car, dans le cas contraire, la désintégration de l'anneau de clé eut pu se communiquer à son socle, puis à la table, au vieux manoir, et, sur-le-champ, à notre bonne vieille planète Terre, causant inévitablement son anéantissement.

— Mon enfant, s'attendrit la baronne apitoyée, devant la détresse de Ranyx, vous êtes ici chez vous. Acceptez notre hospitalité, vous m'obligeriez. L'air de la campagne vous sera salubre. M. Mazières, j'en suis sûre, ne verra pas d'inconvénient à vous tenir compagnie.

— Tu... Pardonnez-moi. Vous êtes très bonne, madame. J'accepte votre offre généreuse et vous en serai éternellement reconnaissante.

— Je resterai près de toi, chérie, lui chuchota Pierre.

Il ajouta à haute voix :

— Puisque Mme de la Ferrière nous offre cette possibilité, ce dont je la remercie, nous demeurerons ici quelques jours en attendant de régler certaines questions.

Soucieux, il prit à part Bernard Dujet.

— Une chose m'inquiète, mon cher maître. Comment va-t-on procéder pour fournir une identité légale à Ranyx ?

— J'y pense depuis un moment déjà. C'est très simple. U existe dans la Somme, mon « pays » natal, un village frontalier qui fut entièrement rasé au cours des dernières guerres. Imaginez donc qu'une personne native de ce bled devienne amnésique à la suite d'une commotion quelconque par exemple, et qu'au bout d'un certain temps, elle recouvre la mémoire. Si elle affirmait être née telle date dans ce village, il faudrait bien la croire sur parole en attendant des vérifications, difficiles sinon impossibles d'ailleurs, puisque les documents offrant des preuves écrites font défaut. Les recensements restèrent toujours incomplets !

« Suivez-moi bien. Ladite amnésique, en cours d'enquête me citera à titre de témoin. J'affirmerai l'avoir connue en donnant des précisions et le tour sera joué. D'après mon témoignage on lui délivrera une identité sur mesure ! »

Bernard Dujet cligna malignement de l'œil et :

— Malhonnête ce procédé ? D'accord. En connaissez-vous un autre ? Non. Donc, choisissez-le comme étant le bon, il n'y en a pas d'autre. Quant à vouloir expliquer — le prouver serait impossible — l'origine de cette pauvre Ranyx, ce serait le plus sûr moyen de nous faire tous embarquer pour Charenton !

Deux semaines s'étaient écoulées depuis la matérialisation de Ranyx sur la Terre. Tous les acteurs de cette ahurissante aventure

avaient repris leurs occupations habituelles. André et Dianna, qui terminait ses études de chimiste, attendaient les grandes vacances pour se marier.

Ali ben Rhâ avait retrouvé ses « frères occultistes ». Jean Kariven achevait les derniers préparatifs de son expédition en haute Asie.

Quant à Ranyx et Pierre, ils demeuraient encore au château de Mauberlé et s'y étaient fiancés. Ranyx dut abandonner ses vêtements nixomiens pour une magnifique robe d'été bleu pâle découvrant ses épaules et rehaussant son teint légèrement bronzé, ce qui la rendait très « Cover-Girl ».

Le petit scénario monté de mains de maître (d'un avocat pouvait-il en être autrement ?) par Bernard Dujet, avait pleinement réussi. Ranyx n'était plus Ranyx puisque ses papiers d'identité — flambant neufs comme se plaisait à le dire la baronne — portaient le nom de Michèle Vaerhen, née le 19 mars 1959 à C..., dans le département de la Somme.

ÉPILOGUE

Au sortir de la Mairie, les nouveaux mariés se congratulèrent mutuellement :

— Tous mes vœux de bonheur, madame Marshall ! plaisanta gaiement Ranyx en embrassant son amie Dianna.

— Que les tiens soient accomplis, madame Mazières ! répliqua-t-elle souriante.

Naturellement, les châtelains, Bernard Dujet, Ali ben Rhâ, Jean Kariven et le susceptible professeur Goubert étaient de la fête !

Ce dernier, plus ému qu'il ne le laissait voir, contemplait ses deux anciens élèves. Si ce n'était le fait qu'aux yeux de l'Académie des Sciences il avait été ridiculisé (par son impossibilité de confirmer la communication annoncée, relative à un certain « métal vivant » !) le professeur aurait bien versé un pleur d'émotion et de joie. Mais la rage, même inconsciente en ce moment de liesse, l'empêchait de s'attendrir. Aussi se contenta-t-il de renifler discrètement.

Les deux couples venus de Paris en voitures s'arrêtèrent à Marseille afin de souhaiter bonne chance à Jean Kariven qui s'embarquait pour Bombay. Son expédition partirait de cette ville pour entreprendre le long et dangereux périple qui devait le conduire des monts Karakoram au désert de Gobi via le Tibet.

Les jeunes mariés accompagnèrent Kariven jusque sur le pont du bateau où ils lui firent leurs adieux :

— Quand reviendras-tu ? demanda André.

— Probablement dans 2 ans... si tout va bien ! ajouta-t-il. Soyez heureux, les tourtereaux, et, dans quelques mois, lorsque vous serez tous les deux au coin du feu — ainsi que vous Ranyx et Pierre — pensez que je suis peut-être en train de me frigorifier dans les glaces du Karakoram, ou que, dans la désolation du désert de Gobi, le vent hurlant chargé de sable me dessèche la gorge...

« Vous riez ? Cela a du charme, n'en doutez pas. Néanmoins, je vous envie parfois. Mais chaque chose en son temps ; à mon retour, je songerai peut-être à suivre votre exemple?... »

— A bientôt, mon vieux Kary ! Good Luck ! et reviens-nous vite...

— A bientôt ? Bourgeois que vous êtes ! A une de ces prochaines années, plutôt !...

Le mugissement de la sirène et la voix nasillarde des haut-parleurs invitant les visiteurs à évacuer le bord, couvrirent ses paroles.

Une M.S. aux lèvres, Jean Kariven, accoudé au bastingage, huma la brise iodée et regarda s'éloigner les quais de la Joliette, Notre-Dame-de-la-Garde dont l'or flamboyait au soleil, enfin, le château d'If, immortalisé par les exploits d'Edmond Dantès.

Il baissa les yeux sur le sillage d'écume et, dans les remous bleutés, laissa errer sa pensée vers un pays lointain où d'extraordinaires aventures allaient le ballotter comme un fêtu de paille livré à la tourmente...

Le bateau croisait déjà au large lorsque Dianna et André quittaient Marseille dans leur voiture.

La Ford les avait précédés, emmenant Pierre et Ranyx, dernière survivante d'un fantastique univers à jamais disparu, vers la Riviera, Nice et le bonheur.

*Achevé d'imprimer le 20 juin 1984
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 1274.
— Dépôt légal : septembre 1984.

Imprimé en France

[1] Larves ou Elémentals : Substances fantastiques, inconsistantes, mais réelles, dépourvues d'existence propre et vivant d'une vie d'emprunt. (Définition du célèbre occultiste Stanislas de Guaïta.) (N.d.A.)

[2] Djinn : Esprit malin, plus ou moins espiègle, d'après certains peuples Musulmans. (N.d.A.)

[3] Dans la molécule et plus particulièrement dans le nuage électronique d'un atome, le Positron, très fugace, représente une comète à noyau solide. La rencontre d'un positron (comète) avec un électron (planète) produit un dégagement de photons (énergie lumineuse et thermique). Les positrons (+) et les électrons (—) de charges contraires s'attirent mutuellement avec une vitesse toujours croissante. Phénomène nucléaire pressenti dès 1904 par l'astronome Anglais James Jeans (N.d.A.)

[4] Voir *Les Ancêtres de l'Homme* du Dr Binet Sanglé (Albin Michel édit.) Cette théorie des hommes-aîlés repose donc sur des bases scientifiques... terrestres.

[5] Couche de Kinnely-Heaviside, à une altitude de 75 à 125 km. Elle réfléchit les ondes hertziennes (parce qu'elle est électrisée) et permet ainsi l'audition radiophonique. Les parasites radiophoniques ont parfois pour origine la perturbation de la couche de K. Heaviside par des protubérances solaires (orages magnétiques, aurores boréales, etc.) (N.d.A.)

[6] Auguste Comte (1789-1857) : Philosophe, fondateur du Positivisme et de la Sociologie. (N.d.A.)

[7] Mantrans : paroles sacramentelles que prononcent les occultistes orientaux au cours de leurs pratiques hermétistes.

[8] Supernova : les supernovae sont des étoiles (soleils) au sein desquelles se produit une explosion temporaire de nature atomique (apparentée au cycle du carbone et de l'azote-Cycle de Bethe à son apogée.) La plus célèbre Nova fut celle qui brilla en novembre 1572 dans la constellation de Cassiopée et observée par l'astronome danois Tycho Brahé. (N.d.A.)

[9] Coronographe : Appareil imaginé par M.B. Lyot (astronome terrestre !) que l'on adapte au plan focal

d'une lentille de télescope ou d'un équatorial et qui permet de créer des éclipses artificielles afin d'observer la chromosphère et les protubérances qui s'en échappent. (N.d.A.)

[10] Loi de la Relativité d'Einstein : « la masse de l'électron croît avec sa vitesse ». En réalité, cette augmentation de masse ne pourrait être perçue par des humains participant aux mouvements planétaires car tout (eux y compris) subirait cette augmentation massique en conservant néanmoins une échelle de grandeur relative et proportionnelle. Ex. : Si la Terre, cette nuit, augmentait 10 fois son volume, et si nous grandissions de 10 fois notre hauteur en même temps que les objets qui nous entourent, nul ne s'en apercevrait. (N.d.A.)

[11] Photons : « grains » d'énergie-lumière ayant une propriété de masse. La lumière est pesante puisque les rayons lumineux, venant d'une étoile, sont incurvés au voisinage d'un champ électromagnétique (le soleil par exemple). Lois de la Relativité Généralisée (Champs d'attraction) d'Albert Einstein. (N.d.A.)